



L'oiseau

Pâques 1948

O. TERNI

وآز

L'AUBERGE

Monseigneur

- L'établissement
à la mode

- Un public d'élite

- Un orchestre
de tout
premier ordre

de l'atmosphère...

Exiger

MOHARREM

LA MARQUE
LA PLUS
RECHERCHÉE



RADIO TELEGRAPH CO.
 ASSOCIATED WITH
 EASTERN TELEGRAPH COMPANY LIMITED

"Via Marconi"
 94

Please quote this number in any inquiry
 regarding this message

No. _____

Register: Cairo (H.O.)—10110, Alexandria—7955, Suez—694, Port-Said—Canal 2153
 Office of Origin, Serial No., No. of Words, Date and time of handing in. Remarks (= is a separation sign only)

RHT50 NEWYORK 23 22 605PM =
 NLT UNFILMAN ALEX =
 4 DOUBLE LIFE WINS TWO ACADEMY AWARDS
 ONE TO RONALD COLMAN BEST ACTING TWO
 BEST SCORING OF DRAMATIC PICTURE =
 SEIDELMAN



FAC-SIMILE d'une dépêche reçue par l'UNIVERSAL
 PICTURES CORPORATION OF EGYPT, de
 NEW-YORK, au sujet de leur nouveau film «A
 DUBLE LIFE» interprété par RONALD COLMAN
 et SIGNE HASO.

Smmez
ATLAS
 wine
COUTARELLI
 de Lunce

Laisirs

Numéro spécial du Printemps

1ère Année

MARS-AVRIL 1948

No. 8-9.

Propriétaire et Rédactrice en chef: LILY TABBAH (Lita).

Directeur:
GASTON ZANANIRI

Directeur technique:
ATHOS CATRARO

Sommaire



EN MARGE DU CONGRES DU COTON

par S.E. Farghali Pacha

UNE GRAVE ERREUR DU STYLE POLITIQUE

par Me. Edgard Gallad Bey



DOCUMENTAIRE

POESIE

LETTRES

AU CARREFOUR DES ARTS

ACTIVITES SOCIALES

A L'EPOQUE RADIEUSE DE LA VIE

MODE

MONDANITES



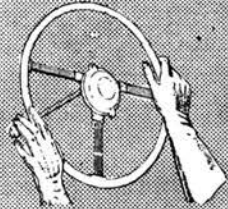
TABLEAUX, DESSINS, ILLUSTRATIONS D'ART

REPORTAGES PHOTOGRAPHIQUES

Couverture: PAQUES par Oscar Terni.

ALEXANDRIE : Rue Young No. 1 — Téléphone 22301

ABONNEMENT: Une année P.T. 100.



Le nouveau changement de vitesses

SYNCHROMATIC

*du bout des doigts
se trouve dans la*

HILLMAN MINX

La voiture légère préférée



Nouvel aspect nouvelle performance

aussi bien que dans la

HUMBER HAWK 1948

BRITISH EGYPTIAN AUTOMOBILE CORPORATION
9, Ch. Boustan, LE CAIRE, Téléphone 43330
52 RUE FOUAD 1er ALEXANDRIE Tél, 27375
SUEZ CANAL MOTOR CO. 58 RUE FOUAD 1er, PORT SAID
J. B. STROVOLIDÈS & G. P. VOSNIDÈS, Tanta

ESSAYEZ-LES VOUS-MEME, AUJOURD'HUI

07X 00 0.5

MISR-ADV



Pâques d'Egypte.

Des volées de cloches. Elles ont fait se lever en nous des souvenirs : Pâques ! Pâques joyeuses ? Pâques tristes ? Qu'importe. Rien ne reste du temps d'hier si rude encore. Aujourd'hui, le printemps. Toute la nature en devenir. Mais qu'est-ce que « devenir » ? C'est un peu ce numéro placé tout entier sous le signe de la découverte. Découverte de nos paysages. Découverte de nos croyances. Découverte de nos trésors. Découverte de nos confiances. A nous enfin de jouer notre partie dans le grand jeu du monde. Le monde est vaste et nous ne souffrons plus d'être ignorés ou seuls. Seul compte le miracle des échanges. L'Egypte au monde. Le monde à l'Egypte. Nous et lui dans la belle croisière du beau. Le partage se forme et la magnifique dispersion commence.

Il n'est que de porter au loin notre regard curieux, et l'infini nous est ouvert.

Il n'est que de porter tout autour notre regard fervent, et d'avoir des mains qui savent toucher, qui savent donner, qui savent recevoir.

Avons-nous toujours eu tant d'éblouissantes richesses ? Quelques-unes déjà entre nos pages. L'une après l'autre, nos pages... Sentir frémir soudain, pour notre pays, cette fibre de tendresse rangée dans ce petit coin de nous-même si longtemps oublié !

Lita



Mohamed Farghaly Pacha

En marge d'un Congrès

Réflexion sur le métier d'exportateur de coton

par **Mohamed Farghaly Pacha**

LE monde est peuplé de mécontents. Nul n'est satisfait de son sort ni de sa situation. Le médecin, l'avocat, l'acteur le commerçant refusent, lorsqu'ils le peuvent, de faire suivre à leurs enfants leur propre carrière. Tous répètent que si c'était à recommencer, ils choisiraient une autre voie que celle qu'ils ont suivie.

Mais si l'on me posait la même question, je répondrai, sans hésiter: «S'il m'était donné de revenir dans ce monde, je serai exportateur de coton».

Quelle vie plus intense que celle d'un négociant en coton. Son existence est peuplée par la fibre blanche et belle qui fait la richesse de ce pays béni des Dieux. L'homme s'occupant de coton suit les cours mondiaux. Il s'intéresse aux prix de New-York, de New-Orleans, de Bombay - et dans le temps à ceux de Liverpool. Il suit les péripéties de la récolte; il s'enquiert du temps, de la température qui ont leur effet sur la plante; les engrais, l'irrigation, le néfaste ver constituent pour lui des soucis quotidiens.

La situation politique et les facteurs économiques, qu'ils soient locaux ou étrangers, ne sauraient le laisser indifférent. Car ils ont leur influence sur le coton.

Il doit s'occuper du marché de Minet el Bassal et de ceux de l'intérieur. Ses clients de l'étranger le harcèlent sans cesse de questions, de demandes de quotations. Il doit couvrir ses ventes et ses achats et, dans ce domaine la moindre erreur peut être coûteuse...

Constamment sur le qui-vive, il arrive à son bureau très tôt le matin et n'en sort que très tard le soir. Ses soucis sont nombreux et sérieux. Il a à peine le temps de manger, de voir sa famille ou de se reposer, car en dehors de ses activités normales, il doit se consacrer à de multiples conférences, à des réunions avec les dirigeants politiques ou économiques du pays, à des congrès. Et ces derniers temps, les opérations de troc sont venues s'ajouter à sa tâche quotidienne.

En général, l'exportateur de coton occupe dans la vie mondaine une situation enviable. Il doit donc assister à des réceptions, à des banquets, faire un brin de cour aux dames, arborer un sourire de satisfaction et de plaisir, même lorsqu'il est fourbu ou malade.

On prétend qu'il gagne beaucoup d'argent. Certes, il n'est pas à plaindre, surtout lorsque les cours sont en hausse. Mais ses profits ne sont que la juste rémunération d'une activité débordante, d'une vie trépidante et nerveuse...

UNE GRAVE ERREUR DU STYLE POLITIQUE

♦
par **EDGARD
GALLAD BEY**
♦



Me. Edgard Gallad Bey

VERS un choc entre l'Est et l'Ouest; deux mondes vont s'affronter dans une lutte à mort; une fois de plus, l'Occident et l'Orient reprendront les combats historiques de leur séculaire rivalité.

Notre Orient égyptien et arabe se battra donc contre l'Occident, comme aux jours de Saladin contre Richard Cœur de Lion, de Chagaret el Dorr contre Saint-Louis, faisant revivre inutilement l'antagonisme des idées et des mystiques.

Et cependant, après le sang versé, dans le tumulte des exploits héroïques et des sacrifices chevaleresques, après ces guerres plus fécondes qu'on ne le croit car elles révélèrent l'une à l'autre deux civilisations qui fraternisèrent après des querelles prolongées, un renouvellement des Croisades ou des avances d'Abdel Rahman jusqu'à Poitiers ne semblait plus possible.

De fait, il n'est plus possible et les hommes d'Etat européens autant qu'américains doivent corriger leur vocabulaire car l'Est qu'ils dénoncent, l'Orient dont ils attendent l'agression n'est en rien le monde arabe des Croisades ni les Indes de Rudyard Kipling ni le Japon de Claude Farrère, ni la Chine de Pearl Buck, mais la Russie de Staline et qui n'a rien de commun avec nous. Sa position géographique est en contradiction avec le sens spirituel qu'on y attache et Moscou est une opposition réelle à l'essence typique de l'Orient. La distinction doit être faite, car l'Orient, le vrai, le seul, est bien plus près de l'Occident européen et américain que de la dictature slave.

Entre nous et le Leninisme, aucun point de rencontre. Les doctrines totalitaires sont pour nous étrangères et nous refusons d'abîmer l'Homme, comme s'abîme un zéro dans l'infini du parti communiste. Nous refusons de systématiser les réactions de l'intelligence et de codifier les élans du cœur en des formules officielles, de ramener les Arts et les Lettres, toutes ces expressions de la personnalité, à la mortelle uniformité des conceptions administratives. Nous rejetons la servitude politique et sociale, l'asservissement des consciences et, seule, la Liberté, créatrice de dignité et de beauté humaines, nous semble mériter l'effort, le sacrifice et l'action continue, publique ou privée.

Il n'est donc pas juste qu'on étende artificiellement la portée morale de l'Orient à cette négation absolue de la civilisation qu'est la doctrine de Moscou et que par une simplification sans profondeur préalable d'analyse, on nous absorbe dans un vocable arbitraire.

Bloc occidental, Bloc oriental ! Truman et Bevin se trompent et ils doivent dissocier les peuples de la Méditerranée de la masse russe qui suit aveuglément la minorité les gouvernant par la terreur.

Ce n'est pas que dans le grand conflit de l'heure, nous tenions à demeurer spectateurs indifférents. Mais nous ne voulons point être incorporés à un Est dont rien ne nous rapproche et dont nous dénonçons l'idéologie avec une vigueur égale à celle des grands tenants de la démocratie.

La Méditerranée est si peu dominée par Moscou que sa conquête est un des premiers objectifs de sa stratégie et c'est pour la défense de son esprit, de son harmonie, de son libéralisme que nous devons nous grouper et si la guerre éclate, c'est du côté de l'ouest, de l'Occident que notre Orient se rangera, contre l'Orient frelaté et faux de l'empire stalinien.



DOCUMENTAIRES



«C'est la route mystérieuse et divine du Nil...»

L'EGYPTE

telle que l'aiment...

Miraculeusement préservée du mal, l'Égypte se dresse intacte en face des ruines du monde occidental. Refuge et lieu d'élection de tout un monde d'élite, elle nous dispense à la fois la joie du souvenir et toutes les promesses de l'avenir. Aussi nous paraît-il opportun de grouper ici quelques fervents témoignages. Chacun d'eux nous livre les raisons de ses préférences et nous invite à suivre un itinéraire favori.

M. Pierre Jouguet aime à déchiffrer de l'Égypte, son passé et à résoudre ses données miraculeuses. Mme Ismet Assem est éprise du merveilleux qui éclate même au cœur de ses petites ruelles grouillantes et pittoresques. Le peintre Georges Sabbagh parle en artiste en quête d'accords rares et Mme Céline Axelos, le délicat poète des "Deux Chapelles" se distrait, un instant, des poèmes de son prochain livre : "Les Marches d'ivoire" pour chanter Alexandrie, sa ville.

... PIERRE JOUGUET



POURQUOI ai-je aimé l'Égypte ? D'abord évidemment pour son passé. C'est son passé qui se présente aux écoliers d'Europe. Il nous était révélé par les livres qu'avait bien voulu composer pour nous un grand égyptologue qui fut en même temps un grand écrivain, Gaston Maspero. Et je me rappelle le choc que je reçus quand j'entrai pour la première fois dans les salles égyptiennes du Louvre. J'avais peut-être un peu oublié l'Égypte quand je lui fus ramené par le détour de l'Hellénisme. Alors je pris contact avec ce pays et je sentis la continuité de sa grandeur. Ah, certes ! je n'ai pas la prétention de connaître son âme millénaire. Au moins à visiter ses monuments et à suivre ses routes, ai-je éprouvé quelques-unes des émotions qui l'ont formée. Ses routes ? mais il n'y a vraiment qu'une seule route en Égypte. C'est la route mystérieuse et divine du Nil. Sans doute suis-je un des derniers qui, du Caire à Assouan, l'ont parcourue en dahabieh, une de ces lentes et belles, mais mouvantes dahabiehs, qu'on ne voit plus aujourd'hui qu'immobiles et vieilles le long des rives du Petit Nil. Ce fut un voyage de cinq mois. Qu'on me rende la dahabieh, et l'on me rendra ma jeunesse ! Où s'arrêtera ce soir mon souvenir, rêvant à l'ombre de la grande voile, bercé par l'admirable chant solennel, que chantent les

mariniers, quand ils abordent à la berge pour le sommeil du soir. Minieh, Syout, Geneh, Louxor, El-Kab, Kom-Ombo, sur son promontoire, Silsilis..., ce sont des noms prestigieux ! Mais j'aime aussi le plus pauvre hameau, ou même simplement la berge noire où s'accroche le vol des oiseaux ; au-dessus les palmiers épars sur la plaine verte jusqu'à la digue, le long du canal, et sur laquelle passe dans la poudre lumineuse du couchant, pour se replier dans le repos de la nuit tout l'auguste travail des champs, — hommes et bêtes, buffles, ânes et chameaux au pas rythmé et le troupeau des chèvres bondissantes sous la baguette agile des gracieuses fillettes à demi nues.



Autoportrait

QUE de publications sont rédigées tous les ans par des écrivains sans talent pour attirer le touriste en Egypte.

L'Office de Tourisme se doit de se défendre contre cette mauvaise littérature.

« La magie des étoiles, l'appel du Nil, qui a bu l'eau du Nil en reboira, les flots de lumières » et toutes sortes d'autres flots plus ou moins suggestifs et qui, en fait, ne suggèrent rien, donnent de l'Egypte une idée fautive et de mauvais goût.

Il y a, ici, autre chose que ces fadaïses pour attirer d'abord, retenir ensuite, le voyageur.

« Les objets qui se meuvent dans l'espace le teignent momentanément sur leur parcours ». Cette phrase est de Léonard de Vinci ; elle s'impose à moi dès que je suis en Egypte. Elle représente d'une manière frappante l'effet que peut produire cette impondérable teinture égyptienne sur l'œil d'un peintre.

L'artiste, plus que n'importe quel autre, sent cette réalité, lui, dont la fonction est d'observer, de sentir, d'analyser. Il se sent d'abord dérouté puis la réflexion venant, il se rend compte que la forme encore plus que la couleur donne à ce pays sa grandeur.

Par l'architecture de son sol, par l'agencement de ses lignes, par la grâce infinie de ses palmiers, il rejoint les grands monuments de la Haute-Egypte dont la majesté en est tirée.

... GEORGES SABBAGH

L'idée première que le peintre s'est faite de la coloration égyptienne est brutalement anéantie dès qu'il en aborde le paysage.

Il arrive, chargé des ors et des rouges les plus somptueux, des bleus, des verts les plus éclatants, et, le voilà placé sans transition devant la gamme la plus nuancée des gris ; gamme allant de la cendre fauve à la cendre bleutée, en passant par toutes les modulations des gris jaunâtres, du soufre et de l'orangé.

Un jeu de valeurs couleurs opposant les gris chauds aux gris froids peut seul animer une toile peinte en Egypte.

La valeur valeur celle qui part du blanc pour ensuite arriver au noir risquerait comme dans la photographie de donner une interprétation par trop brutale.

Le reflet dans ce pays, par un mystère encore inexplicable, joue un rôle aussi important que la lumière l'ombre ou la demi teinte.

Le chocolat clair, le plomb fondu, l'étain dont parle Fromentin dans ses notes de voyages en Egypte, situent admirablement cette rareté, cette préciosité, cette saveur de ton qui fait toute la différence entre un tableau et une toile peinte.

Les vapeurs bleues du matin, les poudroiements d'or superposés en fin de journée, à l'heure où le jour n'est plus tout à fait le jour et où la nuit n'est pas encore tout à fait la nuit, sont les aspects de l'Egypte que j'aime et que j'admire, dans une joie tous les jours renouvelée.



« Les vapeurs bleues du matin... »

...ISMET ASSEM

*J*E périrais de désespoir, si durant l'un de mes voyages, on s'amusait à m'annoncer que je ne pourrais pas retourner en Egypte. Car j'adore mon pays, surtout, quand je suis loin de lui.

Vous dire ce que j'aime en Egypte, en vingt lignes... c'est trop et pas assez. Quant à limiter le développement de la pensée du chroniqueur, cela me semble être le plus injuste des pensums. Le chroniqueur a toujours besoin d'un préambule.

J'aime la nature parce qu'elle m'a toujours prodigué les plus douces consolations. Malgré la platitude de nos campagnes, il est des paysages attachants et fort troublants car ils changent d'aspect selon l'heure sous les effets magiques de notre lumière si riche en tons.

Il est de nombreux coins solitaires où il me plaît d'aller rêver à l'heure où les ombres s'allongent.

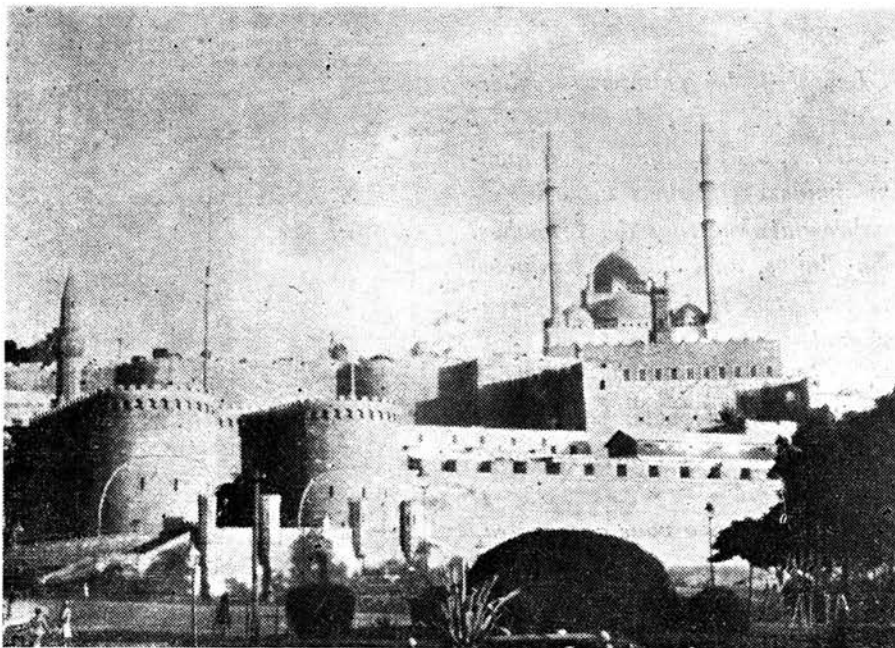
Non loin des Pyramides, au nord, le long d'un petit cours d'eau que l'uniformité de son lit rend silencieux, il existe un endroit charmant encadré au sud, par un rideau d'arbres qui tamisent encore plus la lumière mauve du couchant ; à l'ouest de petites collines assez hautes lui servent de remparts, et sur lesquelles de petits flocons de nuages blancs s'accrochent en passant le soir, leur donnant ainsi l'aspect d'avoir un léger capuchon de neige ; à l'est, dans le lointain se dessine avec toute sa grâce majestueuse la citadelle et ses élégants minarets entre lesquels, à sa quatorzième nuit, la lune apparaît comme un grand miroir que les derniers reflets du soleil s'amuse à dorer.



Quoi de plus profond que la symphonie du silence !... le silence étant fait de mille bruits que nous n'entendons pas... J'aime les vieilles rues et nos ruelles étroites, bordées par des marchands d'épices, de sabots et d'encens qui conservent intact le souvenir de cet autrefois qui était encore hier.

J'aime les pauvres, vraiment pauvres et modestes cafés de « Roda » et de « Agouza » où des clients encore plus pauvres, plus modestes, accroupis sur un canapé branlant ou une chaise bancale et sans dossier, dégustent avec béatitude les yeux mi-clos, leur « goza » au cœur bouillonnant qui leur murmure des choses bien douces leur faisant croire au bonheur.

Ce que je n'aime pas en Egypte : notre ciel presque toujours bleu, trop bleu qui me donne le cafard.



« Quoi de plus profond que la symphonie du silence... »



*« L'oiseau bleu, couleur de songe,
vous apparaîtra, peut-être... »*

... CELINE AXELOS

L'EGYPTE... *Le soleil, les palmiers, les barques sur le Nil. Mais en Egypte, Alexandrie ma ville, ses rues familières, ses boutiques d'antiquaires, ses jardins profonds et là, dans un coin secret, une eau sombre qui dort sous des branches. Soudain un frisson d'ailes, un éclair de turquoise et d'or. Fête pour mes yeux ravis, c'est la demeure du martin-pêcheur!*

Si d'aventure, vous promenant à Nouzha, vous passiez par cet étroit chemin, étouffez votre pas... Si vous vous arrêtiez sur le petit pont, suspendez votre souffle...

L'oiseau bleu couleur de songe vous apparaîtra, peut-être.



Printemps + + +



La cueillette des fleurs dans le jardin de
l'Hôpital Hellénique d'Alexandrie



Mahmoud Bey Teymour

LA PORTE FERMÉE

Ne au Caire en 1894, Mahmoud bey Teymour, surnommé « le prince des conteurs égyptiens » appartient à une famille dont les membres se sont tous distingués dans les lettres et les sciences linguistiques.

Mahmoud Teymour avait tout d'abord été admis à la Faculté d'Agriculture, qu'il dût quitter tout aussitôt, poussé par une violente passion pour les lettres. Il étudia les auteurs anciens et modernes et consacra sa vie à créer une technique et un art du conte égyptien.

En septembre 1947, l'Académie Fouad Ier de langue arabe a rendu un hommage mérité à ce puissant écrivain, qui a à son actif vingt cinq ouvrages: romans, recueils de contes et pièces de théâtre.

ELLE vint le trouver pour le livre qu'il lui avait promis. Il s'arrêta un instant et se demanda où il avait bien pu le mettre.

— Peut-être est-il dans la salle où se trouve le piano, murmura-t-il. Il la précéda dans la pièce, où ils entrèrent tous les deux...

Elle remarqua qu'il avait fait quelque chose d'anormal : il avait fermé la porte à clé...

La jeune fille sentit que son cœur battait plus fort. Elle regarda le jeune homme à la dérobée et s'aperçut qu'il s'était dirigé vers la petite bibliothèque et y fouillait en tous sens...

Comment avait-il osé fermer la porte à clé, en dépit de sa présence dans la pièce?... Pour qui la prenait-il?...

Elle lui lança un regard furieux...

Au même moment, elle vit une mèche de ses cheveux dorés lui tomber sur le front... Dieu ! Elle ne l'avait jamais trouvé si séduisant, avec sa taille élancée, ses larges épaules, son visage mâle...

Non, jamais elle ne lui avait connu ce pouvoir de séduction, avant ce jour... Ils avaient pourtant grandi, tous les deux, dans la même maison et, comme il avait dix ans de plus qu'elle, il la traitait comme un grand frère traite sa petite sœur.

Elle s'aperçut dans la glace et se souvint des plaisanteries qu'il lui adressait, en la surnommant « moineau » à cause de sa petite taille...

Elle le regarda encore...

Voilà donc qu'il l'avait enfermée avec lui dans la même pièce, ce jeune homme à la taille élancée, aux larges épaules !

« Il feint de chercher un livre et s'attarde à déranger tout ce qui lui tombe sous la main, alors que le livre en question est sans doute à un doigt de lui... »

Comme il ignore à quoi pensent les jeunes filles !

Evidemment, il persiste à la considérer toujours comme une enfant, malgré les seize ans qu'elle a atteints depuis quelques jours...

Mais quelle est cette surprise qu'il est en train de lui préparer ?

Va-t-il se précipiter sur elle, pour l'embrasser avec ardeur ?

Sa main est prête à arrêter pareil assaut.

Une bonne gifle le rappellerait à la raison.



ELLE le regarda de nouveau avec intérêt, pendant qu'il était tout occupé à chercher le livre. Il portait une robe de chambre en soie, qui moulait son admirable corps de sportif... ce corps que lui enviaient les plus belles vedettes de cinéma...

Elle fixa longuement ses bras puissants et se sentit toute bouleversée...

par Mahmoud Teymour Bey

“Le prince des conteurs égyptiens”

Dernièrement, il lui avait reproché des côtés de sa conduite... La jalousie se serait-elle déjà insinuée dans son cœur ?...

Certes, il parle rarement avec elle ; mais il est toujours pensif et soucieux... Quant à elle, oubliera-t-elle jamais le jour où elle a rougi, parce qu'il l'avait regardée à la dérobée, et où, indigné d'avoir été démasqué, il l'a repoussée avec violence ?

Comme il est orgueilleux !... Mais elle viendra à bout, aujourd'hui, de cet orgueil, et il connaîtra une défaite complète.

Il se jettera à ses pieds pour lui dire :

— Oh ! combien je t'aime, mon petit oiseau...

Et elle répondra, tout énermée :

— Laisse-moi sortir... Ouvre-moi la porte...

Alors, il lui prendra les mains dans les siennes et les couvrira de baisers, en répétant :

— Pitié... Pitié...



Le jeune homme releva enfin la tête et regarda la jeune fille par-dessus les livres. Il rencontra son sourire et lui sourit aussi...

Cette fois, la tempête était certainement sur le point de se déchaîner... Allons ! qu'elle se prépare à la lutte...

Non, en vérité, elle ne lui avait jamais connu un visage si beau...

Serait-il en train de réfléchir au moyen de la prendre dans ses bras, de sauter avec elle par la fenêtre et, une fois dans le jardin, de l'emporter ?... La frayeur l'empêcherait alors de parler, et elle ne pourrait ni bouger ni demander du secours... Personne n'essaierait de s'opposer à cet enlèvement... Du reste, si elle parvenait à se posséder et à reprendre courage et qu'elle voulût crier, il la ferait certainement taire par un long baiser.

A présent, il n'y a plus de doute : il ne cherche plus le livre ; sa pensée troublée ne sait où se poser, et il dresse le plan de l'attaque...

Alors, pourquoi n'irait-elle pas à lui de sa propre initiative pour le surprendre avec ces mots :

— J'ai découvert tes plans... Je les détruirai... Ouvre la porte et laisse-moi sortir...

Juste à cet instant, il la regarda et s'approcha d'elle...

Dieu : comme son cœur bat !...

Elle baissa les paupières et l'entendit qui disait :

— Voici le livre.

Alors, elle leva les yeux sur lui... Les sourcils froncés, il lui tendait le volume qu'il avait promis de lui donner...

Elle le prit sans mot dire.

Puis, elle le vit ouvrir la porte et sortir, en criant au domestique :

— Ne t'ai-je pas demandé plusieurs fois, déjà, de réparer cette porte ?...

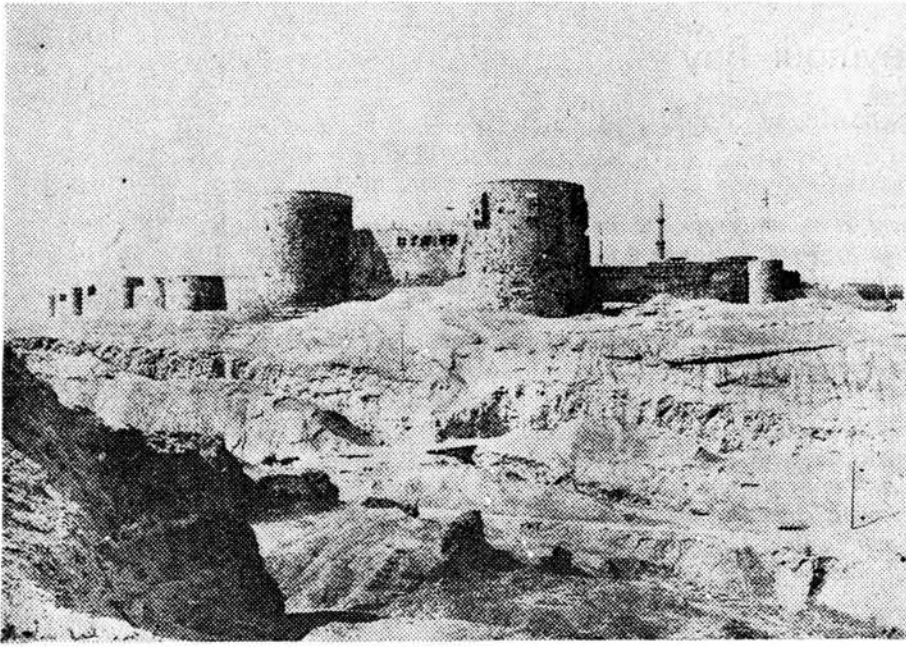
Pour ne pas s'exposer à ce fort courant d'air, on est obligé de se servir de la clé toutes les fois qu'on veut sortir ou entrer...

Ensuite, il se hâta de disparaître...



La jeune fille demeura longtemps à fixer l'endroit par où le jeune homme avait disparu...

Son regard tomba à son insu sur le livre qu'elle tenait en main... Elle se précipita vers la fenêtre et le jeta. Puis, elle s'effondra sur le sofa et déchira son mouchoir avec ses dents.



*A la recherche
du Caire
perdu ...*

Un vizir devenu pitre a bâti la Citadelle

par Jean Moscatelli

AVEZ-VOUS vu Karagheuz ? C'est le guignol arabe. Ne le confondez pas avec la boîte magique portée sur le dos par le montreur qui souffle dans un cor au tournant des ruelles pour attrouper les enfants. Ceci c'est le «sandouk el dounia», la boîte du monde dans laquelle, à travers une lentille, le spectateur voit se dérouler des images naïves et hautes en couleurs, représentant La Mecque ou le faste de Haroun El Rashid.

Karagheuz, lui, c'est bien le guignol qui a divertit notre enfance. Son installation est identique : une scène minuscule où apparaissent des poupées, costumées selon l'emploi, que fait mouvoir de ses mains et fait parler de sa voix un homme caché derrière la toile.

Polichinelle, Pantalon ou Sganarelle, qu'est-il ce Karagheuz ? André Gide lui-même posait la question au sortir d'un spectacle à Tunis, dans une échoppe «simple on ne peut plus simple, d'une convention scénique admirable, où Karagheuz se cache au milieu de la scène entre deux gendarmes qui le cherchent simplement parce qu'il baisse la tête et ne peut plus les voir».

Tenez-vous bien : Karagheuz, ce pitre, n'était pas moins que le vizir de Saladin. S'il est superflu d'expliquer qui était Saladin après «Les Croisades», le film super-historique de Cecil B. de Mille, peut-être y a-t-il intérêt à signaler l'étrange destinée de son vizir.

Quand Karagheuz, ou plus exactement Karakoush (ce qui signifie «yeux noirs» en turc) fut fait prisonnier par les Croisés après une longue résistance dans Acre qu'il défendait, Saladin le racheta pour la somme énorme de 20.000 dinars.

Qui donc était-ce ?

Les historiens le considèrent grand vizir et administrateur habile. On lui doit, en tous cas, des travaux publics considérables dont un pont sur le Nil et la Citadelle qui domine encore Le Caire.

Pour réaliser cette solide fortification, Karagheuz n'hésita pas à faire démolir les petites pyramides de Guizeh dont le nombre était, paraît-il grand, et fit employer leurs pierres à la construction des tours et des remparts. Les carrières du Mokattam furent aussi mises à contribution, et les géologues ont découvert que toute une muraille de la Citadelle était bâtie avec des blocs composés de fossiles.

Par la volonté de Saladin, le nom de Karagheuz a été associé à celui du sultan dans une inscription qui figure encore sur la Porte aux Marches — Bab Mudarrag — cette inscription étant la première en Egypte qui ait été faite en caractères «nashky» qui devint, depuis, l'écriture courante, les précédentes inscriptions étant en «koufique» réservée aux textes coraniques.

Mais les dépenses afférentes à ces immenses travaux obligèrent Karagheuz à imposer le peuple

qui s'en est vengé par de la satire. En ceci, Karagheuz fait penser à Vauban qui tomba, lui aussi, en disgrâce quand il s'avisait de proposer l'impôt unique pour les besoins de la défense militaire.

Aujourd'hui encore, — après huit siècles — le langage populaire a conservé le souvenir de cette imposition énorme dans l'expression proverbiale: lois Karakoushi, équivalente de lois draconiennes. Par surcroît, — et assurément sans raison — Karagheuz est devenu le type de la stupidité sévère, une sorte de Goha tyrannique.

Si vous le voulez bien, nous allons visiter la Citadelle, l'œuvre de Karagheuz, grand vizir de Saladin, injustement tombé en disgrâce et dans la pitié. Nous rendrons ainsi hommage à ce grand méconnu.

Construite sur un contrefort du Mokattam, la Citadelle du Caire fut moins une forteresse qu'une vraie petite ville fortifiée. Dans ses murs elle abritait, en effet, non seulement une garnison mais des administrations civiles, des ateliers de toutes sortes et même du bétail. Enfin, c'est dans la Citadelle, et pendant sept siècles, jusqu'aux règnes de Mohamed Aly et de ses premiers successeurs, qu'allait être fixé le siège de l'autorité du pays.

A en croire un historien arabe de l'époque, ce sont des prisonniers francs qui ont construit la Citadelle: ils taillèrent les pierres et creusèrent au pic un fossé dans la roche. Du reste, Saladin qui assistait souvent à l'avancement des travaux, porta lui-même, des blocs sur ses épaules. Son vizir fit également creuser par les Francs le puits connu aujourd'hui sous le nom de «puits de Joseph» et attribué à tort au Joseph biblique. Tout s'explique quand on apprend que le nom complet de Saladin était Salah El Dine Youssef Ibn Ayoub. L'eau de ce puits qui a une centaine de mètres de profondeur est douce et fraîche; mais elle n'était sans doute pas suffisante pour les besoins de la population de la Citadelle puisque, plus tard, un sultan mamelouk fit bâtir un aqueduc qui y amenait l'eau du Nil. C'est l'aqueduc dont on voit une partie au Vieux-Caire, près du bocage de banyans, face à l'île de Rodah.

Car, la dynastie de Saladin renversée, les sultans Mamelouks s'installèrent dans la Citadelle édiflée et l'embellirent. C'est là que furent reçus les derniers califes qui avaient fui de Bagdad en vahé par les Tartares. Une mosquée fut construite dont le minaret aux faïences turquoises fait encore l'admiration des visiteurs. D'autres édifices, d'une richesse incomparable, s'élevèrent également. Malheureusement, l'invasion ottomane fit perdre à la Citadelle beaucoup de sa parure. Mosaïques, marbres et boiseries furent embarqués à destination de Constantinople et sombrèrent en mer au cours d'une tempête. En revanche, les

Turcs firent construire dans l'enceinte fortifiée, une mosquée dite de Sidi Sarya et qui ne manque pas de grâce.

Mais c'est sous Mohamed Ali le Grand que la Citadelle retrouva son faste d'antan et fut même couronnée d'une mosquée belle comme un diadème.

Débarrassé des Mamelouks devenus turbulents, et ayant obtenu le pachalik héréditaire dans sa famille, Mohamed-Ali s'empressa de marquer la Citadelle de sa propre autorité. Vers 1824, il fit démolir un vieux palais déjà en ruines et dont les belles colonnes furent destinées au Palais de Ras-El-Tine à Alexandrie alors en construction. A cet emplacement il fit élever la mosquée qui porte son nom. Mais Mohamed Aly ne vit pas son œuvre achevée; c'est son successeur Saïd Pacha qui l'inaugura en 1857.

Sa situation unique, ses coupes parfaites et ses minarets minces comme des Eversharps font l'admiration des visiteurs qui lui trouvent une ressemblance avec la mosquée de Sainte-Sophie à Istanbul. De modèle turc, en effet, elle a été surnommée la Blanche à cause de l'albâtre qui la recouvre en partie. Elle est surtout remarquable par son ordonnance architectonique, ses vastes et heureuses proportions, la clarté de son plan et la grande hauteur atteinte par ses minarets extrêmement effilés. A l'intérieur richement décoré, on est séduit par l'éclairage des lustres et émerveillé par le mausolée de Mohamed-Aly.

La mosquée est précédée d'une vaste cour entourée d'une galerie voûtée, d'une blancheur éclatante. L'attention est arrêtée, au-dessus d'une tour mauresque, par une énorme horloge gothique, don personnel de Louis-Philippe, Roi des Français, à Mohamed Aly, pacha d'Égypte.

L'ancien palais du fondateur de la dynastie actuelle est contigu à la mosquée. On l'appelle couramment Bijou-Palace à cause de ses vastes pièces dont les murs sont peints de panneaux en trompe-l'œil représentant des combats navals ou des paysages du Bosphore. Ce palais où les premiers chapitres de l'histoire contemporaine de l'Égypte ont été écrits, vient d'être restauré et sera bientôt aménagé en musée historique.

Ainsi, les visiteurs de la forteresse moyenâgeuse de Saladin dominée par la Mosquée de Mohamed-Aly, symbole de l'Égypte contemporaine, apprendront, avec plus d'invite, l'histoire de ce pays en pleine renaissance.

Mais passant sous la Porte aux Marches, que ces mêmes visiteurs lèvent le regard vers l'inscription qui l'orne et adressent une pensée à Karagheuz, injustement désavoué bien qu'il ait doté Le Caire d'un ouvrage d'art incomparable: la Citadelle, véritable pendant arabe des Pyramides pharaoniques qui lui font face sur l'autre rive du Nil.

LOUXOR

SOUVENIR

Je ne m'étais pas assez préparé au voyage.

Quelques lectures, un guide, des photographies avaient réveillé en moi le goût de l'histoire qui me prend chaque fois que je sens le besoin d'ignorer le présent, et me quitte quand la vie reprend ses droits.

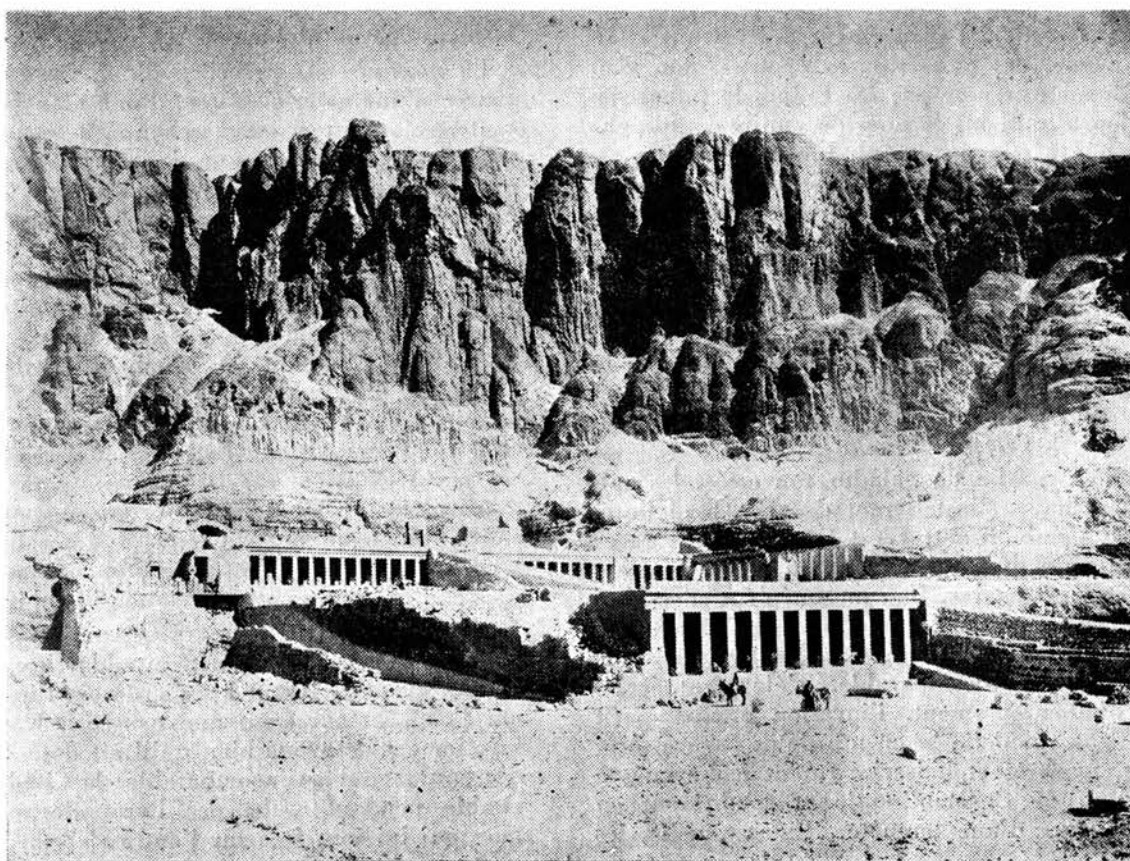
Mais sans plus.

Arrivé à Louxor, les exigences d'une tournée rapide me jetèrent, sans me donner le temps de me ressaisir, dans un monde merveilleux.

Le choc fut d'une extrême brutalité.

Le repas de midi ne fut qu'une brève et médiocre détente.

Dès qu'il fut fini, je fus rejeté sans ménagement au milieu d'une beauté qui m'étreignait plus dangereusement à chaque pas.



Le temple de Deir El-Bahari.



Les colosses de Memnon.

Et quand la nuit vint, la mémoire que j'avais malmenée prit sa revanche. Désarticulé, la tête sous l'oreiller pour ne pas entendre la clameur du silence, je cherchai désespérément dans l'anéantissement l'oubli qui ne vint pas.

Peut-être la lumière... Par intervalles d'ombre et de clarté, une nuit que j'avais imaginée douce ne fut qu'une longue torture.

Le lendemain, revenu de Thèbes, je me mêlai à la joie bruyante d'excursionnistes en vacances.

Le souvenir reparut plus tenace, plus pénétrant. J'abandonnai toute résistance.

Comme je l'abandonne cette nuit, un mois après mon retour à la vie de tous les jours.

Le sommeil ne viendra pas ce soir. Je le sais. Mais je ne le désire pas. Le supplice s'est modifié. Ce n'est plus celui du souvenir. C'est celui de son attente.

Ben.



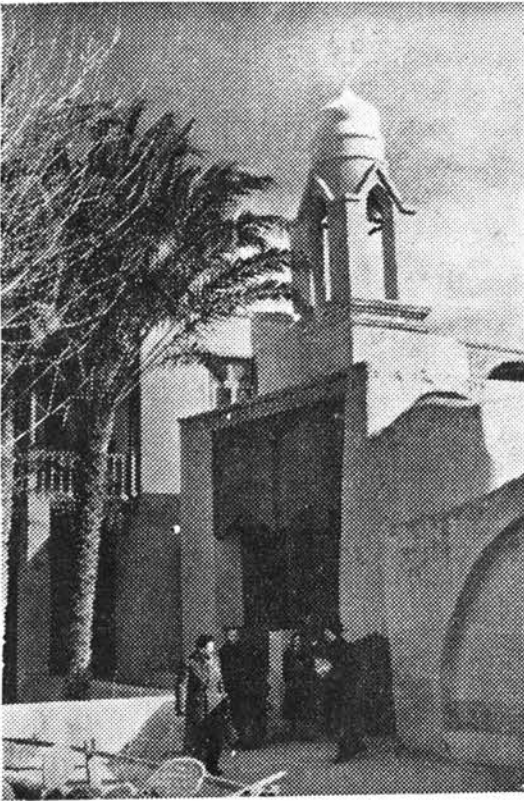
Découvrons l'Égypte...

LES MONASTERES DE WADI-NATROUN

◆
par Wahid

*« O Désert, je pourrais t'appeler le Temple
sans limites où l'Esprit réside et se rend vi-
sible à ses Amis. »*

(Méditation d'un Ermite).



L'entrée de la chapelle.

L'IDEE nous avait plu. Il s'agissait de pousser une pointe vers les couvents coptes-orthodoxes de Wadi-Natroun.

«Rendez-vous au Rest House», avait-on dit, et nous entendimes ajouter: «Très tôt, car nous aurons naturellement une belle journée: l'hiver est fini!»

Mise en branle, notre imagination, aussitôt, bat... le désert. Pour nous, habitants d'Égypte, il y a — quel paradoxe — une séduction exotique, une charmante invitation à fouler les sables du désert, pourtant si proche. La Grande Chartreuse serait-elle plus attirante pour un parisien que le Couvent des Syriens pour un cairote?... Le «wadi» de Chéhète (Scété) — qui se traduit par «Vallée de la Balance des Cœurs» — semble être donc bien autre chose que l'invention de quelques hommes, mais bien plutôt un lieu merveilleux de décantation et de jugement des valeurs.

L'arbre dans le désert.



La caravane des autos arrive. Aux portes du désert — terrible et s'étendant à perte de vue — une messe est célébrée. Dans le calme, l'impression d'être menacés par les mystères d'un désert nous enserrant de tous côtés, cède lentement la place à la sensation — plus vive — d'une évasion vers des étendues illimitées, vers un infini prometteur...

Là, où il y a 15 siècles, cinquante couvents groupaient cinq ou six mille moines provenant de tout l'Orient, nos voitures sillonnent des pistes désertes, et des sables vidés. Deux Skodas et une Citroen refusent d'avancer. Un camion et une Jeep de la Salt & Soda nous aident; malgré cela, il faut faire, à pied, deux immenses kilomètres.

Devant nous: le Couvent dit «des Syriens». Sept mille mètres carrés, entourés d'une forte muraille d'une quinzaine de mètres de haut, épaisse de trois mètres. «Les pillards et les bêtes...» nous explique le moine-cicérone, nous recevant à l'unique et minuscule porte percée, à hauteur d'homme, dans ce mur.

Une petite cour, un petit escalier, une salle de réception. Près de la porte, un coffre rempli de galettes de pain noir: les aumônes que le couvent distribue aux errants du désert, aux hôtes qu'il envoie.

Puis une chapelle: celle d'hiver. Les sculptures et décorations sont du 9ème siècle. Bois précieux et ivoire, inscriptions en copte, portrait de la Vierge attribué à Luc, l'Évangéliste... La chapelle d'été, plus basse, plus vieille, où, entre autres reliques, sont gardés les cheveux de Marie-Magdeleine, la pécheresse.

Le Tamarin du moine Ephrem, arbre miraculeux décrit par un des généraux de l'expédition Bonaparte:

«Ephrem, pour réchauffer leur zèle, prit son bâton, le planta dans le sable et annonça à ses prosélytes qu'il en viendrait un arbre. On dit que la merveille eut lieu, et que le bâton produisit des racines et des branches...»



Vue générale du Couvent des Syriens

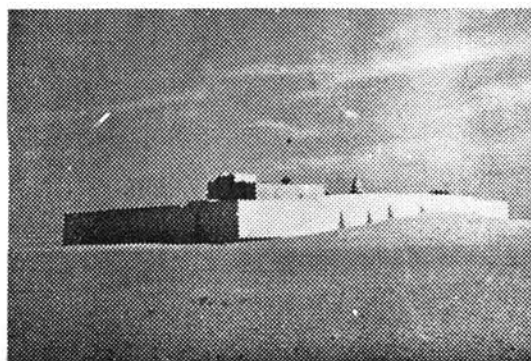
Partout, décorant les endroits les plus sacrés, des œufs d'autruche, symbole de la bienveillante protection d'un Père veillant sur ses fils, comme l'Autruche qui couve ses petits. Atmosphère merveilleuse de simplicité et de foi candide.

Dans les cellules des moines: une natte par terre; parfois un très dur oreiller; un livre de prières... Ascétisme absolu, renoncement pratique et total...

Dans ces étendues désertiques où l'on s'attend à voir surgir d'étranges ennemis, où, dès que le soleil décline, l'on tend l'oreille à des bruits terrifiants, la présence de ces hommes pacifiques, a certainement un aspect consolant.

Retour au rest-house et à la ville. Du sable dans les souliers, du sable dans les yeux, du sable, presque, dans l'esprit...

Le vent, en fin de journée, semble vouloir se calmer. L'hiver serait-il vraiment fini?



Des murailles épaisses de trois mètres...



LES ARTISTES-PROFESSEURS
ESPAGNOLS ET FRANÇAIS
aux Pyramides.



GINO BECHI

Rendez-vous



RENEE LEBAS



CHARLES TRENET



ANNE CHAPELLE
(vue par Oscar Terni).



LOUIS JOUVET

en Egypte



DOMINIQUE BLANCHAR



JEAN BOUSQUET

La collaboration française

par GASTON ZANANIRI

LORSQUE Bonaparte, alors premier consul, eut appris que l'évacuation des armées françaises de l'Égypte était un fait accompli, il voulut s'assurer une étroite collaboration dans ce pays dont l'importance était considérable pour la politique de la France en Méditerranée orientale. Dans ce but, il choisit un diplomate qui avait une connaissance parfaite des affaires d'Orient en la personne du comte Mathieu de Lesseps qu'il désigna en qualité de chargé d'affaires et commissaire général en Égypte.

Mathieu de Lesseps reçut instruction de rechercher dans le pays l'homme susceptible de pouvoir tenir tête aux mamelouks, adversaires des Français et de toute influence étrangère susceptible de mettre un frein à leurs abus, que les gouverneurs désignés par la Sublime Porte n'avaient pu réprimer. De Lesseps fit la connaissance de Mohamed-Aly, alors chef de la milice albanaise, et envoya à son gouvernement des renseignements à son sujet. Il semblerait que ces renseignements furent utilisés par Paris pour agir auprès de la cour de Constantinople lorsque quelques mois plus tard le Sultan de Turquie décida de nommer Mohamed-Aly gouverneur d'Égypte.

Mohamed-Aly avait d'ailleurs été influencé par l'esprit français depuis sa jeunesse, alors qu'il habitait Cavalla, à la suite de son amitié avec M. Lyons, commerçant français, installé dans cette ville qui lui avait rendu certains services.

Au cours d'un entretien qu'il eut de nombreuses années plus tard, il déclara: «J'ai toujours aimé la France et je n'oublierai jamais que c'est un Français qui, le premier, m'a tendu la main à une époque où j'étais loin de prévoir les destinées que la Providence me réservait».

Aussitôt au pouvoir, Mohamed-Aly fit appel à de nombreux Français: l'organisation de la santé fut confiée à Clot; celles de l'armée, à Sève (Soliman Pacha) de la marine, à Cérizy et des travaux publics, à Linant. Mais ce qui importe surtout, c'est de voir quel est l'esprit qui a présidé à ces activités. Le résultat positif fut une Égypte forte et respectée.



Le Colonel Sève

Un officier supérieur de la marine britannique, venu spécialement pour enquêter sur l'état de la marine égyptienne, ne cacha point son admiration lorsqu'il visita, dans le port d'Alexandrie, en compagnie du Français Besson, vice-amiral de la flotte de Mohamed-Aly, l'unité «Misr» qui s'y trouvait ancrée. Et il conclut: «The Egyptian navy is by no means to be despised». Ce même sentiment existait vis-à-vis de l'armée organisée par Sève qui devait quelques années plus tard soulever la question d'Orient en menaçant le sultan de Turquie jusque dans sa capitale.

Au point de vue de l'administration intérieure, un service d'hygiène perfectionné pour l'époque se développa, a-

lors que les travaux d'utilité publique se transformèrent en entreprises considérables destinées à révolutionner l'agriculture et les communications.

Dans cet ordre d'idées, il faut rendre hommage aux Saint-Simoniens qui vinrent en Égypte avec des projets et un enthousiasme bientôt amoindri par les difficultés matérielles, les épidémies de peste et les malheurs.

Et tandis que Jumel, venu en Égypte pour diriger une fabrique de laine, réussit dès 1820 à produire un nouveau spécimen de coton destiné à révolutionner l'économie égyptienne, Linant entreprend ses travaux d'utilité publique et ses explorations, s'étendant sur une période de plus de cinquante ans, qui témoignent de son activité débordante. Soutenu par Mohamed-Aly, Linant construit des routes, des bassins, des digues et des canaux destinés à développer l'agriculture. Mougel, venu pour construire le bassin de radoub d'Alexandrie, se voit chargé par le vice-roi d'étudier le projet de construction d'un barrage en prenant pour base les travaux effectués déjà par Linant. Plus près de nous, nous assistons à cet esprit d'initiative chez un Jondet aux Ports et Phares, un Haute-cœur aux Beaux-Arts.

Le nom de Linant reste aussi attaché au percement de l'isthme de Suez. En effet: son plan, élaboré en 1841, put servir aux travaux entrepris par les Saint-Simoniens, qui préparèrent la voie à Ferdinand de Lesseps, et à ceux de Galicé et de Mougel, tous deux Français.

Quant à l'aventure même de Suez, prise dans son ensemble, depuis ses débuts difficiles jusqu'à son complet épanouissement, elle est le témoignage évident de cette tenacité française qui s'est déployée en Égypte dans les divers domaines de l'utilité publique.

C'est à Clot que revient l'honneur d'avoir organisé les services d'hygiène en s'inspirant des règlements français de 1825. Le service de santé fut à l'origine chargé de la direction du service médical et pharmaceutique des armées de terre et de mer. Il fut ensuite élargi de sorte à s'occuper de la population civile en générale. De cette première administration devaient surgir les services d'hygiène et la commission consulaire de santé, organisme de caractère international qui devint par la suite le conseil sanitaire maritime et quarantenaire auquel incombèrent jusqu'en 1939 toutes les attributions relevant des quarantaines.

La collaboration française en matière d'hygiène prit encore plus d'importance en 1847 lorsqu'à la suite d'un accord survenu entre la France et la Turquie, des médecins sanitaires furent nommés auprès des consulats de France pour étudier l'état du pays sous le rapport des quarantaines et des maladies épidémiques. Le médecin sanitaire d'Alexandrie fut dès lors autorisé à siéger au sein du conseil quarantenaire avec voix consultative.

A côté des administrateurs et des organisateurs d'envergure, il en est bien d'autres que l'on ignore; des êtres anonymes qui pendant de nombreuses années ont travaillé dans le silence; des répétiteurs et des instituteurs qui enseignent la langue française dans les villes de province et dans les grands centres; des médecins dans les hôpitaux; des hommes et des femmes qui, dans des couvents, ont formé des générations d'Égyptiens; des religieuses qui travail-

lent dans les hospices et veillent au chevet des malades; des employés qui tout le long du canal de Suez surveillent, de leurs postes isolés, le passage des navires.

Ceux-là, quoique personne n'en parle, représentent le prestige de l'anonymat qui, persistant au-delà de l'individu, constitue le dynamisme d'une nation.

Parmi ces anonymes, il en est un qui, complètement ignoré durant sa vie, n'acquît la célébrité que bien longtemps après sa mort: Louis Mouillard.

Mouillard, qui passa la plus grande partie de sa vie au Caire, fut considéré de son vivant comme un original par ses amis et sa famille.

Avant son arrivée au Caire, il avait étudié à Lyon, à Paris et à Alger, le mouvement des ailes des oiseaux. Après avoir pris un grand nombre de notes, convaincu que l'homme pouvait aussi voler, il fit une première tentative d'envol à Alger, au moyen d'ailes d'une surface totale de douze mètres carrés. A sa grande surprise et frayeur, il parvint à couvrir une distance de quarante deux mètres à un pied de hauteur.

Mouillard débarqua à Alexandrie en 1866 et enseigna le dessin à l'école polytechnique d'Abbassia. Mais il quitta bientôt cette occupation pour s'adonner à l'étude du vol des oiseaux de la terrasse de sa maison au Mousky, transformée en observatoire. Il fit même une seconde tentative d'envol et cette fois couvrit une vingtaine de mètres.

Distrait et constamment absorbé par cette idée, Mouillard vécut au jour le jour, devenant tour à tour mercier,

herboriste, brocanteur d'antiquité, commis de magasin, répétiteur de français, guide pour touristes et enfin caissier d'un magasin de nouveautés tenu par ses neveux. On le tenait pour un original et il mourut incompris en 1897. Quelques amis moulèrent son masque et on l'enterra dans la fosse commune.

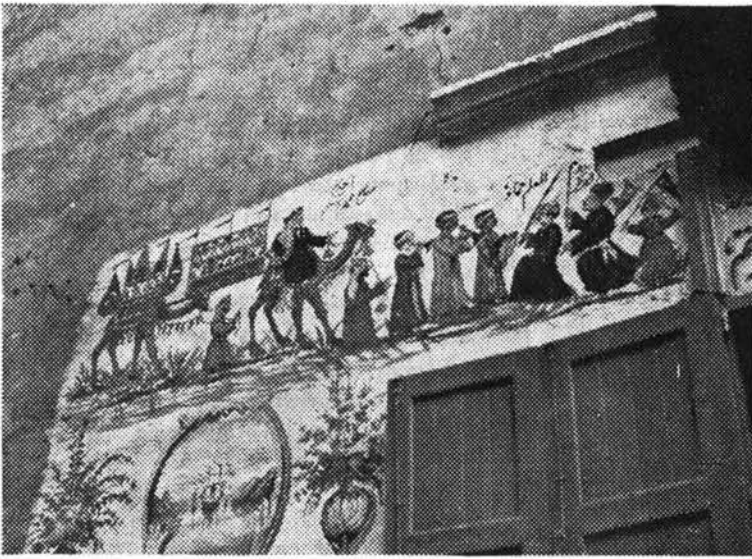
Il avait publié en 1881, à Paris, chez Masson, un ouvrage intitulé: «L'Empire de l'air. Essai d'ornithologie appliquée à l'aviation». Quant à ses notes, croquis, etc., ils furent mis dans une caisse et consignés au consulat de France du Caire où on les oublia pendant plusieurs années.

En 1903, Octave Chanute, président de la société des ingénieurs civils de Chicago, se présenta à Paris chez la sœur de Mouillard pour demander à prendre connaissance des papiers laissés par son frère. Ni cette dame, ni le neveu de Mouillard, retiré à Nice, ne purent lui fournir le moindre renseignement.

Or, Chanute avait reçu des lettres de Mouillard fournissant des renseignements sur ses observations concernant le mouvement des ailes de certains oiseaux, lettres qui devaient servir aux expériences des frères Wright. Ce n'est qu'en 1910, lorsqu'on ouvrit la caisse des documents de Mouillard, que l'on découvrit copie de ses lettres à Chanute et des notes pour un ouvrage («Le vol sans battement») qui fut publié en 1912. Cette même année, la section égyptienne d'aviation élevait un monument à la mémoire de Mouillard, avec le mot «OSER» inscrit sur le socle.



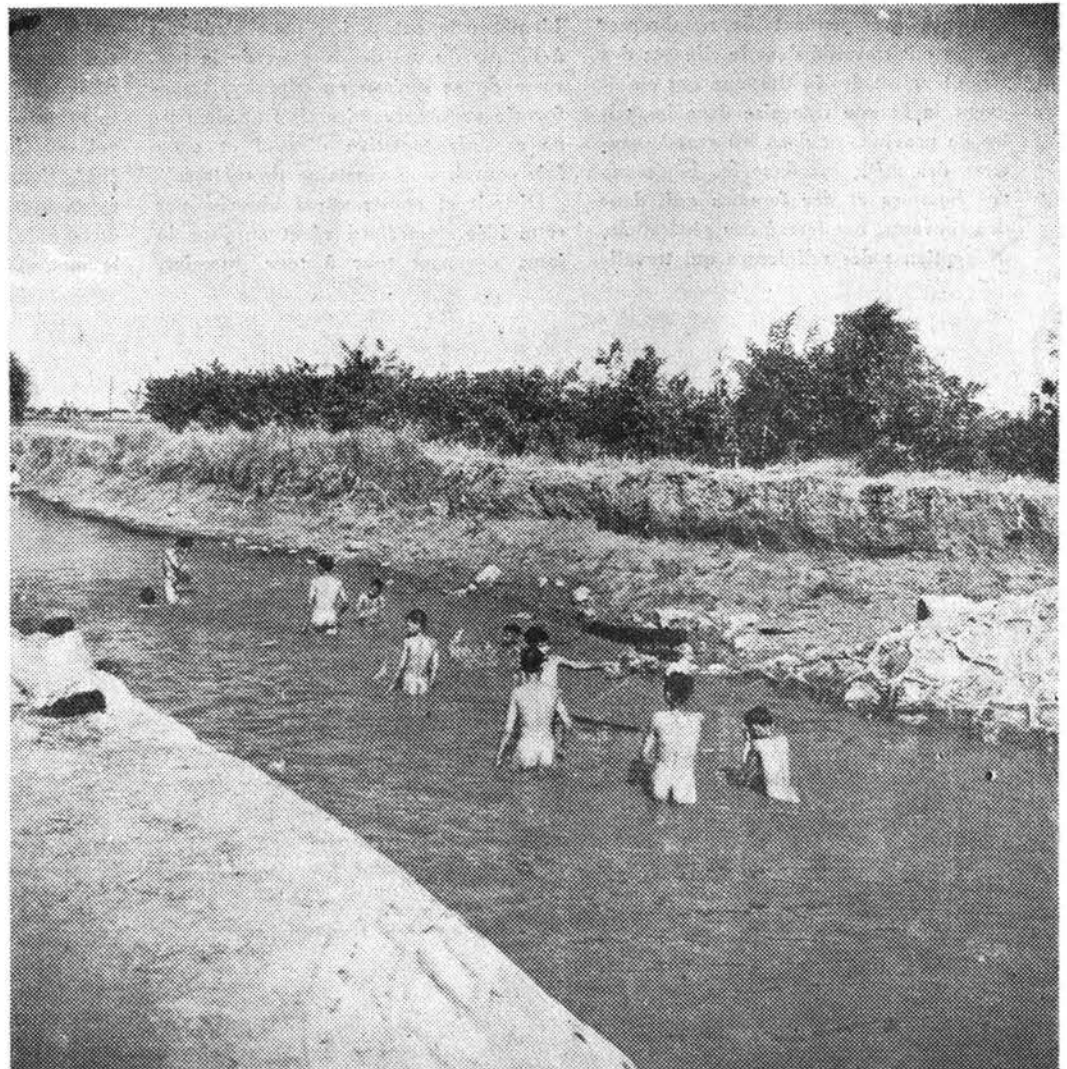
Clot Bey



La Maison du « Hag »

Images

Loin des Villes...



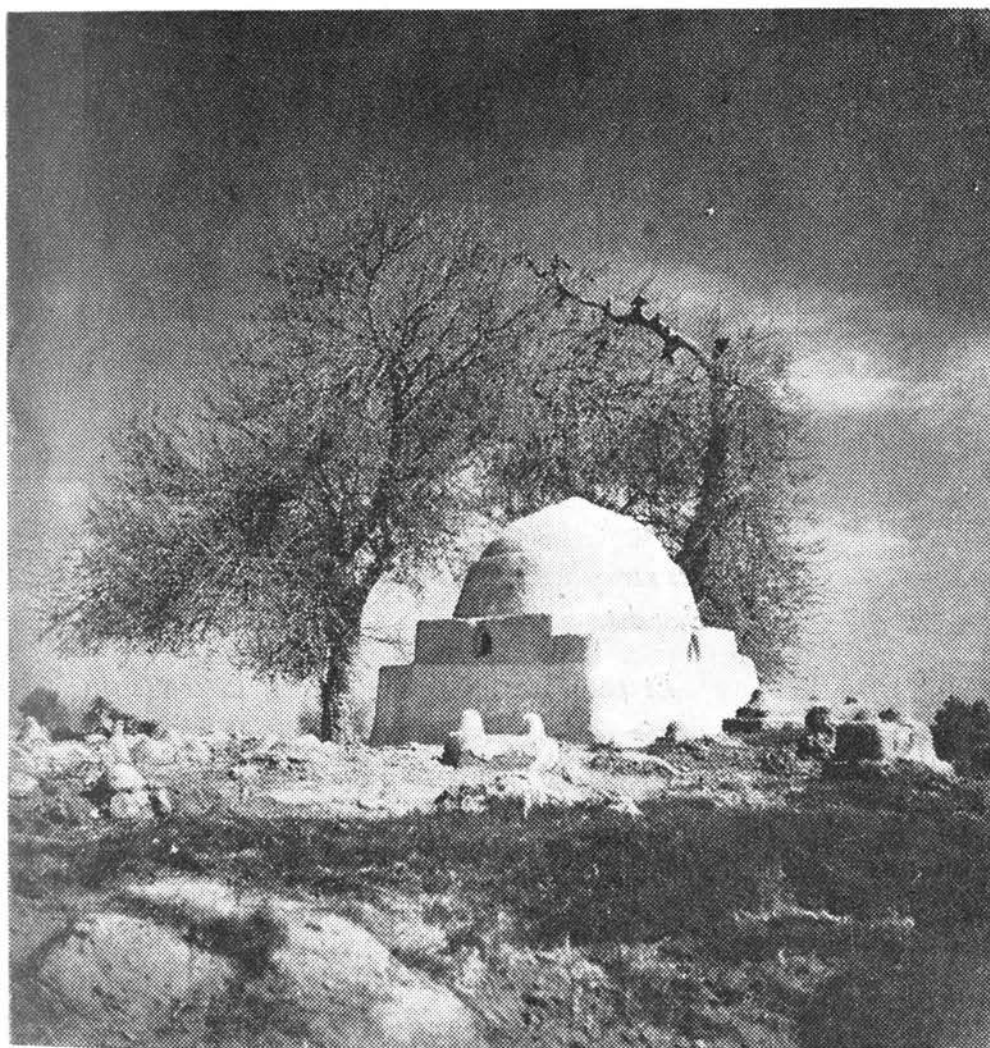
L'heure du bain



d'Égypte



La cueillette



Le « Wali » du village

... une autre
vie s'écoule
paisiblement

A L'ENTRÉE DU MUSÉE D'ALEXANDRIE

...« Deux sphinx décapités montent la garde, auprès de cinq statues romaines. Des urnes dans des vitrines ; une série d'« ushebtis » — statuette représentant la momie du défunt —, des fers-à-cheval, un pied et une jambe de marbre, un sarcophage et une plaque commémorative.

Plus loin le buste majestueux de Serapis avec quelques traces de la dorure qui le recouvrait, une tête d'Hadrien, une d'Octave-Auguste, un buste de l'époque pharaonique, et encore de la pierraille dans des vitrines.



Dans la Cour du Musée: Le Temple du Crocodile.



Dans la Cour du Musée: La Tombe Romaine.
Mlle Yane Engel, secrétaire du musée, et Bastét
montent la garde.

Enfin la cour ! Des orangers, des fécus, un arbre de ponsétia ombragent un petit temple ptolémaïque, dédié au dieu-crocodile, et reconstruit patiemment, ainsi que deux tombes : l'une de l'époque grecque, et l'autre romaine. Des fleurs sauvages et des plantes grasses surgissent entre des sarcophages, des statues et des sphinx formant chapelet.

Et parmi ces souvenirs, Bastét, la chatte du musée évolue, vivante divinité noire, qui vous raccompagne jusqu'à la sortie où la vie moderne, momentanément oubliée vous reprend dans son tourbillon...»

Yane Engel.

POÉSIE



ABDEL RAHMAN SEDKY.

LA POÉSIE ARABE CONTEMPORAINE

Adieux à l'Italie

Tes superbes rives ocre sont le terme de mon pèlerinage.
O Paradis de l'estiveur comme de l'affligé à la brûlante douleur

Verdoyantes d'oliviers, de cyprès et de saules
Les collines te contournent
et te voilà qui apparais
Comme une coupe ronde pleine à ras-bord,
Du nectar le plus pur et le plus généreux.

A ta vue, yeux, esprit et sens se grisent
sans désharmonie ni égarement.

Ici sur l'âme endolorie, d'un malheureux éprouvé
La paix est descendue telle une rosée.

Lac sacré, sur tes rives, j'ai aimé la solitude
Moi qui ne l'avais guère appréciée.
Mais se sent-on seul en compagnie de tout ce monde
de Couleur, Senteur, et Forme:

Email multicolore des fleurs, silhouettes élégantes des arbres,
exhalations les plus suaves qui aient jamais flatté l'odorat?

O l'heure douce, égrenée sous l'ombrage hospitalier de ton grand
[sycamore! ⁽¹⁾

Là même, celle qui n'avait connu le bonheur que gouttelettes
l'a connu en ondée:

Jeune Reine, contrainte de quitter le foyer conjugal

Presque aussitôt que sa robe nuptiale ; ⁽²⁾

Et qui inquiète parcourait sans repos ni trêve Orient et Occident.

Depuis longtemps, elle errait sans pouvoir se fixer nulle part,
Lorsque ses périgrinations la menèrent au bord de tes ondes berceuses.

(1) Il s'agit du sycamore géant de l'Hôtel Villa d'Este sur le lac de Côme.

(2) Allusion à la reine Caroline, fille du duc de Brunswick, épouse du Roi Georges IV d'Angleterre. Cette princesse malheureuse fut séparée de son mari alors, prince Héritier, un an après son mariage et peu après avoir donné naissance à sa fille Charlotte. Elle vécut en Angleterre, solitaire, dix-huit ans durant. En 1814, après l'échec de toutes les tentatives de réconciliation, elle revint à Brunswick et entreprit un voyage à travers le monde. Elle visita Naples, d'où elle gagna l'île d'Elbe, la Corse, la Sicile, visita l'Afrique du Nord, la Palestine, la Grèce, Malte, revint à Naples, repartit pour Rome, parcourut le Nord de l'Italie, séjourna à Livourne, Gênes, Milan. Visitant les Lacs, elle put être attirée par la beauté du lac de Côme. Elle acheta une villa à Cernobbio qu'elle aménagea royalement, c'est dans cette villa que se trouvait ce sycamore sous lequel elle passait de longues heures avec sa suite. Après la mort de Georges III elle revint en Angleterre où son mari monta sur le trône sous le nom de Georges IV. Elle fut empêchée d'assister à la cérémonie du couronnement à Westminster. Trois semaines après, elle mourut dans un triste isolement...

sur le lac de Côme.

par ABDEL RAHMAN SEDKY

A cette belle et malheureuse Reine tu t'offris
Comme un fossé qui la protégeait contre médisances et calomnies,

O lac de Côme !

Ton onde est d'un tel bleu d'azur, si lumineux,
qu'on dirait celui d'une immense pierre précieuse aux mille reflets.
Envouté, mon regard s'y rive, sondant tes profondeurs,
Comme pour découvrir de ta magie le secret.

Dans ta limpidité se reflètent, tels un songe, tes merveilleux alentours.
Les choses les plus ternes y apparaissent comme lavées et luisantes,
Les plus lourdes, légères et flottantes.

En ton miroir les collines dansent
Et les massives montagnes ne sont plus que fantômes.
Les nuages blancs semblent voltiger,
Tels des anges battant l'air de leurs ailes diaphanes,
Les bosquets sur tes rives et leurs doubles dans l'eau
Se rejoignent en une luxuriante splendeur.

O mon Dieu !

Comme en chaque recoin de tes bords
Surgit un miracle de beauté,
qui ressusciterait la foi des cœurs athés!
J'aurai voulu vivre à jamais, sur ces rives,
Mais ici rien que quelques jours valent une éternité!
Je l'aurais voulu, n'était-ce mon retour impérieusement exigé
Par l'appel d'un amour funèbre, amour d'une épouse,
Qui repose dans la terre hospitalière de ma vallée du Nil

O Terre d'Italie, mon dernier adieu
adieu tout imprégné d'amour, d'amitié et d'estime justifié!

Terre de la Belle Nature, tel, entrevu dans un rêve
Un paradis de délices!

Ta beauté naturelle, véritable trésor
te dispense de te parer d'or.

Ton Art, aux heures les plus dures,
Est la source magique où se guérissent toutes tes blessures.



Diversité de la poésie arabe



ESPÉRANCE

Ce n'est pas celui-là, qui meurt et qu'on enterre,
Qu'on peut appeler mort ; il repose sous terre.
Les vrais morts sont nombreux, ce sont tous ces
[vivants,
Qui vivent sans espoir et le visage au vent.

Abou El Kassem

LE COLLIER

La jeune fille voit la source qui déferle,
L'onde comme un miroir fait luire les cailloux.
Soudain, elle a un cri, porte la main au cou,
Mes perles, mon Dieu ! mon collier de perles.

Almanazi.

PAYSAGE

J'errais longtemps, parmi des cloches et des tours,
Et faillis devenir chrétien. Puis, ô merveille !
J'aperçois deux chevaux : c'est la nuit et le jour.
L'un est de teinte jais, l'autre, plutôt vermeille.

Hatem Taï (*avant l'Islam*)

LE FEMME

Tu me demandes de la femme, je réponds
Etant bon médecin et la connais à fond.
Dès que l'âge a blanchi tes cheveux et que s'use
Le peu d'argent que tu possèdes on t'accuse.
Sa jeunesse est hâtive et c'est son seul atout
Elle veut la fortune et la cherche partout.

Alcama (*avant l'Islam.*)

FIERTÉ

Malgré notre noblesse, acquise des aïeux,
Nous ne comptons jamais sur tous ces avantages.
Nous construisons toujours, comme ils ont construit
[eux,

Tout en accomplissant, leurs actes de courage.

**Abdullah Ibn Moawiah
Omayade.**



EPIGRAMME.

Deux tombreaux, je les vois pareils, chose bizarre ;
Celui du jouisseur et celui de l'avare.
J'ai vécu largement, ne me donne pas tort,
Demain, tu le sauras, lorsque tu seras mort.

Tarafa (*avant l'Islam*).

AMOUR

Mes lèvres auraient gardé mes secrets,
Sans mes pleurs, hélas ! indiscrets.
Sans mes pleurs, j'eus pu cacher ma flamme,
Mais sans ma flamme eus-je eu des larmes ?

Abou Issa Ibn El Rachid.

LA PAUVRETÉ D'UN POÈTE.

Vagabond, affamé, tel un loup qu'on harcèle,
Le poète indigent est toujours par chemin.
Le sac vide, où la larve a tissé sa nacelle,
Est toute sa fortune, il la tient par la main.

Ibn El Roumi

poète des Abassides.

SCEPTICISME.

Ils se sont trompés tous, chrétiens et musulmans,
Mages et juifs, que sais-je et leurs équivalents.
Qui naît avec esprit, mais sans la foi qui guide,
Qui naît avec la foi, mais sans esprit solide.

Al Moarri.

(Traduction du Dr. Farid Kassab)

Poète égyptien d'expression française

LA MOISSON



Fouad Abou Khater.

L'air embaumé des champs
a gardé dans ses plis,
un écho des chants
des bergers.
Et voici déjà l'aurore
qui auréole
les faîtes des montagnes.
Eveille-toi,
et puis regarde.
Regarde vers le ciel,
et vois comme les étoiles
vacillent,
sous les doigts de rose
de l'aurore qui se lève.
Lève-toi,
et puis accours,
de ton firmament,
sans crainte de fouler
la terre de Dieu,
qui s'étale devant tes pas.
Laisse ta blonde chevelure
épandue sur tes épaules,
et presse-toi,
pour que la Belle Iris,
Messagère des dieux,
la couronne;
avant que, pour sa part,
Phébus se hâte de dorer
les branches déjà lourdes
des pommiers.
Et les oiseaux
chanteront ta splendeur,
ainsi que celle de la lumière.
La sève du matin,
lourde des rêves de la nuit,
afflue déjà du ciel,
et flotte sur la terre.
Viens,
de tes doigts de nacre rosé,
arracher les fleurs épanouies.
Au milieu des champs parfumés,
une fleur,

rouge de toute la chaleur de la nature,
attend d'être cueillie.
Si tes doigts,
souples et fragiles,
se nosent sur elle,
qu'ils ne la meurtrissent pas:
Ils risqueraient de se tacher de sang.
Déjà,
elle frissonne,
à la pensée d'être ta moisson.
Car, elle a vécu,
lentement, patiemment,
dans l'attente d'un tel jour.
Dans l'attente du jour
où, ta blonde chevelure,
épandue sur tes épaules,
tu viendrais
nouvelle Cères,
la moissonner.
délicatement,
Et la prenant,
en tes doigts,
et te penchant sur elle,
tu lui dirais,
dans un souffle
où s'exhale ton âme:
le mot d'amour
d'une vie éternelle.
Tu lui dirais,
en fermant les yeux
dans un murmure,
doux comme celui des Fontaines:
«Je t'aime».
Je t'aime,
presse-toi de venir,
ta blonde chevelure
flottant au vent,
cueillir mon cœur
qui t'attend.

FOUAD ABOU KHATER.

Un Poème de *Marie Cavadia*

Poésie

JETEZ les dés les jeux sont prêts rien ne va plus
L'amour la mort la soif n'ont jamais de vacances
L'as de pique en témoigne à coups d'apparitions
Du plus haut de l'ombre les chapeaux haut-de-forme
Tombent sur les colombes et meurtrissent leurs ailes
Elancez vos filets nattés de chevelures
Par-dessus les chevaux galopent sur la mer
Les gestes inutiles font rire les dieux sages
Qui nous regardent vivre avec effarement
Jetez les dés le double six de l'espérance
Ressemble à s'y méprendre aux barreaux de la mort
A l'écart des jeux du destin tous deux debout
Sur une passerelle accrochée aux vertiges
Près de la mort près de la vie
Et loin d'elle et loin d'elle
Dans la clarté de l'absolu nous n'avons plus
De dés à jeter
De colombes à surprendre
De Chevaux à noyer
De dieux à distraire
De vie à vouloir de mort à maudire
Car notre amour nous a sortis de nos destins
Et nos cœurs battent au cœur d'un monde
Où n'a plus cours le drame humain.

Le coin préféré
de **MARIE CAVADIA**



féminine

Chanson d'Automne

C'EST si proche la mort
Et sa grande faim des feuilles
Elle est si proche la mort
Et si proche est l'hiver

Il y aura des branches nues comme des bras
[d'homme
Et déjà chaque tronc noir porte le deuil d'un oiseau

Elle est si proche cette mort
Fade comme le repos
Et si proche est l'hiver
Traînant le lourd oubli

Il faut feuilles hurler sa couleur
Pour qu'au cœur de la mort
Il y ait un peu d'automne
Et cette couleur qu'elle soit plus aigue
Que le feu

ANDREE DE CHEDID.



Andrée de Chédid





Mr. Charles Atallah

Deux Poèmes

de Charles Atallah



QU'IMPORTE l'amour du regard
Ou le parfum d'une présence

La chevelure au hasard
Ou l'étreinte des pas qui dansent

L'arbre qui meurt ne mourra pas
Et ni le fuit qui se balance

Toute lumière restera
Comme l'ardeur de ton absence

Je n'ai gardé que ta souffrance
Qui jamais me la ravira?



CE soir la rue est bleue et pleine des caprices
De l'heure qui tournoie au rythme du vertige.

Ce soir, au seuil du cœur, quelle tendresse hésite?
Et sont-elles pour nous les roses des vitrines?

Ni les fleurs, ni juin, ni les robes des brises
Et ni les francs revoirs avec les clairs sourires

Et l'or des yeux s'éteint au soleil des années.
— Oh, je songe au souhait des lèvres séparées!



**LES LETTRES
ET LES ARTS**

LA MÉLOPÉE EGYPTIENNE

◆
par Habib Jamati
◆

CAIUS - César - Augustus - Germanicus, surnommé Caligula, monta sur le trône en l'an 37 de l'Ère Chrétienne, à l'âge de 25 ans. Il devait régner jusqu'en l'an 41, où il tomba sous les coups du chef des prétoriens, Cassius Chereas, et de ses complices, qui délivrèrent ainsi le monde d'un monstre à face humaine, comme Rome en a tant fournis, au cours de sa longue et sanglante Histoire.

Caligula était beau, élégant, raffiné, aimant le plaisir et la joie. Mais il était cruel et son cœur, taillé dans le roc, ignorait la pitié et battait de plaisir à la vue du sang que les mains de Caius César se plaisaient à répandre.

Un jour qu'il s'était levé de bonne heure, assoiffé de sang, il ordonna le massacre collectif de quarante prisonniers qui avaient été arrêtés la veille sous l'inculpation d'avoir complété son assassinat. Il y avait parmi eux des prétoriens, des gladiateurs, des esclaves. Et à ses intimes qui lui conseillaient la clémence et demandaient grâce pour les prisonniers, afin que le peuple apprit à aimer son Empereur, Caligula répondit :

— Je voudrais que ce peuple n'eût qu'une seule tête afin de pouvoir l'abattre d'un coup!

Les Romains, n'osant se plaindre, assistaient atterrés à ces explosions de sanguinaire démente et disaient :

— César s'amuse!

◆
Caligula s'emporta contre le Consul Afranius. Il le fit précipiter d'une fenêtre du palais dans la rue, où le malheureux s'écrasa sur le pavé.

Les passants, témoins de cette exécution pour le moins inédite, applaudirent et s'écrièrent :

— César, qui nous donneras-tu pour Consul?

Et Caligula répondit en ricanant :

— Mon cheval.

Ce n'était pas une boutade. Le lendemain, l'Empereur faisait proclamer, dans la ville médusée, l'élévation de son cheval Incinatus à la dignité de Consul Romain.

Et lorsque Caligula quittait son palais pour parcourir à cheval les avenues de sa capitale, il passait entre deux haies de courtisanes et de soldats apeurés. Alors, la monture, aussi arrogante que le cavalier, piétinait les nuques des Romains prosternés.



Habib Jamati

L'Empereur riait. Le cheval-consul hennissait. Et le peuple tremblant répétait :

— César s'amuse!

◆
A sa sœur, dont ce monstre avait fait son amante, il dit un soir :

— J'ai fait arrêter et emprisonner aujourd'hui quatre prêtres qui, me dit-on, conspiraient contre moi. Je leur réserve un châtiment d'un genre nouveau. Demain, ils seront flagellés avec des fouets en lanières de peau de chèvre. Et c'est toi, ma chérie, qui leur donneras à chacun, devant le peuple réuni, trente coups de fouet.

La femme s'épouvanta :

— Épargne-moi cet empiètement sur les attributions du bourreau, ô César, dit-elle. Et puis, ne crains-tu pas que

l'oppression que tu fais peser sur Rome n'alimente la haine dans les cœurs?

Caligula éclata de rire :

Puis, dans un rictus où s'imprimait toute sa cruauté, il ajouta :

— *Oderint, dum metuant...* Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent.

Au soleil levant, la sœur-amante de Caligula donna trente coups de fouet à chacun des quatre prêtres, devant le palais impérial, sur la place publique où le peuple s'était massé.

Et ce peuple répétait :

— César s'amuse!

◆
Junia, la nourrice qui avait porté Caius Germanicus dans ses bras, qui l'avait nourri de ses seins, qui le chérissait comme son enfant, vint le trouver :

— César, lui dit-elle, je viens solliciter de toi que tu daignes couvrir de ta protection ma fille Stella, que tu as connue toute petite, avec qui tu as tant de fois couru dans les forêts et sur les routes. Stella est devenue une jeune fille, maintenant. Je lui cherche un époux parmi la jeunesse de Rome.

Caligula fit venir au palais la fille de sa nourrice. Elle était belle, d'une beauté saine et captivante qui remua les sens de la brute couronnée. Comme tant d'autres, il voulut sacrifier cette nouvelle victime à sa bestialité déchaînée.

Stella se défendit. Sa mère, se demandant comment une telle forfaiture pouvait s'accomplir sans que la coupole des dieux ne s'écroulât sur la terre, adressa ses prières à la phalange des dieux, les suppliant de sauver sa fille des griffes de César. Mais les dieux restèrent sourds à ses prières.

Pour sauver son honneur, Stella préféra perdre la vie. Elle s'empoisonna.

Junia, pour mettre fin à sa douleur, s'empoisonna aussi.

La nourrice avait un fils que César ne connaissait pas encore. Il vint demander compte de la mort de sa mère et de sa sœur. Caligula le fit enchaîner,

lui coupa le cou de sa propre main et fit jeter son corps ensanglanté sur la voie où le peuple forma un immense cercle qu'un frisson de peur parcourut, cependant que les lèvres tremblantes des Romains murmuraient :

— César s'amuse!



Caligula partit à la chasse, à travers les monts et les plateaux environnant Rome. Une foule de courtisans l'accompagnait, rivalisant d'adresse et de flatterie pour satisfaire ses caprices.

On arriva sur les rives du Lac de Nemi, le fameux Nemorensis Lacus, dénommé «Le Miroir de Diane», parce que ses flots reflétaient l'image gracieuse du temple de la belle Déesse, fille de Jupiter, protectrice des plantes, amie des fleurs et des parfums.

L'Empereur fit arrêter son cheval, de Consul Incinatus», devant le temple qui surplombait le lac, mit pied à terre et demanda aux prêtres de l'eau et du vin.

Le grand-prêtre était un vieillard au dos voûté, qui marchait s'appuyant sur un bâton, traînant péniblement ses jambes fléchissantes.

— Quel âge a-t-il, demanda Caligula?

— Cent ans, lui répondit-on, et il sert Diane depuis plus de soixante ans.

— Qu'on lui tranche la tête, s'écria César en éclatant de rire, car il est honteux, pour Rome, que le grand-prêtre de Diane soit un vieillard en ruines.

Les soldats exécutèrent l'ordre de leur Maître.

Un courtisan, sur un ton obséquieux, laissa tomber ces mots dans l'oreille du Dément :

— Suivant la tradition, César, on obtient le sacerdoce dans le Temple de Diana Aricina, où nous nous trouvons précisément, en tuant le prêtre en exercice. Tu deviens donc grand-prêtre de Diane.

L'Empereur éclata de rire encore une fois et dit :

— J'ai ordonné la mort mais un autre a exécuté la sentence : que le soldat soit grand-prêtre à sa place. Je le veux.

La suite de Caligula applaudit.

Le soldat fut introduit dans le sanctuaire de la Déesse...

Et les courtisans, hypocrites et pusillanimes, chuchotaient entre eux :

— César s'amuse!



Caligula parcourut du regard le pittoresque panorama qui s'offrait à lui. Lucius, dit-il à l'un de ses favoris, je viendrai chaque mois passer quelques jours dans ce site charmant.

Deux galères furent transportées de la Mer de Rome au Lac Nemi. Sur l'ordre de l'Empereur, rien ne fut épargné

pour rendre le séjour agréable dans ces deux galères transformées en palais flottants. Des lits, des coussins moelleux, des tapis d'Orient, des tissus rares, des vases précieux, tout ce qui pouvait servir au confort et au plaisir de César y eut sa place. Les musiciens s'installèrent sur les bancs destinés aux rameurs. Des pièces de soie et de brocart servirent de voiles et des fils d'or et d'argent remplacèrent les cordages. Dans les lampions multicolores, dont les guirlandes reliaient les mâts et ceinturaient les deux vaisseaux, brûlaient l'huile aromatisée et l'encens d'Arabie. Des courtisanes et des esclaves, soigneusement choisies, furent parées de leurs plus beaux atours et attendirent, pour les servir, César et les convives de César.

Informé que tout était prêt pour le recevoir, Caligula se rendit de nouveau au Lac de Nemi. Il passa une nuit dans l'une des deux galères et une seconde dans l'autre.

Puis, il revint dans ce paradis flottant et y passa des jours, des nuits, des semaines...

Une de ces idées capricieuses qui lui étaient coutumières s'empara de lui, une fois qu'il se grisait de vin, de chant et d'air frais, sur le lac enchanteur.

— Je veux savoir, dit-il à ses convives, comment on se noie dans cette eau claire. Combien d'esclaves noirs et blancs avons-nous dans ces galères?

— Trente dans celle-ci, lui fut-il répondu, et vingt dans l'autre.

— Qu'on les précipite dans le lac, ordonna-t-il en se levant.

Les nobles Romains se hâtèrent d'obéir à l'ordre de l'Empereur.

Cinquante esclaves furent jetés par dessus bord. Ceux qui tentaient de se sauver à la nage, pour atteindre la rive ou s'accrocher aux vaisseaux, étaient assommés à coups de rames et de bâtons.

Tous se noyèrent, parmi les rires et les cris de ces hommes cruels et débâchés.

Et là-bas, sur les rives verdoyantes, à l'ombre du Temple de Diane, le peuple, accouru pour recueillir les miettes du festin de l'Empereur, souriait aux bourreaux et clamait :

— César s'amuse!



Un matin triste d'automne, Caligula apprit qu'un nouveau complot se tramait encore contre lui. Il confia à ses amis le soin de rechercher les coupables et s'en alla noyer sa colère dans le vin, au milieu des femmes qui peuplaient les galères de Nemi.

— Je veux des chants, ce soir, et rien que des chants, dit-il aux favoris qui l'avaient accompagné.

Et les femmes chantèrent, chantèrent...

Chacune se rappela un air du pays natal, et des deux galères illuminées s'élevèrent des plantes déchirantes, des mélodies nostalgiques, des chants tristes ou gais, enflammés ou poignants, selon qu'ils s'exhalaient d'une poitrine oppressée par la captivité, déchirée par la douleur, soulevée par le désir de vengeance ou définitivement calmée par l'amour, par la piété ou par le désespoir.

L'attention de Caligula fut attirée par une vierge de vingt ans, accroupie non loin du lit où l'Empereur s'était étendu, et qui fredonnait timidement un air d'une incommensurable tristesse.

D'un geste, il fit signe à l'inconnue de s'approcher.

Elle se leva, peureuse et hésitante, fit quelques pas en avant et s'agenouilla aux pieds de César.

— Lève-toi, ma fille, lui dit-il sur un ton bienveillant. Ne crains rien. Comment t'appelles-tu?

— Siva...

— De quel pays viens-tu?

— De l'Égypte.

— Qui est ton père?

— Proclus... Il était soldat dans les légions romaines... Il épousa une égyptienne... Il est mort... Ma mère aussi est morte... On m'amena à Rome... et on m'envoya à toi, César.

— Qui t'amena à Rome?

— Le prétorien Lépидus, de ta Garde César.

— Que Lépидus soit tué sur le champ et son corps jeté dans le lac.

Pour sa malchance, Lépидus était là. Vingt lames lui déchirèrent la poitrine...

Et pendant que l'eau se refermait sur le corps ensanglanté du prétorien, les convives de Caligula, étonnés mais amusés, répétaient, au son de la musique et au milieu des chants qui emplissaient toujours l'air :

César s'amuse!



Caligula dit à l'Égyptienne :

— Chante encore, mon enfant, chante la même mélodie dont tu nous faisais seulement deviner, tout-à-l'heure, la mélancolique beauté.

On fit taire les femmes dans les deux galères et une voix d'une douceur infinie, qui rappelait les pleurs des tourterelles sur les branches, chanta :

« Les mers sont nombreuses ,

« Mais tu es la plus belle...

« Les fleuves sont nombreux,

« Mais tu es le plus beau...

« Ma mère sur ta plage chante,

« Mon frère sur tes rives sème...

« O Mer de ma Mère!

« O Fleuve de mon Frère!

« O la plus belle des mers!

« O le plus beau des Fleuves!»

La jeune fille se tut. On n'entendit plus le moindre bruit. Seul, le clapotis des ondes sur les flancs des galères troublait le silence qui planait maintenant sur l'assistance et serrait chaque cœur d'une indéfinissable angoisse. Une larme s'échappa de l'œil qui n'avait pas encore connu les larmes: l'œil de César-Caius-Germanicus-Caligula.

L'Empereur s'informa:

— De quelle mer parles-tu, ma fille?

— De la Mer d'Alexandrie, César.

— Et de quel fleuve parles-tu encore?

— Du Nil, César.

— Qui t'a appris cette chanson?

— Ma mère.

— Moi aussi je la connais cette chanson, car Junia, ma nourrice, qui fut pour moi une mère, la chantait sur la berge du petit fleuve où, enfant, je jouais avec insouciance. Or, Junia a vu le jour en Egypte, comme ta mère, ma fille.

Puis, dans un cri terrible:

— Et j'ai tué Junia!

Un silence lourd suivit ces mots. L'Empereur le déchira d'un second cri qui éclata comme un tonnerre dans le calme de la nuit:

— Je suis las du «Miroir de Diane» autant que je le suis de Rome et de ses clameurs. Mais je ne quitterai pas ces

lieux avant d'y avoir laissé de mon séjour un souvenir qui exaltera l'imagination des générations futures. Au rivage, tous! Que les deux galères soient éventrées! Qu'au flanc de l'une et de l'autre soit ouvert un passage à l'eau du lac! Qu'elle s'y engouffre et que ses flots engloutissent les deux paradis flottants de Caligula, avec tous leurs trésors.

Dans un mouvement général, tous se préparèrent à exécuter servilement la volonté de César:

— Quant à toi, ma fille, ajouta ce dernier en s'adressant à la vierge égyptienne, je te réserverai une place de choix dans mon palais et tu seras la plus belle fleur dans le jardin de Caligula.

Siva se jeta aux pieds de l'Empereur et baisa le pan de sa robe. Mais son cœur s'était serré: quel genre de vie nouvelle l'attendait au palais impérial, parmi les femmes qui y vivaient et y servaient au plaisir du maître?

Elle aimait son pays. Elle y pensait sans cesse. La vie, loin de «la mer de sa mère et du fleuve de son frère» lui paraissait sans saveur, sans but et indigne d'être vécue.

Pendant que César et sa suite quittaient les galères de Némi, un message arriva de Rome, à bride abattue:

— César! Les conspirateurs ont été démasqués et arrêtés.

— Qu'en avez-vous fait?

— Nous les avons tous égorgés.

— Combien étaient-ils?

— Neuf hommes et une femme.

— C'est bien. Et le peuple?

— Il prie les dieux de garder César.

Et pendant que les coupables recevaient sous les murs du Capitole, le châtiment qu'ils méritaient, le peuple s'exclamait:

— César s'amuse!

« O Mer de ma Mère!

« O Fleuve de mon Frère!

« O la plus belle des Mers!

« O le plus beau des Fleuves!»

— Où est-elle, cria César; d'où vient cette voix?

Personne ne répondit, car tous avaient compris que la jeune Égyptienne n'avait pas quitté sa galère et qu'elle avait préféré la mort dans l'isolement à la vie dans Rome, et la sépulture au fond d'un lac au sommeil dans la couche de César.

Et les flots se refermèrent sur les galères de Caligula, avec leurs trésors et leurs fleurs.

Le visage de l'Empereur s'était assombri. Il demeura longtemps immobile, les yeux fixés sur les vagues qui venaient doucement se briser sur les rochers du rivage.

Dans ses oreilles résonnait toujours la voix mélodieuse de la vierge égyptienne qui chantait:

« O Mer de ma Mère!

« O Fleuve de mon Frère!

« O la plus belle des Mers!

« O le plus beau des fleuves!»

Et de l'œil de Caius-Augustus-Germanicus-Caligula, une seconde larme s'échappa, cependant que l'assistance, figée dans une attitude hiératique, regardait, hébétée, et murmurait:

— César s'amuse!

— César s'amuse!



Assis sur des coussins de velours, entouré de ses convives, de ses courtisanes et de ses esclaves, Caligula du haut de la colline dominant le Temple de Diane, regardait sombrer lentement, dans les flots du lac, les deux vaisseaux qui avaient abrité ses orgies.

Soudain, il tressaillit.

Car, pendant que les «paradis flottants» disparaissaient dans l'onde bleue, une voix, qu'il reconnut aussitôt, sanglotait au loin:



Lectures du mois

PÂQUES LITTÉRAIRES



par JEAN EIFFEL



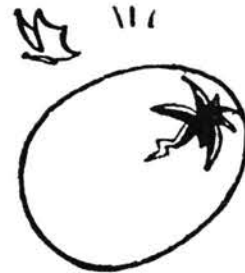
L'ŒUF ET MOI

par
Betty Macdonald



LES VIES SECRETES

par
Edmond Buchet



LA VIE COMMENCE DEMAIN

par
André Labarthe



LA DIFFICULTE D'ETRE

par
Jean Cocteau



J'AI CHOISI LA LIBERTE

par
V.A. Krevchenko



SANS ESPRIT DE RETOUR

par
Margaret Kennedy



LA VIE EST DEGUEULASSE

par
Leo Mallet.

(tiré de la Gazette des Lettres).



Gaston Wiet

Le Musée de l'Art Arabe

◆
par **Gaston Wiet**

FONDE en 1883, installé vingt ans plus tard dans son local actuel, le Musée national de l'art arabe est devenu trop étroit pour exposer dignement ses collections. Quelques chiffres seront impressionnants: alors qu'il y avait un millier de pièces en 1888, on en dénombrerait sept mille en 1925 et aujourd'hui l'inventaire en accuse quinze mille.

Il présente la plus importante collection qui soit au monde des échantillons les plus divers des industries d'art de l'Égypte médiévale.

Elles furent d'abord constituées par les objets mobiliers trouvés dans les mosquées du Caire. C'est ainsi que l'on réunit des morceaux d'architecture en pierre et en marbre, de précieux fragments de bois, mais surtout le Musée abrita dès sa création les splendides lampes en verre émaillé qui ont contribué les premières à sa renommée. Des fouilles, entreprises sur le site de l'ancienne capitale musulmane de l'Égypte, à Fostat, vers l'année 1912, ont permis d'accroître d'une façon prodigieuse le département de la céramique. Quinze jours plus tard, ces mêmes fouilles ont procuré un lot considérable de tissus d'époque ancienne jusqu'au XIII^e siècle. Enfin l'acquisition faite en 1945 de la collection Harari procura au Musée arabe une collection inestimable d'objets en cuivre et en bronze, la plus belle qui soit au monde.

Le Caire se trouve être, de tout l'Orient, la ville qui possède la plus riche série de monuments musulmans. Mais, à côté de l'architecture, les objets d'art qui ont pu être sauvés de la destruction viennent aussi illustrer la brillante civilisation de l'Égypte musulmane.

Une salle renferme divers spécimens de l'art des Toulounides, le plus ancien exemple homogène. Ce style toulounide laisse une impression inoubliable de sévère grandeur et d'incisive netteté. Certains panneaux de stuc proviennent de Samarra, cette somptueuse résidence des califes de Bagdad au IX^e siècle, et l'on peut ainsi mesurer la portée de l'influence exercée sur l'art de la même période en Égypte.

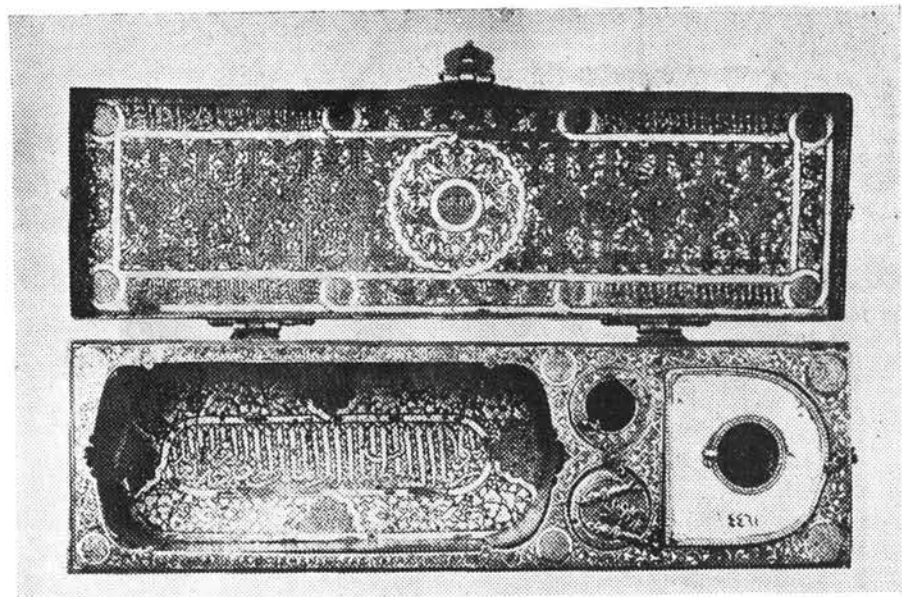
Quatre salles sont consacrées aux bois sculptés, qui sont un des joyaux du Musée par leur nombre et leur diversité. Les fragments les plus vieux nous feraient songer à l'art de l'époque byzantine, empreint à la fois d'influences hellénistiques et sassanides, si des versets du Coran ne venaient attester que les Arabes sont là depuis quelque temps. Avec l'avènement des Fatimides s'ouvre une page prodigieuse de l'histoire de l'art. Certains fragments, débris précieux des palais califiens, portent des figures d'hommes et d'animaux: ce sont des scènes de musique, de danse, de beuverie ou de chasse, se détachant avec un fort relief sur un fond de délicats rinceaux. Aux époques suivantes les sculpteurs sur bois continuent à travailler avec élégance: c'est la floraison des polygones étoilés, mélange étrange de minutie géométrique et de rêve. Et il ne faut pas oublier l'industrie du moucharabieh: on connaît ces filets en bois tourné, dont les mailles, plus ou moins serrées, encadrées de bobines, fines ou trapues, ménagent des inscriptions ou des dessins.

Comme nous l'avons signalé, la dinanderie est dignement représentée: vases aux formes les plus diverses, buires, aquamaniles, brûle-parfums, bassins, plateaux, aiguières, lustres élégants ou monumentaux. Au XIII^e siècle fleurit l'industrie des cuivres damasquinés d'or et d'argent: une vitrine entière permet d'admirer des pièces remarquables de l'art de Mossoul.

On ne saurait passer sous silence les admirables filtres de gargoulettes, fines dentelles à réseaux géométriques, à décors de feuillages ou d'arabesques, à bandeaux épigraphiques, ou encore à représentations humaines ou animales.

Nous arrivons enfin à la plus belle parure du Musée, l'extraordinaire collection de lampes en verre émaillé: la plupart sont ornées d'un décor épigraphique, en caractères d'émail bleu, ou réservés sur fond bleu, le tout sur des rinceaux en émail blanc, vert et rouge. Certains, et ce ne sont pas les moins belles, sont recouvertes d'un éblouissant tapis de fleurs.

Deux salles récentes sont consacrées à l'art persan et à l'art ottoman, renfermant des pièces de céramique, des tissus et des tapis.





Robe de mariée en 1870. Turban orné de la chaînette d'or spéciale à la cérémonie des noces.

Ma Grand'Mère

par

DORIA SHAFIK

Nous, les Orientales, qui avons rompu avec le passé, nous nous posons souvent cette question: « Avons-nous gagné ou perdu à renier nos traditions? Sommes-nous plus heureuses que nos grands'mères? »

J'ai sûrement acquis des droits que grand'mère n'avait pas: je suis entrée de plain-pied dans le monde de l'action, dans celui des idées, alors que grand'mère ne pouvait «distinguer la lecture de l'écriture», ainsi qu'elle le disait avec tant d'humour! Je suis indépendante, j'ai une carrière, j'assume des responsabilités, autant de points gagnés sur le passé! Oui, mais il y a des droits dont jouissait grand'mère et que j'ai perdus, par le fait même de réclamer les miens. A y regarder de près, je me demande: «Aurais-je perdu au jeu?» Et je crains que oui...



Costume des femmes de l'aristocratie, en 1870.



Le voile n'est plus que symbolique dans la coiffe des dames de la Cour.



Costume d'intérieur d'une élégante égyptienne à la fin du siècle dernier.

d'une Egyptienne et Moi

Je songe à la vie de grand'mère, qui ressemblait plutôt à un conte des Mille et une nuits. Je me souviens d'une vieille, vieille négresse, «dada Zaafaran». La seule esclave qui restait attachée à ma famille. On l'avait affranchie dans ses vieux jours, mais elle avait toujours refusé cette liberté. Elle était noire, très noire... c'est tout ce qui me reste à la mémoire. Mais ce que je ne saurais oublier c'est ce qu'elle me racontait, chaque soir, de la merveilleuse jeunesse de grand'mère:

« La jeunesse de ta grand'mère fut tapissée de richesses et parfumée de bonheur. Vous ne verrez jamais des bijoux comme elle en avait. La veille de ses noces, quatre hommes parvenaient à peine à soulever la caisse de son «nichaan» (cadeaux de mariage). L'éclat de son mariage éblouit ceux de l'Est et ceux de l'Ouest». Trois jours et trois nuits, la ville fut en fête. Au moment du «kitaab» (conclusion du contrat de mariage), je voulus qu'elle vît, pour la première fois, son fiancé. Elle n'osait pas, elle avait peur de regarder à travers les jalousies. Elle avait, alors, onze ans. De la main, je l'entraînai près de la fenêtre. Elle jeta un regard furtif sur le «Salamlek» (côté des hommes). Près de son père se trouvait un jeune homme, grand et beau. C'était le fiancé.

« Le soir de la «dokhla» (consommation du mariage), après le dîner, ce fut la «zaffa», cortège accompagnant les époux jusqu'à leur chambre. «Khadiga, ma grand'mère, portait sa magnifique robe de mariée, en velours très lourd, toute brodée d'or et chargée de bijoux. Une vieille tante apporta un morceau de sucre et du sirop. Elle mit le sucre dans la bouche de Khadiga, le tira, et le fit dissoudre dans le sirop. Ce dernier était destiné au fiancé. «Ainsi, dit-elle à Khadiga, pour lui, tes paroles seront toujours du sucre...»

On aurait dit la vie de grand'mère toute pétrie de poésie! Et souvent, dans la fièvre de mon désir d'émancipation, je sens poindre sourdement comme une nostalgie de ces temps révolus.



Mme. Doria Shafik.



Le voile masque le visage



Le voile découvre le visage



Le voile devient turban



Les femmes du village n'ont jamais porté le voile

Un problème depuis toujours

DE L'ÉDUCATION DES FILLES

par Th. de COMNÈNE

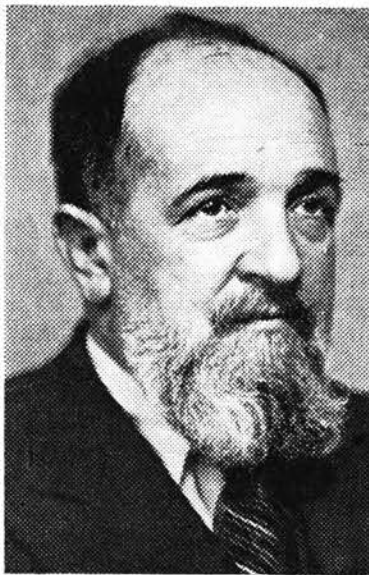
«On ne doit, écrivait Fénelon, verser dans un réservoir si précieux que des choses exquisées». Quelles seront les «choses exquisées»? Quel sera, comme on dirait aujourd'hui, le programme des études? De quelle manière sera-t-il appliqué, ou les «choses exquisées versées dans le réservoir si précieux?»

C'est ce que nous allons essayer de déterminer sans toutefois croire, ou laisser croire, que ce qui s'enseignait à Panthémont s'enseignait également à la Présentation et à la Visitation de Chailot, aux Dix-Vertus, à l'Abbaye-aux-Bois ou à Fontevault.

En vérité, il n'y avait rien de rigide dans les programmes d'éducation des filles de qualité. Nous étions encore loin de l'Université Impériale. Et Louis XV lui-même aurait été bien empêché de dire ou de savoir ce que les jolies Mesdames de France, ses filles, étudiaient dans leur couvent. Curieuse, très curieuse époque où les institutrices étaient aussi duchesses que les élèves, mais avaient quitté le monde pour laisser la fortune à l'aîné de la famille, où une Rochedouart, sœur du duc de Mortemart, était maîtresse générale à l'Abbaye-aux-Bois, sous les ordres d'une Chabrilan, où une Richelieu faisait des observations à une Montmorency : «Quand je vous vois comme cela, je vous tuerais» et à laquelle la Montmorency de neuf ans répondait : «Ce ne serait pas la première fois que les Richelieu auraient été les bourreaux des Montmorency».

Curieuse époque, en vérité, et difficile, et pénible pour les maîtresses et même pour les maîtres. Comment, en effet, exercer une autorité quelconque sur telle petite élève qui sera demain princesse de ligne et qui a, au couvent même, sa voiture, ses femmes de chambre, ses bonnes, et qui reçoit, pour ses plaisirs, trente mille livres par an? Il y a évidemment les châtiments, mais

corporels, ils sont sans effet parce qu'ils ne réussissent pas à humilier ces filles superbes. Et pourtant, ces nobles enfants, ingouvernables au couvent, encore plus ingouvernables et indomptables quand on leur donnait d'illustres précepteurs, s'en iront, quelques années après, fièrement, sans presque pâlir, tendre leur cou à la guillotine.



Th. de Comnène.

L'éducation ou le sang? Les deux probablement. L'orgueil de la race qui les faisait paresseuses et impertinentes, qui les poussait aux pires excès enfantins, leur a donné aussi ce mépris de la mort, cette force d'âme qui faisait dire à l'une d'elle au moment de la suprême toilette : «Je vais au bal, mais mon coiffeur est malhabile».

Nous avons dit que les programmes n'étaient pas rigides. Ils n'étaient pas non plus très chargés. Ils comportaient deux heures destinées à l'écriture, au calcul, à la géographie et à l'histoire et trois pendant lesquelles on apprenait le

catéchisme, l'histoire sainte, la danse, le dessin, la mythologie, la musique, le clavecin et la harpe. La grande place était faite dans ces programmes à ce que nous appelons aujourd'hui les arts d'agrément. On déclamaient, on jouait la comédie, on causait agréablement. Le jeu «à la Madame» était matière du programme. On ignorait à peu près complètement l'arithmétique, la géographie, quoiqu'inscrite au programme, était plutôt négligée comme «science triviale». L'Histoire, Madame de Maintenon elle-même prétendait que ses filles en savaient assez si elles pouvaient «ne pas confondre un empereur romain avec un empereur du Japon et un roi d'Espagne avec un roi de Siam».

Les mémorialistes du temps, qu'ils s'appellent princesse de Ligne qui fut élève de l'Abbaye-aux-Bois sous le nom d'Hélène Massalska, ou plus tard, Mme Campan, directrice de Saint-Germain, l'une comme élève, l'autre comme directrice, c'est à dire avec des points de vue extrêmement différents, nous donnent une idée assez exacte de la vie à l'intérieur de ces couvents de filles nobles, nous parlent des maîtresses qui y enseignaient; à l'Abbaye-aux-Bois, par exemple de cette duchesse de Mortemart «grande, bien faite, de jolis pieds, les mains délicates et blanches, des dents superbes, de grands yeux noirs, un air fier et sérieux, un sourire enchanteur». Elles n'ont certes pas le même enthousiasme pour toutes leurs maîtresses, les élèves de l'Abbaye-aux-Bois, ni pour Mme de Torcy «qui n'avait trouvé qu'en Jésus Christ un époux digne d'elle et encore n'était-elle pas bien sûre d'avoir fait une mésalliance», ni pour Mme de Romelin «la fille aînée d'Aristote, toute hérissée de grec et de latin».

Entre l'Abbaye-aux-Bois et Saint-Cyr il n'y a eu guère de différence. Le but de l'éducation resta le même: faire des jeunes filles propres à donner à leurs

futurs maris le bonheur par la gentillesse des manières, la distinction, le goût et l'élégance plutôt que par le savoir. Louis XV disait que «des filles dans ces couvents étaient élevées de manière qu'il faudrait, de toutes, faire des dames du Palais, sans quoi elles seraient malheureuses et impertinentes».

À Saint-Cyr elles n'étaient pourtant pas toutes également fortunées et l'incident des douze francs qui manquaient à Elisa Bonaparte pour donner comme ses compagnes à la collecte tendant à offrir un goûter d'adieu à Mademoiselle de Montluc et que raconte la duchesse d'Abrantès a dû se produire à maintes reprises. Les programmes et les «obédiences» des élèves de Saint-Cyr étaient à peu près ceux de l'Abbaye-aux-Bois et de Panthémont. Nous n'avons pas parlé de ces «obédiences» qui n'étaient autres que des services domestiques, une espèce de formation ménagère auxquels étaient astreintes les filles des plus hauts personnages de France et portant les plus grands noms.

Qu'elles s'appellassent Saint-Simon, la Trémoille, d'Harcourt, de Rohan, d'Armaillé, La Tour-Maubourg ou Talleyrand, elles devaient laver la vaisselle, allumer les lampes, balayer les dortoirs, faire les lits, cuisiner, mettre le couvert, servir à table, soigner les malades, couïre et se prêter aux besognes les plus humbles et que notre vanité démocratique appellerait les plus avilissantes. Que penseraient de nos jours les jeunes filles de la moyenne bourgeoisie si elles étaient mises en demeure d'en faire autant dans leurs écoles?

Puis vint la Révolution et les couvents de Jeunes Filles nobles se vidèrent. Toutes s'en allèrent à leur destin qui fut, quelquefois, rouge couleur de sang et d'autres fois... Mais notre propos n'est pas de suivre les anciennes élèves de ces couvents.

L'Assemblée Nationale en 1792 ferma la maison royale d'éducation de Saint-Cyr. Elle avait décrété: «La loi n'a pas à s'occuper de l'éducation des filles.» De longtemps, elle ne s'occupa pas

beaucoup, non plus, de l'éducation des garçons. Il s'agissait d'abord de défendre les frontières. Cette loi passa d'abord presque inaperçue. Jusque là on élevait les filles pour la Cour, pour la Ville ou pour la maison. Il n'y avait plus de Cour, presque plus de «Ville», c'est à dire presque plus de salons et quant aux soins du ménage et de l'intérieur, nul ne pourrait les enseigner aux filles mieux que leurs mères. Ainsi pensaient les «grands aïeux.»

Cependant, dans la tourmente même aux heures d'incertitude quant à la vie et à la mort, une dame, autrefois première femme de la reine Marie Antoinette, Mme Campan, songea, plus pour elle peut-être que pour les filles, à créer une institution d'éducation. Elle l'installa à Saint-Germain. Et l'on peut dire qu'elle y éleva la plupart des femmes qui allaient briller à la cour de Napoléon Ier et à celle de Louis XVIII, depuis Hortense de Beauharnais, future reine de Hollande, jusqu'à Zoé Talon, future duchesse du Cayla et future favorite de Louis XVIII. On ne pouvait s'attendre à ce que Mme Campan, étant donné ses origines et ses goûts, créât une école moderne. Elle ne changea rien aux anciennes habitudes des pensionnats royaux et peut-être après tout celles-ci n'étaient-elles pas si mauvaises. Elle a beau critiquer, dans ses Mémoires, la façon dont furent élevées Mesdames, filles de Louis XV, à l'abbaye de Fontevault et dire que Madame Louise ne savait même pas lire couramment quand elle sortit de cette maison d'éducation, et que Madame Victoire en avait «rapporté des terreurs paniques parce qu'on l'y envoyait prier seule dans le caveau où étaient enterrées les religieuses» son pensionnat suivit les méthodes qui étaient en honneur sous l'ancien régime et ne forma pas toujours des jeunes filles plus instruites.

L'enseigne portait «Institution Nationale de Saint-Germain.» Mais on y cultivait comme à Saint-Cyr, comme à

Fontevault, les arts d'agrément d'abord, puis la lecture et l'écriture, le catéchisme et l'histoire sainte; à la grande rigueur on enseignait aux meilleures élèves, et seulement à la fin des études, les quatre opérations.

Elle eut une grande vogue l'institution de Saint-Germain. Le Premier Consul encouragea Mme Campan, visita souvent son établissement dans lequel il avait placé sa belle-fille, Hortense de Beauharnais, et sa sœur, Caroline. On raconte même qu'un jour étant arrivé inopinément, pendant que les jeunes filles étaient au réfectoire, il vit au milieu de la salle, seule à une table, punie, une demoiselle dont il demanda le nom. Elle s'appelait Zoé Talon. Il intercédâ pour elle auprès de la directrice. La punition fut levée. Mme du Cayla ne le lui pardonna jamais. Elle n'était pas bonne cette Mme du Cayla. Elle laissa mourir Ney, dont la femme avait été sa compagne de classe, elle, maîtresse avouée du roi Louis XVIII, sans faire le moindre geste pour le sauver.

Quand on examine et les programmes et les maîtres que l'on donnait à ces jeunes filles et le milieu dans lequel elles se développaient; quand d'autre part on lit ce qu'elles nous ont laissé d'elles-mêmes, et dans quelle langue élégante elles ont mis tout leur esprit, on se demande, oh, très discrètement, si les minces programmes imposés à nos aïeules étaient vraiment une mauvaise chose, et si, toute cette grâce qu'elles ont répandue sur leurs siècles n'était pas, tout compte fait, préférable à toute la science de nos contemporaines.

La curiosité intellectuelle, le désir de savoir, les conditions de vie différentes, mènent nos jeunes filles vers les facultés. Si elles n'y allaient pas toutes, comme ce serait mieux! On disait qu'au XVIIIe siècle «il y avait beaucoup de femmes et peu de mères.» N'avons-nous pas peur que l'on dise de notre siècle qu'il y a beaucoup de filles et peu de femmes?





Clea Badaro

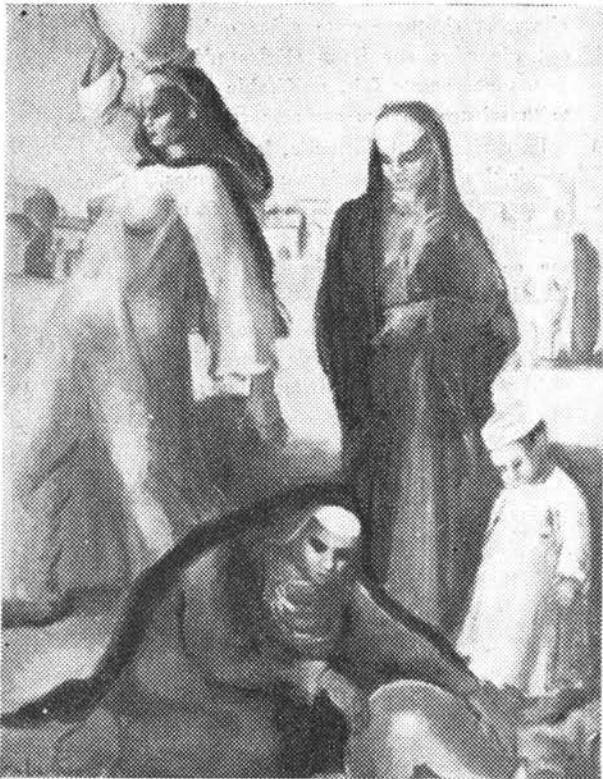
Peintres Alexandrins

CLEA BADARO

Les tableaux de ce peintre ont presque régulièrement figuré aux Salons organisés, au Caire et à Alexandrie, après la guerre. Mlle Clea Badaro a même affronté toute seule, le public de ces deux villes par des expositions personnelles, que la critique a d'ailleurs fort bien accueillies. Ces contacts avec les curieux et les compétents n'ont pas révélé, toutefois, ni la véritable personnalité, ni toutes les intentions ni toutes les possibilités de cette remarquable artiste alexandrine. Il faut aller à «L'Atelier», il faut la surprendre dans la petite chambre ensoleillée qui est l'arsenal où ses rêves

se transforment en des réalités ruisselantes de lumière et de couleurs, pour la mieux connaître.

Clea Badaro n'est pas «statique». Elève de l'École des Beaux-Arts de Lausanne, elle ne s'est point immobilisée dans les connaissances acquises là-bas. Elle a vite fait de tourner le dos à l'académisme, après en avoir tiré la discipline dont on a besoin pour s'engager dans les sentiers de l'art. C'est grâce à cette discipline qu'elle ne s'est pas laissée entraîner par les courants des «ismes» qui mènent vers les chimères dévoratrices du goût. Très équilibrée, donc, la peinture de



«Scène Egyptienne (Collection M. D. Chronis).



«Fleurs» (Collection M.N. Pilavachi).

Clea Badaro en même temps que sincère. Elle peint ce qu'elle «voit». Cette fidélité à ses visions n'apporte aucune banalité à son art. Car, et c'est l'essentiel, elle «voit» en artiste, en transformant, en déformant même, son modèle au moment où son regard le capte. Cela veut dire que ses yeux ont le don d'«interpréter». Elle est donc artiste dès le départ. Tout au long de son voyage — le travail technique — elle ne change guère. Et l'on comprend aisément que ses réalisations expriment son monde intérieur tel qu'il est, tel qu'elle le veut. Les visages humains, les objets, les paysages bénéficient d'une stylisation d'où les traits essentiels et leur «âme» ne sont pas exclus. Au succès de ses réalisations collaborent l'inquiétude — la recherche constante — et l'intelligence: inquiétude et intelligence qui forment un bel équilibre entre l'instinct lyrique et la mesure de l'expression.

C'est sans doute à ces éléments que Clea Badaro doit la richesse

de sa palette, les rapports de ses tons, les contrastes si discrets entre ses couleurs, la composition de ses tableaux et l'exploitation, combien agréable, de ses sujets. Parfois la toile n'est pas, pour elle, un terrain assez fécond. Elle peint alors sur du papier en obtenant de l'huile des effets qui ont la morbidesse de la détrempe.

La foule qui remplit les théâtres, les paysages, une négresse «pittoresque» au possible, une femme qui a du genre, les ombres qui peuplent les coulisses, une danseuse, les étoffes, la chair humaine, tout, dans ses tableaux, vit dans son ambiance propre, tout révèle un instinct poétique allié à une technique heureuse et qui s'enrichit toujours davantage.

Cette évolution de Clea Badaro, on ne la connaît pas assez. Nous devons en parler, d'autant plus que la modestie de cette artiste égale sa valeur et son charme personnel.

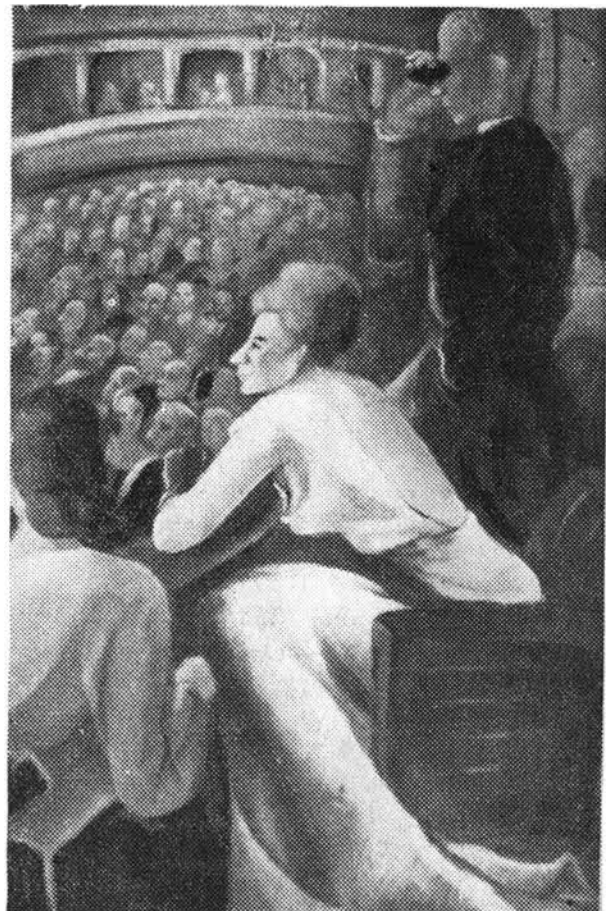
ATHOS CATRARO.



« Jeune fille d'Athènes ».



« Nu » (Collection M.G. Sarris).



« Le Théâtre ».

Dalettes et Dinceaux

LES TABLEAUX

◆
par RENÉ BENEZRA
◆

— Ils l'appellent leur salon, alors que c'est le nôtre ! En toute logique, n'est-ce pas nous seuls qui devrions tenir conversation ?

— Sûrement. Mais il nous font bien concurrence... Imprudemment, d'ailleurs. Car ils insinuent, prétendent, proclament, et c'est nous qui avons toujours le dernier mot.

— Ou devrions l'avoir plutôt. Ainsi, juge. Il affirme que je suis le rejeton le plus parfait du neo-constructivisme et avance un pedigree dont je n'avais pas conscience. J'ai beau crier, à me faire sauter les cordes plastiques, que c'est un imposteur, il a encore convaincu deux innocents cette après-midi.

— Et tu te plains ? Neo-constructiviste, ça fait bien. On ne sait pas trop ce que c'est et on a pour vous de l'indulgence. Que dirais-je, moi ? Il annonce qu'il m'a fait, lui, Métier Traditionnel, avec Raison Recouvrée. C'est grotesque. On me regarde tantôt avec mépris, tantôt avec pitié et tantôt on m'assène en pleine toile des qualités que je n'ai pas. Mais j'aurai le dernier mot.

— Encore ce dernier mot ? Tu n'as cessé de hurler toute la journée que la raison te fait mal à l'estomac. Est-ce qu'on t'a seulement écouté ?

— On finira bien par m'entendre.

.....

— Bonsoir, Messieurs. On discute par ici. Vous permettez ?
Je suis resté silencieux et j'ai besoin de rattraper le temps perdu.

— Il vous a empêché de parler ?

— Non. C'est les autres, ceux qui m'ont relégué à côté du fils de Peinture Bourgeoise, dans le coin de gauche, vous savez. Ah ! c'est d'une solitude ! J'ai fait «Pst», «Pst», personne n'est venu. Mais je vous ai entendu. Quel vacarme vous faisiez tous :

— Une objection ?

— Non. Un peu d'envie. J'ai réfléchi. Et je voudrais vous dire... Vous permettez ?

— Oui.

— Merci. Vous vous plaignez de vos parents...

— Vous admettez, vous, ces colliers d'identité qu'ils nous font porter ?

— Non, pas plus que vous. Mais cela ne tient qu'à ça ? Ces colliers ne sont que de vulgaires étiquettes qui finiront par se perdre si on ne les arrache pas. L'essentiel n'est-il pas que vous ayez sur vos auteurs — deux secondes de réflexion — un avantage certain ? Ils vous ont reconnus. Vous êtes des enfants légitimes. Alors qu'eux, il faut les croire sur parole.

— Ah ! vous pensez ? Ainsi, moi, qui suis-je ? Métier Traditionnel prétend m'avoir eu avec Raison Recouvrée. Mais où est-elle ? Immatérielle, comme elle est, on aura du mal à la trouver. On dit même qu'elle n'existe pas.

— **La belle affaire ! Que votre mère s'appelle Raison Recouvrée ou ... Je ne sais pas, un mot qui sonne beau, car vous m'êtes très sympathique. Il a bien fallu que vous ayez eu une mère puisque vous êtes là. Et Métier Traditionnel ne vous a pas, que je sache, renié. Alors que lui se dit fils d'Equilibre, sans pouvoir jamais le prouver.**

— On semble pourtant l'entendre.

— **C'est bien ça. On fait semblant, mais on ne le croit pas.**

— *Vous voulez dire, en somme, qu'on nous fait davantage confiance ?*

— **Exactement. Leurs savantes explications ne servent pas à grand'chose. Ce qu'ils peuvent donner, c'est nous.**

— Le dernier mot, alors...

— **Est à nous, bien sûr.**

.....

— **Une conférence à trois ? Ça ne se fait plus. Acceptez-vous un quatrième ?**

— Oui. Mais dites-nous des choses qui nous font plaisir.

— **Plaisir ? Ah ! je vois. Vous n'avez pas encore été vendus.**

— C'est vrai, nous n'y pensions pas.

— **Je suis, vous le savez, accroché dans la grande salle. Des premières loges, j'entends tout.**

— Vous nous donnez la chair de pinceau. C'est grave ?

— **Pas toujours.**

Tenez. Hier, un monsieur prétendait que j'étais trop grand pour être placé au-dessus de son divan rose. Il le regrettait, car, disait-il, la femme nue que je porte lui plaisait beaucoup.

Puis il y a eu cette dame qui s'extasiait que je fusse à l'huile et qui se demandait où elle pourrait me mettre.

Ce matin, c'est un marchand qui m'a acheté. Il paraît qu'il a un client. Mon père a pleuré. Je croyais que c'était pour moi, mais je me suis trompé. Il a dit que je lui ai coûté très cher et qu'en me vendant au prix fixé, il perdait gros. Il m'a, cependant, cédé pour la moitié.

— Pauvre vieux...

— **Eh ! J'espère. Le client est peut-être un chic type.**

Ce n'est pas comme l'autre. Celui qui a acheté « Partie de Cartes ». Il lui fallait n'importe quel 40 x 50 pour remplir un vide à côté du porte-manteau. Le cachot à vie, quoi !

— *C'est un sort que je ne connaîtrai pas. On ne m'a pas encore acheté, moi, parce que je suis trop cher. N'est pas neo-constructiviste qui veut.*

— Tu semblais tout à l'heure...

— *Je doutais de Papa. C'était mal. Si on m'achète, on me mettra à la place d'honneur, avec un éclairage spécial.*

— **C'est probable, cher collègue, j'ai entendu quelqu'un dire que vous pourriez prendre chez lui la place du surréaliste qui n'est plus à la mode.**

— Le dernier mot, alors...

— **Est aux autres, n'est-ce pas ?**

Les enquêtes de "Laisirs"

Assisterons-nous à la mort de l'ART?..



Dans son livre, « Le Crépuscule des Images », Germain Bazin prédit la mort de l'art. Il fait observer que notre civilisation contemporaine est de plus en plus défavorable à l'éclosion d'une culture, car l'art, même le plus abstrait, est lié à une certaine inspiration de la nature, et les formes que crée l'artiste moderne s'éloignent chaque jour de celle-ci. . A-t-il tort? A-t-il raison?

Nous avons posé la question à nos grands critiques d'art. Ahmed Bey Rassim, Etienne Mériel, René Benezra et Athos Catraro ont bien voulu nous répondre.



LA RÉPONSE D'AHMED RASSIM...



NOUS n'avons jamais cru à la mort de l'Art parce que certains artistes ont rompu toute attache avec le réel préférant fouiller les couches secrètes du subconscient, mais simplement parce que les vrais artistes se font de plus en plus rares laissant la place à des esthètes sans talent.

Que nous importe qu'un peintre foule aux pieds toutes les lois de la raison et ferme les yeux au monde extérieur s'il est capable de s'exprimer toujours d'une manière émouvante.

Seulement, ici, s'impose une question:

Ces «peintres du rêve», connaissent-ils leur métier de peintre?.. Ont-ils quelque talent?.. Et peuvent-ils fixer d'une manière décente les images «des sommets glacés de l'absolu»?.. ou bien, ignorent-ils les rudiments du dessin et les secrets des couleurs??

Ces questions s'imposent, ici, car la plupart de ces Messieurs se vantent d'ignorer le dessin et méprisent ostensiblement l'Ecole.

La peinture abstraite existe comme existent toutes les autres peintures.. Mais encore faut-il qu'elle ait des peintres de talent.

Or, nous sommes tous disposés à admirer les ondes architectoniques qui gonflent une œuvre picturale et à nous laisser griser par la poésie qu'elle dégage.. à condition d'y trouver également.. un peu de peinture.

Nous ne cherchons pas à découvrir les vrais responsables de l'état d'anarchie dans lequel nous nous trouvons, mais tenons simplement à signaler — puisque « Loisirs » nous en fournit l'occasion — que nous sommes tous réellement fatigués de cette géométrie lyrique où l'œil demande aux formes des satisfactions sonores ainsi que des esthètes dont la mathématique picturale symbolise des objets où la science des accords engendre une ardeur sourde.

Nous sommes las de leurs symphonies mauves. Et nous sommes las de ces paysagistes aux sensibilités hyperesthésiées dont les arbres se tordent et s'allongent pareils à des oiseaux déments.

Voilà pourquoi je ne puis résister au plaisir de copier le passage suivant de l'éminent critique d'art, Elie Faure:

«Picasso est un grand criminel. C'est lui qui en partie est responsable du désarroi actuel de la peinture. Nos esthéticiens certes, me diront que la peinture ne fut jamais plus saine et plus sûre d'elle-même, plus maîtresse de ses lendemains. Et je me garderai d'y contredire n'étant pas esthéticien....

«Picasso est donc un maître. Nous sommes trop près de ce maître pour en évaluer la taille. Nous ne connaissons pas le nombre de victimes qu'il fera pour tremper quelques esprits, ni la trempe de ces esprits ni pendant combien de temps il fera encore des victimes. Or, je ne sais pas d'autre moyen pour mesurer la grandeur.

«Picasso n'est pas seulement dangereux, il est déconcertant».



SEBASTI-Ketty à la fenêtre.

D'ÉTIENNE MERIEL...



LE «climat de notre civilisation moderne» est selon moi, très favorable à l'art. Non pas à son «épanouissement» mais à son renouvellement par implantation de rameaux nouveaux sur des terres nouvelles. A plus tard l'épanouissement: lorsque la crise sera passée, les convulsions calmées, les consciences rassurées.

Le climat moderne favorise un progrès de l'art non seulement parce que des formes de vie nouvelles créent des besoins nouveaux mais surtout parce que des aspirations nouvelles s'expriment par les créations des artistes .

Notre époque avec ses luttes favorise le développement de l'art parce que l'artiste formule la protestation de ceux qui ne se conforment pas aux contraintes collectives qu'on veut imposer à l'individu. L'adhésion à ces mouvements collectifs, l'artiste l'acceptera quand ils respecteront ce qui fait la dignité de l'homme: la libre disposition de lui-même.



Mitarnchi: — Paysage.

Car, en fait d'aspirations, l'art d'aujourd'hui exprime surtout des refus.

Refus hargneux, agressifs du joli — ce mensonge; de la facilité; des conventions traditionnelles, de la réalité, enfin et surtout.

La réalité, l'objet perçu ne m'apparaît pas comme le sol que l'artiste doit toucher pour retrouver ses forces. Ce n'est que sur une petite surface du globe, dans le monde grec classique, et en Europe occidentale, de mille quatre cent quatre vingt à nos jours que l'art s'est (dans une certaine mesure) asservi à la réalité. Et même à ces époques les grands artistes ont tenu compte surtout de la réalité intérieure; ils ont exprimé la résonance de l'objet sur leur sensibilité et non décrit l'objets abstraits qui rendent belles ses formes et les jeux que celles-ci créent par leurs diverses combinaisons.

La beauté c'est l'émotion et de l'abstraction qui la donnent et non pas la vision.

L'art moderne s'annexe des champs fertiles en exaltant l'émotion jusqu'au délire, l'abstraction jusqu'à l'épure.

...DE RENÉ BENEZRA

POUR moi, le propos tel qu'il est ne signifie rien. Autant demander si nous allons tous disparaître à la fois. Car je crois que les arts ne s'arrêteront qu'avec la vie. Y compris celui de la guerre puisqu'il y en a, paraît-il, un.

Mais il s'agit peut-être de l'Art, au singulier, avec un grand A, c'est-à-dire de ce qu'académiquement on appelle les beaux-arts, au pluriel. Mais, comme parmi ces derniers, l'éloquence, la chorégraphie ou l'architecture ne semblent pas encore chercher refuge dans l'absolu ni fouiller les couches les plus secrètes du subconscient, je pense que la question de Bazin s'applique aux arts plastiques tels que pourrait les concevoir le dictionnaire.

Mais si la statuaire et la peinture sont des arts qui concernent seulement la reproduction des formes, leur inutilité les aurait depuis longtemps détruits.

Et, comme l'abstraction est, pour l'heure encore, plus le fait de la peinture que de la sculpture, Bazin se réfère surtout à la peinture.

Question de mots? Sans aucun doute. On écrit avec des mots et les mots servent à fixer la pensée. La volonté ne suffit pas à leur conférer un sens qu'ils n'ont pas.

Tout est là, d'ailleurs. En écrivant beaucoup, on paraît livrer de nombreuses pensées. Mais n'exprime que celui qui parvient à se faire entendre, celui qui sait préciser sa pensée.

Et puisqu'il est parlé de raison absente, commençons par recouvrer celle de poser le problème de manière à pouvoir le résoudre.



Angelopoulos: « Clowns »

Je ne m'arrêterai pas une seconde à des considérations philosophiques sur l'utilité ou l'inutilité d'un effort. Il y a bien trop à faire et le rythme de la civilisation moderne a supprimé les étapes.

Je crois que l'impuissance suggère le vide et l'inaction. Est-ce le cas de parler d'impuissance quand le fait même de chercher, en « explosant le tangible ou le subconscient, est un signe manifeste de vitalité?

Les explosifs de notre temps — «civilisation» est un agréable euphémisme — ont déjà tué des artistes. (Quels statisticiens diront combien et quels juges diront ceux qui auront eu droit à ce panthéon?). Faudrait-il craindre que la bombe atomique, en supprimant les hommes, ne supprime aussi l'Arts», avec un grand A et avec un petit a, au singulier et au pluriel?

Le problème est enfin posé nettement. Mais que pour sa solution, Bazin s'adresse aux hommes d'Etat. Ils prétendent la connaître ou, tout au moins, par une agitation spectaculaire, donner l'impression de la poursuivre.

...ET D'ATHOS CATRARO

NUL doute que le progrès mécanique abaisse le niveau intellectuel de la société contemporaine. D'autre part, la misère, qui s'étend toujours davantage, n'encourage pas les hommes à s'occuper des choses de l'esprit. Les machines abolissent les rêves. La faim aussi. De plus, les machines ont enlevé aux masses travaillant dans les usines ce que leur métier comportait de «personnel» et — dans certaines catégories de la production industrielle — d'artistique.

Autre ennemi de la culture, partant de l'art: le développement excessif des sports. Les muscles, aussi, abolissent les rêves. Quand on admire avec enthousiasme un champion de boxe, dont les «directs» sont...

OSCAR TERNI: — *Composition.*



JULLIEN — *Paysage de Grèce.*



compris de tous, comment voulez-vous qu'on admire aussi les poètes, ou les peintres, qui s'expriment par un langage qui souvent n'est pas à la portée de tout le monde? Car, même le langage poétique le plus simple, est allusif, et l'allusion — soulignée par des images ou par des idées — demande toujours un effort mental. Il ne s'agit donc pas seulement de rapprochement ou d'éloignement de la nature. La nature n'entre dans le cercle magique de l'art que si elle devient l'objet d'une «interprétation». La copier, l'imiter ne veut point dire créer. Mais créer exige de l'imagination et du goût pour les choses abstraites. Le machinisme est en train d'étouffer tout cela...

Conclusion: l'art n'est que l'affaire d'une élite. Et l'éternelle équivoque entre «ce qui plaît» et «ce qui est beau» demeure! Aussi, il y a une crise dans le domaine de l'art. Heureusement, de temps à autre, très rarement parfois, un génie nous prouve que l'art est immortel.



Chantera pour la PAIX

custo di me, do- nu ne,
de ma na pec ca- lo- ris et ab ho mi- nu:
bas mi- quis e- ru pe me, do.



Chantera pour la PAIX

Chantera pour la PAIX

Le plain-chant grégorien

par H. Soulon

Le chant grégorien est une admirable forme d'art : il est plus et mieux qu'une forme d'art ; il est au dessus de l'art. Il est la prière chantée, il n'est que la prière chantée.

Contrairement à la musique profane où la musique s'ajoute aux mots comme un vêtement extérieur — un vêtement souvent infiniment plus riche que les paroles qu'elle fait oublier — dans le plain-chant grégorien le texte compte d'abord ; la parole sacrée a la primauté. Le chant la souligne, l'exalte, mais jamais ne la fait passer au second plan. Ici et peut-être uniquement ici, verbe et chant forment une synthèse, un agrégat parfaitement indissoluble. Ce que Wagner a tenté en vain pour la parole profane, le plain-chant l'a réalisé avec une étonnante perfection dans la prière chantée.

De là vient sa beauté, sa noblesse. C'est ici le lieu de rappeler les belles paroles de Dom Mocquereau : « le chant sacré n'emprunte rien ou le moins possible au monde des sens ; s'il passe par eux, ce n'est pas à eux qu'il s'adresse. Rien pour les passions, rien pour l'imagination. Il peut traduire des vérités terribles, exprimer des sentiments énergiques sans sortir de sa sobriété, de sa pureté, de sa simplicité ». Cet art n'a pas sa fin en soi, il s'oublie, il s'humilie, il monte, il se purifie, il se perd en Dieu.

Parce qu'il est simple, parce qu'il est sobre, n'allez pas croire qu'il soit pauvre et primitif, que ses moyens soient rudes et schématiques. Il est au contraire très riche, d'une richesse faite d'économie, de sobriété, d'humilité — ce qui est, même pour l'art profane, le comble de l'art. Le plain-chant est l'aboutissement de l'art oriental, lui-même riche d'une longue tradition, auquel est venue s'ajouter l'influence ordonnatrice, architecturale, modératrice du génie romain.

L'art grégorien est riche de mélodie — qui va de la psalmodie, du récitatif, à la cantilène, à

la vocalise la plus exultante et la plus ornée.

Il est riche de ses huit modes — qui ne sont pas des gammes au sens moderne du mot — car la gamme est invariable dans la succession de ses tons et demi-tons — tandis que ces intervalles, sont différents ou du moins différemment situés en chacun des modes — et ainsi chaque mode a sa physionomie, sa couleur, son expression particulière. Et je ne parle pas des modulations extrêmement aisées et souples que le chant grégorien permet d'un mode à l'autre.

Enfin le plain-chant a son rythme à lui, très particulier, très original. Libre, ne s'enfermant jamais dans une mesure stricte, égal, il ignore les différences brusques de temps, — mais cette égalité qui se reconnaît dans le « legato » absolu de la ligne mélodique s'accompagne d'une très grande flexibilité, d'une très grande variété, de nuances délicates — variété, nuances qui se traduisent par des appuis, des accents, des retards ou allongements, toujours en parfait accord avec la parole.

Sans entrer dans les détails techniques on peut dire qu'une phrase rythmique de chant grégorien est formée de combinaisons perpétuellement changeantes, d'éléments obéissant à la double loi de l'élan — ou « arsis » — et de la retombée ou « thésis », — la phrase entière étant elle-même dans sa configuration générale un élan suivi d'une retombée. Donc, variété, flexibilité, souplesse dans une ligne générale d'un mouvement noble, serein, religieux,

Flexibilité de la ligne mélodique, mobilité des formes rythmiques, hardiesse des modulations, tout cela est mis dans l'art grégorien au service d'un pouvoir d'expression considérable. Le chant grégorien qui exprime des sentiments simples, collectifs, universels est en lui-même et mieux encore par les modèles achevés qu'il nous propose, musique vivante, donc humaine, donc indéfiniment actuelle, tant qu'il y aura des âmes éprises de spiritualité.



L'Opéra et les jeunes

par Edouard Antoun



Edouard Antoun

L'opéra italien vient de clôturer ses représentations et l'on est quelque peu déçu. Certains jeunes n'ont pas manqué de réagir. Contre quoi? Quelques uns, très exigeants, n'ont pas eu peur de préciser: contre cette musique hybride et emphatique, ces livrets fabriqués et artificiels, musique et texte, certes, plus séduisants que ceux d'un film, parce que plus évidents, activant des situations presque exclusivement érotiques, et, souvent, dans le plus mauvais goût. D'autres, contre le choix des pièces, dans l'ensemble médiocres, le jeu qui laisse à désirer, l'incompatibilité de certaines premières — tant psychologique que physique — avec la finesse de leurs héroïnes.

Voilà qui réjouira les vrais amateurs de théâtre et de musique, car jamais éléments aussi divers, aussi complexes, aussi irréductibles, ne s'étaient mis en jeu sur la scène. L'opéra, que nous appellerons de son vrai nom «Drame musical», est une humanité vivante, une vision grandiose qui doit fondre et harmoniser ensemble tous les arts — sauf l'architecture — comme l'orgue fond et harmonise ensemble tous les jeux de l'orchestre. C'est pour cela, sans doute, que très peu de pièces y réussissent, les autres n'étant que divertissement, carnaval, d'une nuit, dont il ne reste que le souvenir confus d'un spectacle bruyant et chamarré.

Cela n'est pas si étonnant si l'on reconnaît que tout drame — digne de ce nom — doit éveiller dans le spectateur un intérêt profond par une action qui soit la fidèle représentation de la vie humaine. Que la musique doit être la puissance conciliatrice, la langue universelle qui résolve les idées en visions et en émotions supérieures. L'exigence des autres arts — déclamation, mimique, ballet, costumes, décors — si ceux-ci sont secondaires, n'est pas moins significative. Quand on pense que cette variété inouïe d'éléments divers, doit se fondre et s'équilibrer sous l'égide du drame et de la musique, on avouera sans réticence que très peu de drames musicaux méritent la peine d'être entendus.

Nous n'avons pas dit vus, car la plupart des opéras vaut, certes comme spectacle, et la foule pâmée et anonyme ne s'y rend que pour ce plaisir béat — quand ce n'est pas par snobisme — sans songer à en tirer le moindre profit artistique ou simplement humain. Qui dira l'incurable stupidité des livrets d'opéra! L'interchangeable indigence de leur adaptation musicale! Vers et musique à l'eau de rose, nuls de pensée et se présentant à peu près les mêmes d'une œuvre à l'autre. Voici par exemple le début de Mignon, vers fournis à l'inspiration musicale d'A. Thomas par le bon génie des librettistes J. Barbier et M. Carré:

« Bons bourgeois et notables
Assis autour des tables,
Fumons tranquillement !
La bière brune ou blanche
Ecume dans les pots !
C'est aujourd'hui dimanche ;
C'est le jour du repos !

On s'est amusé jadis à résumer le scénario-type des opéras en vogue en ces quelques formules. Le ténor: «De l'oppresseur je confondrai la rage!» Le soprano: «Je t'aime!» Ensemble: «O moment plein d'ivresse» Le chœur: «Gloire aux dieux!» Le grand prêtre: «Dagon se révèle!» Le soprano enlaçant le ténor: «Il est à moi!» Le chœur: «Partons, jurons, courons! Contre eux qu'on déploie et le fer et le feu! Gloire aux dieux!»...

Evidemment les livrets d'opéra ne sont pas tous invraisemblables et artificiels, prétexte à des roucoulements et à des vocalises intempestifs, à des mimiques ou à des machineries grotesques. Il y en a qui répondent aux exigences du drame par leur portée humaine universelle, enveloppés d'une telle musique équilibrée, d'une telle vision poétique, de ballets, costumes, décors, déclamations, adéquats, qu'ils s'imposent pour toujours à notre entendement. Nous avons cité: Orphée, Don Juan, Guillaume Tell, Aïda, Othello, Faust, Werther, Parcival, Samson et Dalila, Boris Godounov, Pelléas et Mélisande, etc. en tout quelques chefs-d'œuvre qui méritent toute notre admiration.

En 1600, quand les Florentins conçurent la déclamation musicale, le chant monodique, accompagné pour réagir contre le style polyphonique, où le texte se trouvait alors opprimé par le contrepoint, ils estimèrent avoir ressuscité la tragédie grecque. Leur idée fondamentale, empruntée aux anciens, est que «la poésie doit dominer et la musique servir!» Qui ne voit qu'ils se fourvoient arbitrairement, leur opéra différant du théâtre grec comme le jour de la nuit!

La déclamation musicale des Florentins n'est qu'un chant monodique où règne la sécheresse, elle se situe entre le style récitatif si pur des Grecs et la mélodie chaleureuse des modernes. Leurs chœurs et danses, comme ils participent à l'action, s'apparentent moins à la mimique et aux chœurs de la tragédie classique qu'aux modernes chœurs et danses d'opéra. Enfin leur premier drame «Euridice», s'il offre de vastes effets scéniques et cette ampleur dans la peinture des situations dramatiques, a fait violence à la classique légende d'Orphée. Parce qu'il était destiné à célébrer des noces princières (celles de Henri IV et de Marie de Médicis) on lui donna un caractère plus pastoral et une fin heureuse.

Ainsi, dès sa naissance, l'opéra fut impuissant à reconstituer l'ancienne tragédie et prit, de surcroît, plusieurs libertés qui établirent un précédent. L'arbitraire n'a que trop présidé, par la suite, non seulement à la fantaisie des librettistes, mais à toutes les innovations qu'on a cru nécessaire d'y apporter. Ni Gluck, non plus, ni Rameau, ni Wagner, ni même Debussy — qui est le seul à avoir approché la déclamation musicale parfaite — n'ont davantage pu ressusciter le théâtre grec. De même que pour les arts plastiques de la Renaissance, la poésie et la musique florentines ont échoué à reproduire l'antique. Elles ont, par contre, forgé une nouvelle beauté, répondant à l'esprit des temps modernes, et une nouvelle forme, qui a joué un rôle de premier ordre dans l'équilibre entre le style polyphonique sévère et la mélodie romantique, ouvrant ainsi la voie royale à la musique, qui aura pour point d'aboutissement Bach, Mozart, Beethoven. Chopin, Debussy...



Quel est le facteur qui a décidé de votre carrière ?

*La Troupe Jouvet
nous répond...*

LOUIS JOUVET :

Je me suis trouvé un jour au Théâtre sans savoir comment et je m'en étonne encore avec ravissement.

Louis Jouvet



PIERRE RENOIR :

Je pense que j'avais ce goût dès mon enfance. Mais je ne m'y arrêtais pas. Insensiblement, il a grandi, et un jour — j'avais vingt ans — je suis passé tout naturellement de la Faculté de Droit au Conservatoire...

Pierre Renoir



LEO LAPARA :

Depuis ma plus tendre enfance, je me suis senti attiré par tout ce qui, de près ou de loin, touchait au Théâtre. A sept ou huit ans, une représentation donnée par une troupe foraine m'avait tellement impressionné que je pris la décision, dans ma petite tête, de faire « quand je serai grand » du Théâtre. Et voilà !...

Lapara



FERNAND RENÉ :

Mon frère aîné, qui était dans le Cirque, m'a pris tout jeune avec lui, pour faire un numéro de cycles, puis de clown, enfin de duettistes à transformations...

Après l'accident mortel de mon frère, j'ai continué seul le Café-Concert et le Music-Hall, jusqu'au jour où je suis enfin entré au Théâtre.

Fernand-René

DOMINIQUE BLANCHAR :

Mon père, ma mère, ma tante, étaient comédiens. Pouvais-je concevoir qu'on fasse autre chose que du Théâtre? Chez moi, c'était de l'atavisme. Et j'ai eu l'immense bonheur de rencontrer Louis Jouvet...

Dominique Blanchar



WANDA :

Lorsque j'étais enfant, comme on me défendait d'aller au spectacle, j'ai voulu faire du théâtre, pour que le Théâtre vienne à moi...

Wanda



MONIQUE MÉLINAND :

On m'a demandé, quand j'avais neuf ans, ce que je voulais faire plus tard. J'ai répondu : je veux faire du Théâtre. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela. Mais sans doute est-ce cette réponse qui a décidé de ma vie...

Monique Melinand



YVETTE ÉTIEVANT :

Mon père est comédien. J'ai suivi tout naturellement la voie qu'il m'avait tracée. Je n'ai pas eu de « vocation ». Ce n'est même que beaucoup plus tard que j'ai appris à aimer mon métier.

Yvette Étievant





Soliman Bey Neguib

LE THEATRE EGYPTIEN

Souvenirs et promesses

par Soliman Bey Neguib

Intendant du Théâtre Royal de l'Opéra du Caire.

Le théâtre en Egypte n'a point une longue histoire et son développement n'a pas été graduel comme en d'autres pays. Je dois avouer qu'il ne possède pas de grandes traditions. En fait, notre théâtre, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'a réellement pris naissance qu'en 1860, à l'époque où vivaient nos grands-pères et nos grand-mères.

Jusque là il n'y avait point d'endroit où passer les longues soirées; l'idée du théâtre n'était pas encore née...

Cela paraît d'autant plus étrange lorsque l'on pense que tous les Egyptiens sont des acteurs-nés et qu'en fait, ils jouent tellement la comédie dans leur vie de tous les jours. Chaque fois que des Européens assistent à une représentation donnée par des Arabes, ils remarquent avec quel naturel les artistes tiennent leurs rôles et savent faire usage de leurs mains.

Et nous arrivons à cette époque où le monde entier s'intéressait à l'achèvement du Canal de Suez. Le Khédive Ismail, sentant à juste titre qu'il fallait faire quelque chose pour marquer l'inaugura-

tion de ce merveilleux canal, créa le jardin de l'Ezbékiah et fit bâtir, à côté, le théâtre de l'Opéra.

Malheureusement il n'existait alors aucune troupe égyptienne pour monter sur les planches. Il fallut faire appel à l'étranger, et un opéra fut commandé au grand compositeur Verdi, un opéra sur l'Egypte. Et ce fut l'*Aïda*, que nous connaissons tous.

Mais au jour dit, l'œuvre ne fut pas prête à être représentée. Ce n'était pas le cas de dire: «la représentation continue...» mais: «Une représentation doit avoir lieu.» Et c'est ainsi que *Rigoletto* fut donné, en cette nuit fatidique où le rideau se leva pour la première fois, sur une scène, en Egypte.

Le premier théâtre véritable venait d'ouvrir, mais ce n'était pas encore un théâtre égyptien et l'on n'y parlait pas la langue du pays. C'était cependant un premier pas.

Ce théâtre de l'Opéra était construit partiellement en bois et la «défense de fumer» s'y appliquait avec rigueur. On n'y voyait pas de galeries, mais des loges étagées l'une au-dessus de l'autre,

dont les plus proches de la scène étaient les loges royales. Quelques unes étaient protégées par des «moucharabiehs» pour permettre aux dames du harem de voir sans être vues.

Depuis, on a ajouté un foyer, des salons et les magasins de l'Opéra contiennent la plus belle collection de costumes du monde entier. La scène cependant n'est pas aussi bien montée qu'elle aurait pu l'être et elle pourrait être mieux éclairée.

A la même époque, un second théâtre, le Comédia, fut construit dans les jardins même de l'Ezbékiah. Ces deux théâtres étaient subventionnés par la Cour et quelques notables. Les spectacles n'étaient pas encore un plaisir populaire, mais, jusqu'à 1900, de nombreuses représentations furent données en arabe. Un Juif égyptien, brillant linguiste, écrivit de nombreuses pièces en italien et en arabe dont plusieurs furent jouées devant le Khédive, qui honora, du nom de «Molière égyptien», Abou Nadara, car tel était son nom. On peut dire qu'il fut le premier à écrire et à faire jouer des pièces de théâtre en arabe. Il

déplut cependant plus tard au Khédive et fut banni.

Au début, de nombreuses pièces furent jouées en arabe, mais presque toujours par des Syriens. Les rôles féminins étaient tenus par des jeunes gens, comme ce fut le cas aussi sur de nombreux théâtres européens à leurs débuts. Ce ne fut qu'en 1882, sous le Khédive Tewfick, que des femmes furent autorisées à monter sur la scène, alors qu'une troupe syrienne donnait des représentations. Le nom d'un des acteurs de cette troupe est à retenir, c'est celui du Cheikh Salama Hijasi, dont nous reparlerons plus tard.

Le rôle des Syriens fut important, car ce fut eux qui préparèrent le terrain aux Egyptiens lorsqu'ils commencèrent à prendre une part active à l'art dramatique.

Signalons qu'à cette époque un patriote égyptien du nom de Abdullah Nadim essaya de se servir du théâtre pour éduquer la jeunesse d'Égypte et écrivit deux pièces qui furent jouées dans une Ecole d'Alexandrie. Il y fit usage de l'arabe populaire, et non de la langue littéraire et ces œuvres sont intéressantes car elles constituent la première tentative du genre et sont remplies d'un sentiment patriotique puissant. Elles traitent de la vie de chaque jour de ce que nous appellerions aujourd'hui «l'homme de la rue» égyptien.

Mais le premier véritable Égyptien qui fit du théâtre sa carrière, fut le Cheikh Salama Hejasi. Il commença comme «muezzin», appelait les fidèles à la prière du haut des minarets, et faisait la tournée des maisons privées, où il donnait lecture de versets du Coran.

Il rêvait cependant de théâtre, et un beau jour, renonçant à son costume de Cheikh, s'habilla à l'européenne et se joignit à l'une des troupes syriennes. Il s'en sépara en 1904 et forma sa propre compagnie. Ses productions montrèrent un notable progrès dans les costumes et la mise en scène. Il dépensa des sommes considérables, payant généreusement les écrivains qui traduisaient pour lui les pièces où le jeu des acteurs vient en premier rang, et où le chant n'a qu'une importance se-

condaire. Son succès fut immense. Il joua jusqu'à cinq fois par semaine, — ce qui pour l'époque était remarquable, — devant des salles comblées. Mais il dépensait tout ce qu'il gagnait et lorsque sa santé défaillante ne lui permit plus de continuer, il mourut dans la pauvreté.

Un de ses plus grands triomphes fut remporté dans «Romeo et Juliette» de Shakespeare, mais il n'est pas sûr que la fameuse phrase: «Romeo, Romeo, où es-tu?» ait été traduite en arabe par: «Ya Roumeo, ya Roumeo, Inta fein?»

Il avait préparé la venue d'un autre grand acteur: Georges Abiad. Syrien d'origine, il était entré au service du gouvernement égyptien comme chef de gare à la station de Sidi-Gaber. On ne sait rien de ses prouesses dans cet emploi... mais, à ses moments perdus, (et un chef de gare n'en manquait pas alors car il y avait bien moins de trains sur les lignes), il tenait des rôles sur les planches, si bien qu'il attira l'attention du Khédive Abbas Hilmi. Ce dernier l'envoya étudier à Paris. Il y eut pour maître le grand acteur Sylvain.

Georges Abiad créa trois rôles de premier plan sur la scène égyptienne: Oedipe, Louis XI et Othello. Bien qu'il n'ait pas réalisé tous les espoirs qu'on avait placés en lui, il éleva considérablement le niveau du théâtre en ce pays et aujourd'hui, âgé de 60 ans, il attire encore de nombreuses foules à l'Opéra lorsqu'il y joue.

Un événement révolutionnaire se produisit alors dans le théâtre égyptien: un jeune homme de bonne famille, un avocat brillant qui travaillait pour le gouvernement, défia les préjugés et se fit acteur! Nous autres acteurs ne sommes pas jugés aussi respectables qu'un honnête fonctionnaire du gouvernement, bien que nous ne soyons réellement pas aussi méchants qu'on le dise! Et ce jeune avocat fraya le chemin à tous les amateurs qui avaient craint jusque là de monter sur la scène.

En 1914, autre événement d'importance: la formation d'une société pour la création d'un théâtre national et indépendant, par

Mohamed Abdel Rahim, qui avait étudié en Angleterre. Presque tous les autres acteurs égyptiens ont étudié en France ou en Italie. Mohamed Teymour, enfin, sans être un acteur, exerça une influence des plus bienfaisantes sur le théâtre national. Auteur dramatique et critique charmant, il appartenait au meilleur monde, et sa mort, à trente ans, fut une perte cruelle et irréparable.

Pour résumer cette première époque du théâtre on peut dire que de 1870 à 1880, l'art dramatique en Égypte vécut de sa nouveauté; de 1880 à 1904, — la période syrienne, — il vécut surtout du chant, de 1904 à 1910, le chant joua encore une part importante dans les représentations, mais le costume et le décor, ainsi que le dialogue commencèrent à y avoir un rôle aussi important; dans la quatrième période, qui débute avec Georges Abiad, le théâtre, bien qu'encore en enfance, est assez avancé pour être jugé d'après les mêmes règles que dans les pays où il est depuis longtemps une institution bien établie.

Nous en venons maintenant au théâtre moderne et aux hommes qui ont le plus contribué à ses progrès au cours des trente dernières années.

Au premier plan vient Youssef Wahby, fils d'un riche pacha d'origine turque, dont la famille est depuis longtemps établie en Égypte. Pour se consacrer à son art, il quitta la maison et se rendit en Italie. Il y fut engagé comme machiniste dans un grand théâtre et la nuit, il dormait dans les coulisses. Lorsque la mort de son père fit de lui un homme riche, il connaissait à fond le métier. Il forma une troupe, obligea le public à prendre son théâtre au sérieux et à arriver à l'heure. Le premier groupe de jeunes artistes égyptiennes apparut sur son théâtre, le «Ramsès», qui avait l'atmosphère d'un petit théâtre européen, propre et confortable.

Malheureusement, le déclin arriva. Le Ministère de l'Éducation accorda des subventions, mais sans grands résultats, jusqu'au moment où se forma, la Troupe Nationale Égyptienne, qui devint,

grâce à l'aide du gouvernement, la troupe magnifique qu'elle est aujourd'hui. Youssef Wahby n'en fait pas partie et a abandonné le théâtre pour le cinéma, où il gagne bien plus d'argent, ce dont on ne peut le blâmer, car il en a beaucoup perdu dans son premier métier. Mais il n'a pas oublié la scène et ne cesse d'en parler, car c'est un causeur charmant.

Il existe encore trop peu de pièces faites pour le peuple, sur le peuple et qui fassent réellement appel au peuple. Nous avons maintenant Néguib Rihani, Kish-Kish bey, adoré de tous les Egyptiens, qui a créé le type de l'homme de la rue, de l'omdeh, etc., et qui est le plus populaire des acteurs de notre temps.

Il serait impossible ici de citer tous ceux qui font du bon travail en ce moment dans le domaine du théâtre. Quels sont nos espoirs pour l'avenir?

Nous avons trop compté jusqu'ici sur les autres, avec le ré-

sultat que nous commençons à peine à avoir un théâtre qui puisse être appelé égyptien.

Ce qui nous fait le plus défaut, ce sont les auteurs dramatiques.

Notre plus grand auteur de pièces de théâtre a été feu Ahmed Shawky bey, qui possédait une rare connaissance de la langue arabe, de la poésie arabe de ses traditions et de son folklore. Il a été appelé le prince des poètes et le poète des princes. Il a laissé des drames poétiques qui vivront toujours dans la littérature arabe. Il faut citer à cette occasion sa « Mort de Cléopâtre » et sa « Leïla ».

Dans la première de ces pièces, il ne s'attache pas de trop près à l'histoire, mais il a présenté Cléopâtre, non comme la courtisane couronnée, mais comme une mère sublime préoccupée de l'avenir de ses enfants. Ses amours avec César, le général de génie et Antoine, soldat de haute valeur, sont mises à profit par l'auteur pour la montrer éprise des mérites les plus élevés et de suprême qualité. Tous ses actes, même ceux qui touchent de plus près à son cœur, sont dictés par des considérations de haute politique.

A part Shawky bey nous manquons d'auteurs de théâtre. Nous recourons encore énormément aux traductions et aux adaptations de pièces étrangères.

Moi même, j'adapte la plupart de mes pièces de l'anglais ou du français.

Nous avons sans doute Tewfick el Hakim et Aziz Abaza pacha,

qui écrivent admirablement l'arabe, mais leurs pièces manquent de puissance dramatique.

Beaucoup de jeunes auteurs essaient d'écrire maintenant pour le théâtre et nous pouvons espérer qu'avec le temps, de bonnes pièces égyptiennes verront le jour. Nous avons maintenant un Institut d'Art Dramatique au Caire, sous la direction de Zaki bey Tolyamat, qui forme des acteurs et leur inculque la théorie de leur art. Des élèves sont envoyés en Europe pour étudier le théâtre des autres pays et ils reviendront se servir de ces idées pour développer un art qui leur sera propre.

Notre théâtre est encore bien jeune, mais si l'on pense que le théâtre en Egypte a grandi en si peu de temps, il faut reconnaître qu'il a déjà beaucoup fait et nous devons espérer qu'il continuera à progresser à la même allure que pendant ces quarante-cinq dernières années.



Le théâtre d'amateurs

à Alexandrie



Deux émouvantes attitudes de Mme MIREILLE FRANCIS dans le rôle de « Médée », la belle pièce de Jean Anouilh qui fut si brillamment interprétée par le groupement théâtral des « Amitiés Françaises d'Alexandrie ».





Artistes de passage



UN GRAND CERAMISTE EN EGYPTE

par **Marie-Louise Asfar**



MAYODON est un des plus grands céramistes modernes.

Jacques Bachelard critique d'art disait :

« Pour pouvoir évoquer l'art d'un Mayodon on rêverait de mots étincelants, ayant le jet ardent, la couleur de la flamme, on aimerait exprimer la force créatrice d'un brasier. Comment sous le souffle brûlant se transforme, s'enrichit la vulgaire matière ? »

Cependant, avant de parler de ce créateur merveilleux, tâchons d'avoir une idée précise de l'art de la Céramique et de ses origines.

Tâchons de réaliser, comment de cette terre d'argile maniée naïvement par les premiers humains, on parvint à travers les siècles, à cette perfection de modèle, à cette vérité de dessin, à cette richesse d'enluminure.

Monsieur Mayodon avec la simplicité vraie des grands artistes met à ma disposition les feuillets de ses conférences destinées aux élèves des Beaux Arts.

En voici une courte introduction à l'art de la céramique.

L'art céramique embrasse toutes les fabrications actuelles d'objets en terre cuite, depuis les briques jusqu'aux plus fines porcelaines. Les premiers qui découvrirent l'art de la verrerie furent les Phéniciens et les Egyptiens qui en conservèrent longtemps le secret.

Cet art a dû naître naturellement chez l'homme primitif. Il a été cependant le premier acte de civilisation. Car alors qu'il était instinctif à l'homme de se créer des abris, de se forger des armes de fabriquer des tissus grossiers pour se prémunir contre la douleur physique, l'art de la verrerie affirmait son intelligence, en lui faisant faire un acte de réflexion et d'observation.

On suppose en effet qu'un homme en pétrissant machinalement un morceau d'argile avec les doigts lui aura donné une forme creuse et que cet objet séché à l'air ou accidentellement exposé au feu sera devenu un vase qui lui aura semblé commode

pour divers usages. Le premier vase a été imité, et l'art de la Poterie a été créé.

Ils employèrent l'argile très répandue sur toute la surface du globe et facile à manipuler.

Pendant de milliers d'années la poterie se contenta de pâtes argileuses. — Puis on découvrit la matière vitreuse que l'on appela glaçure, et c'est en perfectionnant petit à petit les pâtes et les glaçures qu'on est arrivé à produire les merveilleux objets qui excitent aujourd'hui l'admiration de tous les peuples. On rendit la glaçure blanche et opaque et on parvint ainsi à produire de la faïence.

Ceci ne remonte pas au delà du XIV^e. siècle.

Tout le monde se dispute la trouvaille de la faïence, mais l'honneur en revient toujours aux Persans et aux Arabes.

Il est presque certain que des ouvriers Arabes et Espagnols l'introduisirent en Italie vers 1415.

Ceci devait permettre à Lucca della Robbia de créer ses chefs-d'œuvre, les fameux bas-reliefs en terre cuite qu'il créa dans un émail d'étain.

C'est à «Faenza» où travaillait Guido Selvaggio que la faïence connut son apogée. Ce n'était alors qu'un Art de luxe destiné aux Princes de l'Époque. Après la mort des frères Fontana, elle devait périr et devenir une branche de commerce. Malgré la présence de carreaux émaillés au château de Madrid à Boulogne, cet Art semble inconnu en France.

Ce n'est que vers 1510 que la grande figure de Bernard Palissy simple ouvrier, sans aucune fortune devait introduire à jamais l'Art de la Poterie en France.

Etrangement ému à la vue d'une coupe de terre émaillée, parfaitement ignorant des procédés à employer, cet homme pendant 16 ans lutta pour créer; rien ne l'abat, ni la misère, ni les moqueries, ni les avanies d'un inventeur.

Bernard Palissy est le géniteur des Arts Céramiques Français.

Il mourut à la Bastille en 1588 affaibli par l'âge; emportant avec lui le secret de ses procédés de fabrication. Il a reproduit et interprété la nature. On possède de lui au Musée de Sèvres un fragment de carreau représentant une couleur qui est une pure merveille.

A partir de Bernard Palissy l'art de fabriquer de la faïence émaillée dégénéra en France et en Italie.

Grâce aux importateurs Hollandais et Portugais, l'Europe devait faire connaissance avec les belles porcelaines de Chine et du Japon fabriquées depuis des siècles dans ces pays de civilisation raffinée, et dont la vue excita l'émulation du monde entier — elle amenait la découverte des deux matières nouvelles — la porcelaine dure et la porcelaine tendre.

Les Européens ne tardent pas à essayer d'imiter les produits Orientaux.

Et en 1738, Louis XV lui-même donnera tout son appui à la première Manufacture de Porcelaine, et il est curieux d'apprendre que cette Manufacture a été protégée par Mme de Pompadour, qui lui fit octroyer des privilèges. Désormais, elle essaiera de concurrencer les fameuses manufactures de porcelaines Allemandes de Saxe et de Meissen.

Les fonds colorés, constituent un des aspects les plus originaux de la production sous Louis XV, sur ces fonds bleu-céleste, turquoise, rose dit «Pompadour», ce fameux bleu foncé, qui deviendra traditionnel, sont dessinés des Médaillons décorés de fleurs, d'oiseaux, de sujets. Sous la Révolution la Manufacture périclita, et ce n'est que sous Napoléon I^{er} grâce à la direction savante de Brogniart qu'elle prendra une forme définitive, solide et bien organisée.

Fidèle à l'esthétique Antique ou Egyptienne elle en reproduit les couleurs comme le fond bordeaux, et beaucoup de dorures; elle est entièrement au service de l'Empereur dont elle est un magnifique instrument de propagande.

C'est en 1876 que la Manufacture s'installe à Sèvres.

De nombreux artistes coopèrent tels que Louis Robert, Charles Loth, Théodore Deck, Rodin, mais Carrier-Belleuse reste le grand promoteur du style et triomphe à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1884.

Limoges devait avoir aussi sa Manufacture et devenir le centre de fabrication de vaisselle de table le plus actif du monde et le plus hautement réputé.

Jean Mayodon, élève d'Henry Gros, est depuis 1941 le Directeur Artistique de la Manufacture de Sèvres. Il est aussi Vice Président de la classe de Céramique et Verrerie

Sociétaire au Salon d'Automne. Il lui a été décerné de nombreux prix et diplômes — à l'Exposition d'Athènes, à l'Exposition des Arts Décoratifs, de plus il a participé à de nombreuses expositions à l'Étranger.

Jean Mayodon est un homme dont la grande allure et l'expression profonde attire le regard. Sa personnalité faite de volonté, de simplicité, d'humour, retient l'esprit et le cœur.

Un simple coup d'œil à ses œuvres et l'on est ébloui. Quel faste de couleurs et quelle fragilité à la fois! Quelle harmonie dans les nuances et les contrastes, à mesure que le regard pénètre les motifs humains dont il décore ses objets; ainsi il rejoint l'antiquité sans cesser d'être à la tête du mouvement moderne. Le Beau est roi, un beau riche, hardi mais équilibré.

Voyons comment il procède: il a dessiné la forme d'un vase, cette maquette il l'a confiée à un aide qui pétrit la terre et sur le tour réalise rigoureusement la forme, mais elle n'a pas reçu le contact intime de l'artiste, qui d'une pression de doigts lui insuffle son âme et son ex-

pression. Elle devient alors la pensée faite chair. Mais cet acte de création comporte bien des laibeurs et des déceptions. La terre composée d'argile, de silex et de blanc de Meudon, reste en dépôt pendant six mois dans des cuves pour obtenir la parfaite ténuité, le parfait mélange. Le vase de terre molle se cuit au four à 1100 degrés et en ressort durci, prêt à être manipulé. Il est enduit alors d'une couche de blanc formé d'un mélange de plomb, d'étain, de sable qui le prépare à recevoir l'émail. C'est sur cet enduit que l'artiste dessine au crayon puis peint sa composition comme à l'aquarelle avec des oxydes métalliques qui donnent tous les plus beaux tons.

« Tout est dans la manière de les employer, dit-il. Cela demande environ 50 à 40 ans de tâtonnements, de recherches... de déceptions et quelquefois de... réussites. Il m'arrive de surcharger 2 ou 3 couvertes différentes sur les corps de mes personnages pour obtenir les vibrations colorées que je souhaite, mais cela est la haute école, le cheval mené par la pression des genoux et le coup de langue sur les lèvres. Nous arrivons dans mes travaux récents, à la corde raide... l'approche de la folie scientifique, chimique, artistique! Mais alors quels résultats!!! Quelles jouissances! On sombre doucement dans la folie

artistique. » On sent aisément avec quelle sincérité et avec quelle passion, cet artiste révèle sa joie de créer. Mais poursuivons. Donc nouvelle cuisson à 1.100 degrés pendant douze heures; l'œuvre d'art n'est pas terminée; sept fois sur dix, cette cuisson a laissé des imperfections, alors l'artiste reprend sa pièce, retouche, corrige, trouve des accents, ménage des transparences, sa création il la parachève avec amour.

Écoutons-le encore avouer à un ami ses angoisses sur la surveillance d'un four en feu.

« J'ai vu par mon viseur des charmantes figures féminines pustuler dans la chaleur du four, comme des crapauds... et rester ainsi aux dernières heures de cuisson... égales à elles-mêmes.

« Vous rendez-vous compte de l'effroi qui vous prend de la tête aux pieds car vous êtes à l'extérieur du four impuissant à rien faire... et puis quelquefois le four froid vous retirez du laboratoire des pots parfaits... tout est en ordre.

« Mystère insondable de la Céramique qui devient l'expression de sentiments d'amour cérébral et physique... sensations ressenties, chaque fois nouvelles, toujours nouvelles.

A la suite de ces confidences troublantes, on est à la fois ému et anxieux de voir de près les œuvres de ce grand artiste.



Cinéma et Culture

par
Henri Tabbah

SI la culture est l'élargissement de nos facultés par l'acquisition des divers moyens d'expression de notre civilisation — qu'on appelle les arts — le cinéma a certainement une influence véritablement sensible sur la culture.

Mais ce qui rend sa position encore plus forte, c'est que cette influence agit sur des masses et non sur des individus.

Or, avons-nous vu s'élever le niveau culturel et artistique des masses soumises à ce régime? Dans les pays où le septième art est arrivé à devenir une industrie nationale tellement l'engouement des foules le favorisait, a-t-il favorisé à son tour la formation générale de ces mêmes foules?

Question épineuse, s'il en fut. Car, pour élever, il faudrait être déjà plus haut. Or les films ne sont — à première vue — produits qu'en vue d'être une concession aux goûts les plus bas du public.

Concession nécessaire, dira le financier «producer», autrement où serait le mérite de produire des films et de se fatiguer: n'est-ce pas là la seule façon d'attirer les foules et de **gagner de l'argent**?

Souvent, le film, sans s'abaisser aux goûts les plus bas, veut être une évasion du réel ou bien veut reposer l'esprit, fatigué de penser tout le temps. Or, là aussi, nous avons deux éléments très peu favorables à la culture.

Le cinéaste fanatique — et j'en suis — voit bien tout cela. Mais il voit aussi autre chose: les possibilités merveilleuses de ce langage visuel, illimité dans son universalité et dans sa variété. Songez à CHARLOT, au-dessus et au-dedans de toutes les frontières. Si le **cinéma actuel** semble peu favorable à la culture des masses, le cinéma, en lui-même, ne peut pas suivre le même verdict.

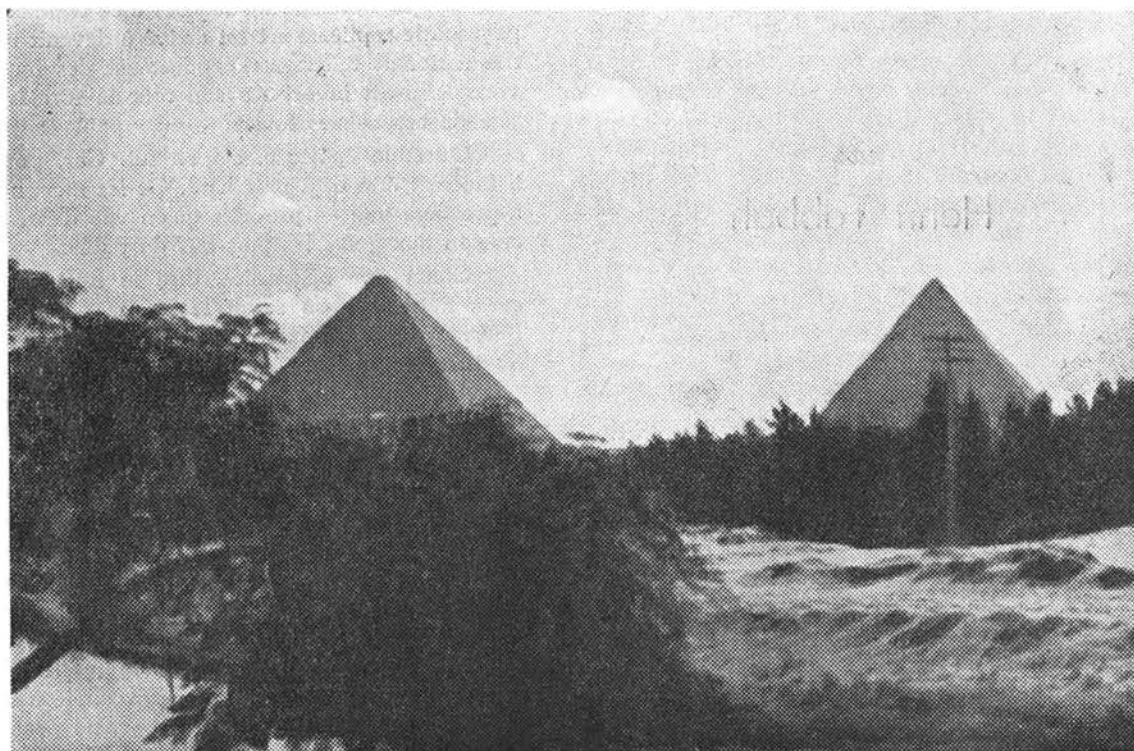
Nous pensons que c'est au cinéma à éduquer son public, et non pas à la foule à dicter ses désirs — car souvent elle ne les connaît même pas. Le cinéma a réussi à éveiller dans les masses un des plus vertigineux appétits de l'esprit: le sens du rêve et de l'aventure, au milieu d'une société écrasée sous les soucis matériels. S'arrêter à mi-chemin devient le crime actuel du cinéma, car pour satisfaire ces soifs innombrables, de médiocres aliments sont offerts.

Nous disons que c'est au cinéma à éduquer les masses; mais qu'est-ce donc que ce «cinéma»? L'acteur? le producteur? le metteur en scène? le musicien? Rarement ceux-ci auront un tel souci.

Il y a donc entre la masse et les créateurs du film — à mi-chemin entre la cuiller et la bouche — un élément qui est à la fois créateur et public: ce sont les amateurs éclairés qui ont le goût du cinéma.

C'est à ceux-ci qu'incombe d'exercer une action salutaire sur le grand public, d'un côté, et sur les producteurs, de l'autre. Par la presse, la radio, la critique, les ciné-clubs, un mouvement peut se créer, alertant toute une nation et favorisant sa culture.

LE ROLE DU CINEMA

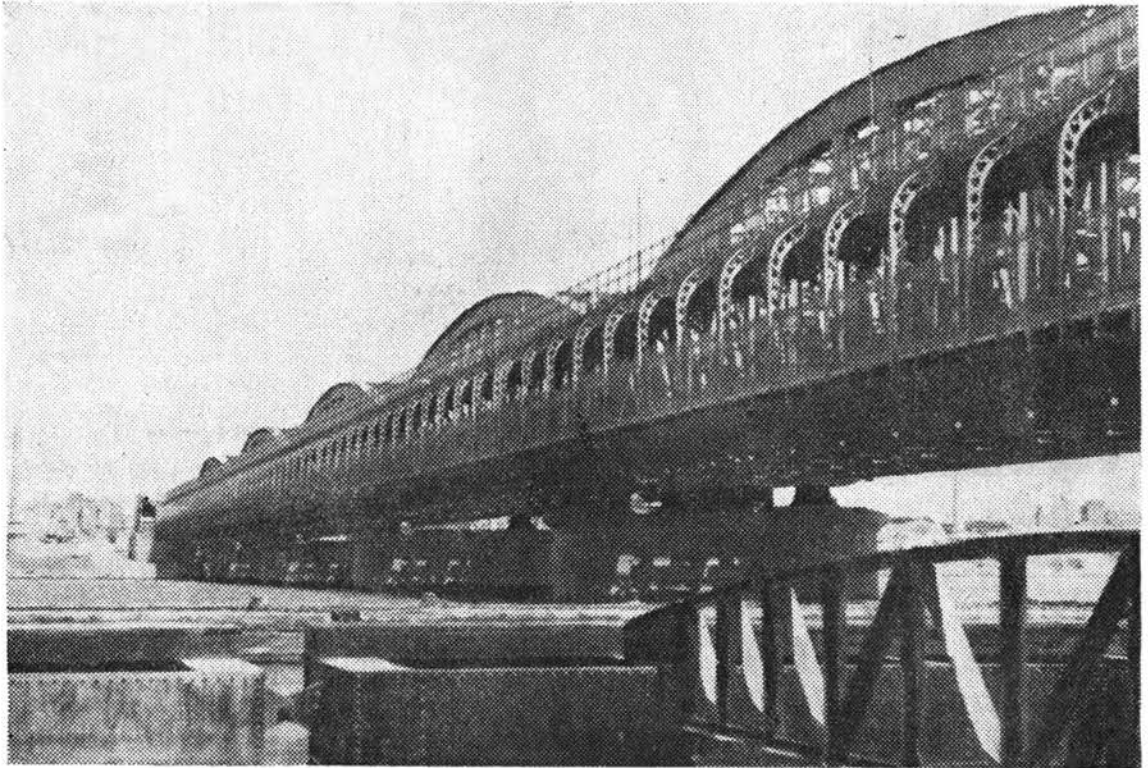


*Une Prise de vues du film: «Les Pyramides d'Egypte». Metteur en scène: R. Tamba.
Producteurs: Studios Misr.*

L'extension du cinéma, et son énorme succès, depuis six ou huit ans, en Egypte et dans tout le Moyen-Orient, nous fournit la preuve que le film égyptien a tout de suite trouvé, auprès d'un public avide de nouveauté, un terrain propice. Par l'image animée, et par la parole reproduite, il atteint une masse d'individus qui vivaient en marge, jusqu'à tout dernièrement, de toute manifestation quelconque, et souvent importante, des formes d'expression choisies par ceux qui apprennent, dans la Capitale, à exprimer les aspirations de toute une génération brusquement placée devant les problèmes posés par une nouvelle manière de vivre, et un nouveau comportement à adopter en présence de la vie d'aujourd'hui.

Au grand film, qui pour attirer le plus de monde possible dans les salles de cinéma, vise au grand spectacle, est en train de s'ajouter, depuis déjà quelques temps, le film documentaire, qui montre et décrit les richesses naturelles, artistiques ou industrielles du pays, ou le film d'éducation sociale. La plupart de ces films sont produits sur l'initiative de divers ministères.

Il y a là une idée très intéressante. En effet, au cours d'un spectacle qui dure environ deux heures, et qui est ordinairement considéré comme un divertissement, ou une distraction, en tout cas, viendra désormais s'encaster, pour quelques minutes seulement, un film éducatif. Sans ennuyer le public, ne lui prenant qu'un instant du pro-



Prise de vue du film: « L'Egypte Moderne »

Metteur en scène: Saad Nadim.

Producteurs: Studios Misr.

EN EGYPTE

par

ANDRÉ VIGNEAU

gramme d'ensemble qui a pour but de le distraire, des conseils lui seront donnés, concernant l'hygiène et la propreté, les soins à prendre pour se prémunir contre les maladies contagieuses, pour mieux organiser la vie à la maison, pour ensemen- cer la terre et la cultiver, ou pour mieux tirer parti de son travail quotidien.

Vu sous cet angle, le cinéma peut enfin entre- prendre sa véritable mission. Celle d'éduquer le public sans qu'il s'ennuie pendant la leçon. Comme disait Jean Giraudoux, pourquoi ne pas ensei- gner sur un tableau bleu, plutôt qu'un tableau noir?

Le film documentaire peut fournir à l'Egypte le moyen de se faire mieux connaître à l'Etranger.

Car un film commenté par un speaker peut être traduit dans toutes les langues, et trouver ainsi son public dans les pays les plus éloignés. Les su- jets les plus divers pourront être affirmés sans con- fusion aucune, et le monde pourra se faire une idée exacte des aspirations de l'Egypte sans qu'in- tervienne une fausse interprétation de la part d'un intermédiaire partial, et sans que la moindre dé- formation de la pensée initiale vienne altérer le véritable sens du sujet exprimé.

Il y a là, nous semble-t-il, un point de départ qui vaut d'être connu, et qui sera, nous n'en dou- tons pas, apprécié par tous ceux qui cherchent à connaître l'image réelle de notre temps.

SPECTACLES

Les aurons-nous



Edith Piaf

LES compagnons de la chanson sont nés, sous l'occupation, dans la banlieue lyonnaise où, financés par un mouvement de jeunes et sous l'impulsion d'un ancien maître de chapelle, M. L. Liebart, ils ont commencé à se produire dans les veillées. Une soirée devait décider de leur carrière. C'était à Lyon lors d'un gala du Cinéma où Marie Bell, les ayant entendu, les convoqua pour un autre gala à la Comédie Française. C'est ainsi que le chœur des joyeux garçons fit dans la capitale une entrée très parisienne marquée par un grand triomphe. Les jeunes gens inconnus la veille furent aussitôt demandés par tous les music-halls.

Après la libération, ce fut la rencontre avec Edith Piaf et l'histoire d'une troupe à succès qui continue...

Aurons-nous bientôt l'occasion de jouir à notre tour du charme, de la fantaisie, du burlesque dosé de poésie de ce numéro si parfaitement conduit par Edith Piaf et ses jeunes Compagnons?



Les Compagnons de la Chanson



*Une jolie caricature
d'Edith Piaf.*

DE PARIS

bientôt en Egypte?

Paris se passionne pour le nouveau film que Jean Cocteau vient de réaliser avec le concours de Pierre Billon.

Dans le décor d'une Espagne décadente en proie aux ambitions des courtisans, ruinée par leur dépravation, deux êtres opposent à des sordides intérêts leur amour jeune et passionné.

Jean Cocteau a conçu pour le film une formule nouvelle de décor. Au lieu d'être composé de surfaces et de plans, le décor est fait de lignes, d'une sorte d'armature plastique sur laquelle joue la lumière et qui donne aux visages, aux gestes des personnages tout leur caractère, toute leur valeur. Mais cette schématisation du décor a laissé aux réalisateurs toutes les possibilités pour créer un film somptueux dont l'action se déroule dans le cadre de la cour espagnole au Palais de Madrid où la misère royale et le délabrement conservent une austère grandeur.

Jean Marais et Danielle Darrieux sont les interprètes de ce grand film.



Jean Cocteau



Danielle Darrieux, La Reine.



*Jean Marais dans le rôle de Ruy Blas.
Jeune étudiant pauvre, il se rend à
Madrid dans l'espoir d'y trouver
un emploi...*

La Radio, Le Cinéma, La Presse et TEWFIK EL HAKIM

par Elias Attia

IL serait superflu de vouloir présenter Tewfik El Hakim à nos lecteurs. Auteur de dizaines de romans, nouvelles, contes et figures de Théâtre dont la majeure partie est traduite en plusieurs langues, il représente, dans la littérature internationale, une des plus rayonnantes figures des Lettres Orientales. Tout ce que l'âme égyptienne renferme de passionné, de sensuel, d'intensément riche, de tourmenté, Tewfik El Hakim le découvre avec une subtilité et un art déconcertant à travers son œuvre. Sa personnalité, plus hermétique, révèle néanmoins cette profondeur de vision, cette recherche toujours inassouvie de l'infini, de l'idéal, du suprême dont ses écrits sont imprégnés.

En tant qu'auteur, Tewfik El Hakim a eu à subir et subir encore la pression de facteurs puissants, tels que la Radio, le Cinéma, la Presse, etc... Devant les exigences de ces courants commerciaux, quelle est son attitude, l'attitude de tout écrivain qui prétend servir l'art pour l'art, poursuivre un idéal, accomplir une mission?

La Radio et le Cinéma, deux armes nationales. Elles devraient répondre à un besoin et servir une œuvre. Besoin de culture et œuvre de progrès. Or, selon Tewfik El Hakim, la Radio et le Cinéma sont loin du véritable rendement et semblent ignorer la conscience et l'honnêteté de leur responsabilité. Envers un grand écrivain, leur seul souci est d'acquérir son nom pour l'afficher au bas d'un dialogue ou d'une pièce montée, sans pour cela, tenir compte de la valeur intrinsèque du texte, de sa dignité personnelle et de sa richesse littéraire.

Constatation d'autant plus pénible qu'elle est unanime. Cette aigreur des intellectuels contre la Radio et le Cinéma atteint souvent l'ampleur d'un drame. Drame à double scène puisqu'il se joue dans la conscience de l'écrivain contre le prestige de notre pays. Ce refus de collaboration de nos lettrés avec la Radio et le Cinéma est en fait justifié. On a essayé de transposer pour la radio, en langue arabe courante, une des œuvres de Tewfik El Hakim. Or, ce qui fait précisément la personnalité

d'une œuvre c'est le cachet individuel du verbe, la manière propre de l'auteur de sentir une idée, de l'analyser, de la présenter, de l'habiller, pour employer un terme de metteur en scène; c'est toute une technique riche en sentiments, en actions complexes dans la trame mé-



Tewfik El Hakim

me de sa matière, dépassant largement le cadre de la commune mesure, de l'«humaine condition» d'une prise de vue à portée commerciale ou d'un dialogue radiodiffusé. Donc Tewfik El Hakim pense que toute œuvre littéraire transportée à la radio ou à l'écran égyptien perd de sa consistance. Les dirigeants de la Radio et du Cinéma n'ont pas encore, à l'instar de l'Europe et de l'Amérique, la notion précise du sacrifice pour l'art, pour la diffusion désintéressée d'une culture générale et le relèvement du niveau de la masse au-dessus des romans d'amour à l'eau de rose, éternellement rebattus. Ce n'est pas un divorce, mais une déception et Tewfik El Hakim l'avoue nettement. Les sourcils froncés, les yeux légèrement bombés comme pour fouiller l'espace et se perdre dans sa masse, il est le prototype d'intellectuels qui aiment planer librement pour s'épanouir.

MOINS déçu et plus optimiste, Tewfik El Hakim croit à la réussite de la Presse. Méthode de vulgarisation et de diffusion plus efficace que la radio et le Cinéma égyptiens, notre presse, malgré l'opposition des partis, est en voie d'acquiescer ce qu'on peut appeler la «science journalistique». L'intellectuel y trouve souvent une matière substantielle, propre à le satisfaire et à l'encourager. Toutes les écoles littéraires y ont laissé des traces. Tewfik El Hakim, en feuilletant un quelconque journal ou revue, constate aisément l'influence des grands écrivains sur la jeunesse lettrée. Articles, contes, feuilletons, nouvelles, tout s'encadre dans une espèce d'homogénéité harmonieuse ralliant des systèmes divers. Même dans la construction du dialogue, l'inspiration transcendante, maîtresse, règne, sans altérer la personnalité de l'auteur, de la cadence et du rythme de son idée. Tout le patrimoine littéraire, ancien et contemporain, est repris par notre jeunesse qui y puise avec ardeur des beautés nouvelles. Rien que dans la forme du conte, une complète révolution est accomplie. De l'ingénuité, de la finesse, de l'originalité font de cette œuvre littéraire un véritable joyau. Et cela est dû à la presse en général. Elle encourage la publication de cette nouvelle forme par son intérêt direct et précis.

Mais voilà que Tewfik El Hakim hésite devant un problème plus sérieux. Par cette vulgarisation, la presse nuit-elle à la littérature?

Le cuisinier disposant d'une certaine quantité d'aliments, pense Tewfik El Hakim, peut préparer, pour un nombre restreint, un plat royal, avec toute la finesse, l'arôme, le goût et la présentation voulus. Mais si le même cuisinier devait nourrir, avec la même quantité d'aliments, un nombre infiniment plus grand, le plat sera toujours consistant, mais il perdra toutes les qualités qui font de lui le mets de l'«élite».

La presse vulgarise l'art littéraire mais ne l'entretient pas. En échange d'un soutien matériel, l'écrivain rehausse la presse par son prestige moral et sa tenue littéraire.



UN QUART D'HEURE DE Réflexion

LES vingt dernières années ont fait beaucoup plus pour la maturité de l'Égypte que de très longues périodes précédentes.

Politiquement et financièrement avancés, nous poursuivons notre marche vers un progrès social dont les signes avant-coureurs ne sont pas du tout négligeables, bien au contraire.

A l'heure qu'il est, un facteur assurément très important — mais aussi des plus angoissants — du relèvement du niveau social, est le problème de la femme. L'égyptienne actuelle — celle qui pense — du fait de sa position dans l'histoire et de l'évolution de son peuple, semble devoir assumer une fonction historique : celle de la terrible transition entre la femme de 1915 et celle du « devenir » de l'Égypte.

Travailler et vivre avec cinquante ans d'avance dans le regard et dans l'esprit, semble devoir être son leit-motiv. Ce n'est qu'en ayant le regard tendu vers l'avenir que l'on peut, sainement, juger de l'évolution présente.

Comme tout problème vivant, le féminisme demeure un problème éternel, un problème de tous les temps, s'éveillant successivement dans les pays les plus divers au fur et à mesure de leur évolution. Peut-être, même, est-ce à son éveil qu'on reconnaîtra qu'un pays est en marche vers un avenir plus clair pour l'avènement duquel luttent des êtres faisant partie intégrale de la nation — véritables gouttes de son sang. — La question de la personnalité de la femme dans une nation et la place qu'elle a su se faire au soleil, est un aspect primordial du vrai visage de cette nation.

Devant l'étendue d'un tel phénomène social, nous avons un besoin de connaissance précise des données du problème, ainsi que des directions que pourraient prendre ses solutions. Une enquête genre « Gallup » nous montrerait de loin plus ignorantes de notre propre problème que nos soeurs d'Europe ou d'Amérique.

« Loisirs » ne pourrait-il pas répondre à cette anxiété ? Nous aider à retrouver, — en ces temps où les mots ont des sens tellement différents suivant les optiques, — à retrouver la direction de la véritable mission de la femme ? Être avocate, médecin, professeur, chimiste... c'est magnifique ! Mais serait-ce uniquement au sens « professionnel » que peut s'entendre la mission de la femme ?

Marie-Rose

Le Savon

LA BALANCE



Vous revient avec
les mêmes huiles et
la même composition
d'avant guerre



SAVONNERIES KAHLA BEY

R. C. No. 2481

**A L'EPOQUE
RADIEUSE
DE LA VIE**

PÂQUES

ENFANTINES



Tiens, goûte! C'est plus bon que tout !



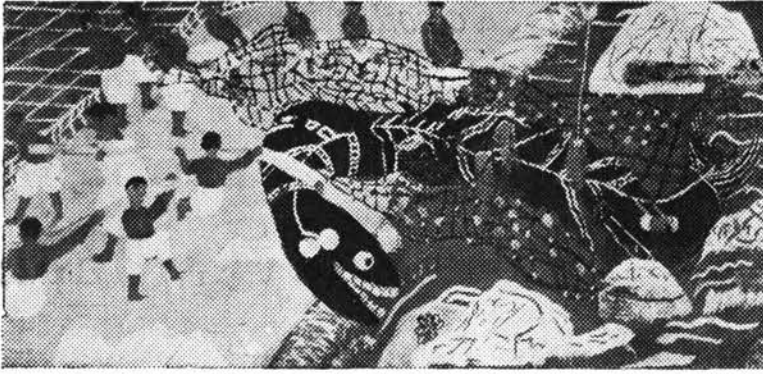
*Mammy, viens voir
Les petits poussins!*



Qu'elle est zoli la « pizon » !



Pâques a tenu toutes ses promesses !



Dessins d'enfants de 7 à 15 ans remarquables dans une exposition organisée récemment par les professeurs de dessin de l'Institut supérieur pédagogique d'Alexandrie, qui dénotent chez ces jeunes artistes un sens précoce de l'imagination de la couleur et des lignes.

L'Art des Enfants

Il n'y a pas longtemps encore, les dessins d'enfants étaient regardés avec une indulgence amusée. On y lisait des promesses pour l'avenir sans d'ailleurs se faire beaucoup d'illusions, car il est vérifié que les caractères de madresse charmante s'effacent avec l'âge, en même temps hélas que leurs poétiques accents. Quelques maîtres clairvoyants insistaient sur l'intérêt esthétique et psychologique des œuvres juvéniles.

Ces pionniers sont aujourd'hui entendus et l'activité créatrice des petits est non seulement étudiée pour le perfectionnement de la pédagogie, mais elle est engagée dans l'histoire de l'art et soumise au jugement de la critique. Ainsi se tiennent à présent dans le monde entier les «*Salons des moins de 15 ans*».

Ce sont les couleurs qui frappent les enfants et le modèle leur apparaît comme un assemblage

aux teintes plates et vives. Les enfants disposent du sens de la synthèse et des sentiments du drôlatique et de l'horrible. En général, leur registre est court dans les moyens termes, les choses les amusent ou les effraient. Ils simplifient les effets de leurs observations, réduisent les sujets à leurs correspondances géométriques, négligent la perspective, traduisant les paysages en arabesques. Leurs personnages ressemblent à des poupées rudimentaires. Les têtes énormes sont des masques où les traits principaux s'inscrivent durement. Ce sont là des produits absolument sincères de l'observation. Il n'y entre pas d'originalité, car l'originalité est le résultat d'un complexe de préméditation. L'invention est ici la conséquence automatique d'un état naturel purement effectif et la création rayonne spontanément d'une grâce maladroite et émouvante.

L. T.



Sous le beau soleil de la Haute-Egypte.

L'être humain naît pour la lutte et pour endurer, au cours de sa vie, les petites et grandes misères. Mais il les affronte avec un tout autre courage, si dans son enfance, il recueille les preuves d'intérêt et de sollicitude, qui éloignent d'un jeune cerveau, des pensées mauvaises et pleines d'amertume.

Il y a quelques années encore, les enfants des coins perdus de la Haute-Egypte, ne jouaient, que sur les routes poussiéreuses ou désœuvrés et encombrants, ils procuraient à leur entourage, le souci éternel — pareil dans le monde entier — des enfants dont les heures sont vides de joie.

Et puis un jour, le R.P. Ayrout fonda l'Oeuvre des Ecoles Gratuites de la Haute-Egypte. Grâce à l'énergie inlassable du fondateur, ces écoles ouvrirent des portes de plus en plus nombreuses aux enfants de toutes les races et de toutes les confessions, en leur donnant, sauf le profit de l'étude, des instants de répit, de distractions, de jeux, dont ne peut se passer la véritable enfance.

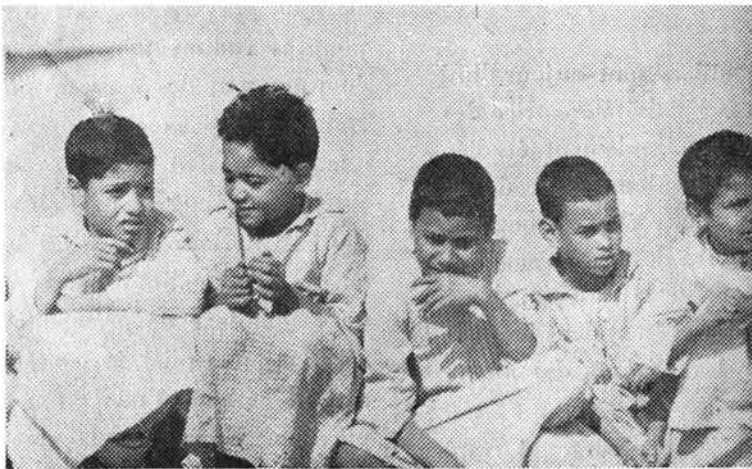
Quoi de plus doux dans la vie souvent rude et pleine d'obstacles, que d'égrener le trésor des souvenirs amassés dans le jeune âge: celui des journées, des années d'études, entrecoupées de distractions, où le ballon, le cerf-volant

lancés vers le ciel limpide, les chansons chantées en chœur, les menus travaux, amusants et utiles en même temps, témoignent de la bonté et de la générosité de ceux qui se consacrent à embellir et à peupler de bonheur une enfance souvent malheureuse?

Et quoi de plus beau encore, comme récompense, pour tous ceux, qui comprenant toute la portée de leur tâche, se dévouent dans un travail souvent ardu, que d'entendre le rire des gosses heureux, qui jaillit spontanément, de voir l'intérêt qu'ils portent à tout ce qui est nouveau, à tout ce qui les charme, les distrait, leur apprend à aimer le monde à travers ces joies fraîches et innocentes?

L'œuvre du R.P. Ayrout, qui a pour but d'ouvrir le plus grand nombre d'écoles gratuites en Haute-Egypte et qui est basée sur un budget privé, ne pouvait rester sans échos dans les cœurs généreux. Il y a quelques semaines Alexandrie a contribué au cours d'une quête à cette entreprise animée par les plus nobles sentiments. Dans quelques jours, le Caire, à son tour, prouvera qu'il pense aux enfants qui, pauvres ou riches, constituent toujours l'avenir d'une nation.

Que ces quelques photos que nous présentons aujourd'hui et qui montrent les élèves des écoles en train de jouer au moment de la récréation, servent d'appel vibrant à tous ceux qui peuvent aider au développement de cette œuvre en offrant même la plus humble obole.



Confidences d'enfants...



Pour nos petits

CONTE ARABE

par **BAYA** peintre enfant

La presse mondiale a présenté dans ses colonnes, Baya, la fameuse petite Kabyle née à Fort-de-L'Eau en Algérie, et dont les éclatantes compositions rompues tout à coup par l'apparition d'une silhouette simplifiée à l'extrême ont fait prononcé à plus d'une reprise le nom de Matisse.

Baya peint comme un enfant joue, mais elle peint; elle ne barbouille ni ne gribouille. Peindre ou sculpter n'a pas pour elle la valeur d'un acte raisonné, c'est une né-

cessité naturelle. Invitée à Paris, Baya a étonné plus qu'elle n'était étonnée. Ni l'avion, ni le succès de son vernissage, ni les mille questions dont on l'a pressée n'ont paru la troubler. Elle a assisté à tout cela en spectatrice impassible, ne se départissant d'une réserve mêlée d'ennui que pour raconter à son meilleur ami, un petit Français âgé de cinq ans et demi, un de ces contes où semblent revivre toutes les croyances du vieux monde arabe:

« Je vais te raconter l'histoire de la pigeon. Qu'elle est belle cette histoire!

« Il y avait une petite fille. Alors cette petite fille elle était comme ça, dans la rue, toute seule. Une vieille femme l'a prise chez elle et elle l'a enfermée pour qu'elle ne sort pas. Cette petite fille-là, elle est restée et elle raccommode. Elle a mis l'aiguille dans son foulard, et l'aiguille elle est partie la piquer dans la tête. Alors cette petite fille-là, elle est devenue pigeon et elle est sortie par la fenêtre.

« Moi j'aime beaucoup cette histoire. Elle est belle! Ecoute: Alors elle est montée sur le toit de la maison. En face il y a les ouvriers qui travaillent. Cette pigeon-là, quand elle rit, il y a soleil et quand elle pleure, il pleut. Les ouvriers ils ont dit: «Si le pigeon il pleure quand on commence à travailler il pleut, mais si quand on rentre chez soi, le pigeon il rit, alors il y a vite soleil». Alors ils disent: «Ya rien à faire, il faut on l'attrape». Et ils l'attrapent.

Ils l'ont donné au maître qui l'a mis avec les autres pigeons. Et voilà comme ça que deux ou trois jours après, le monsieur est allé à ses pigeons s'il voit rien de mal et leur regarder les jolies plumes.

Quand il a attrapé ce pigeon-là et qu'il a regardé sa tête, il voit l'aiguille. Tout à coup, il a tiré comme ça et elle est devenue une femme. Quand elle rit il y a soleil. Quand elle pleure il pleut. Quand elle tourne il y a semoule qui tombe de sa robe et quand elle se coiffe il tombe de l'argent. Le Monsieur il était bien content et elle est restée toujours avec le bon Monsieur.



*Mlles Christou et Zervudachi, MM. Christian Ayoub,
Bernard de Zogheb et Aris Vatimbella.*

Bal

La jeunesse élégante



Mlle. F. Lemonias



Mlle Chrisostomiou

La première jeunesse

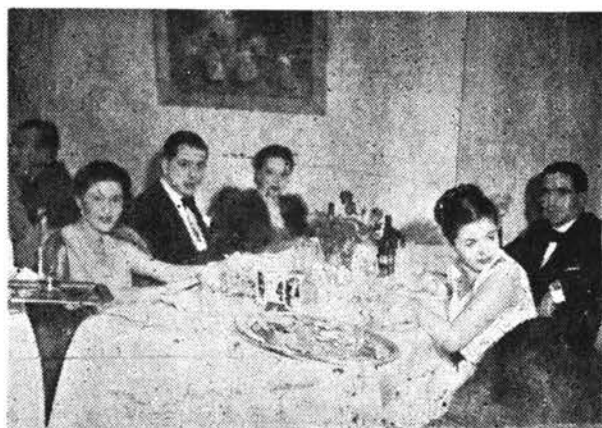
Rose

La jeunesse joyeuse

Mlle Dolly Elia et M. Falcon



*Mlle Coulepis entourée par MM.
Varotzis, Conmidis, et le Capitaine
Yourgas.*



La jeunesse séduisante

Monsieur et Mlle Gazis et Mlle Biazos

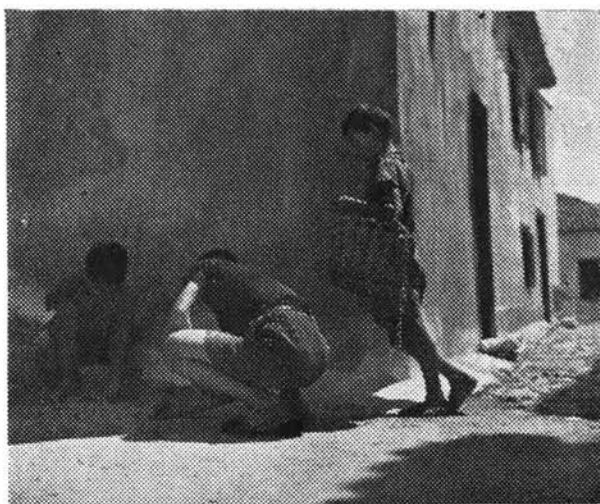


Nabila et Fadel White Ibrahim délaissent les jeux puérils de l'enfance pour s'astreindre à la rude discipline de l'escrime.

JIEUX D'ENFANTS



Des garnemnets? Non. C'est l'heure de la récréation des élèves d'une des écoles de Haute-Egypte. Cinq minutes de lutte libre sous l'œil vigilant du surveillant et à la grande joie des petits spectateurs attendant leur tour.



Un jeu classique et toujours passionnant: les billes.



TABLEAUX DE FAMILLE

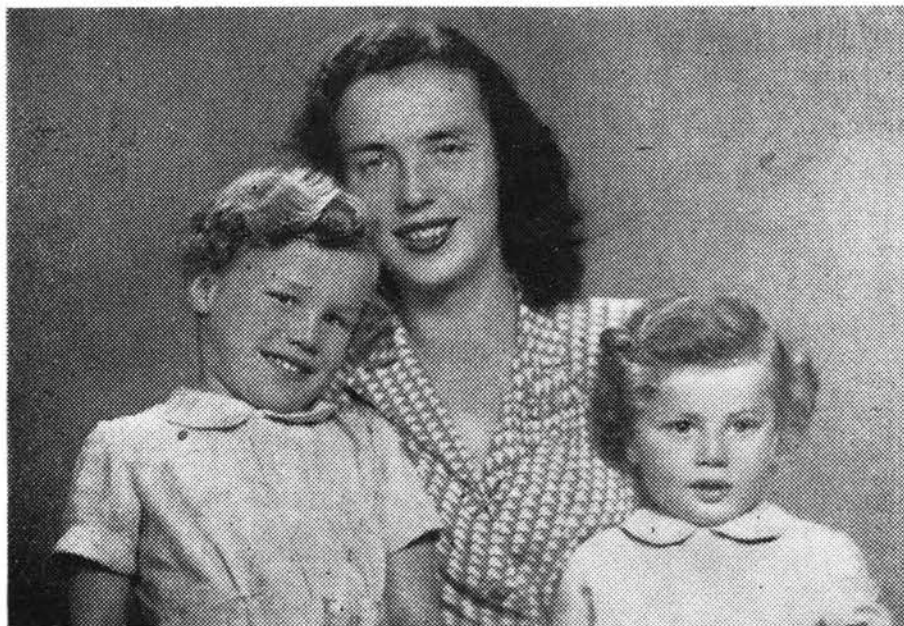


M. et Mme. Saleh Bey Younes entourés de leur adorable petite famille.



Le Consul du Liban à Alexandrie et Mme. Robert Klat, entourés d'Adèle, d'Eva et de Nadia Klat le jour du baptême du délicieux petit Alexandre. Le parrain, M. Albert Klat fait aussi partie du charmant tableau de famille.

DE FAMILLE (suite).



La Princesse Sanseverino et ses deux enfants Luigi et Franz.



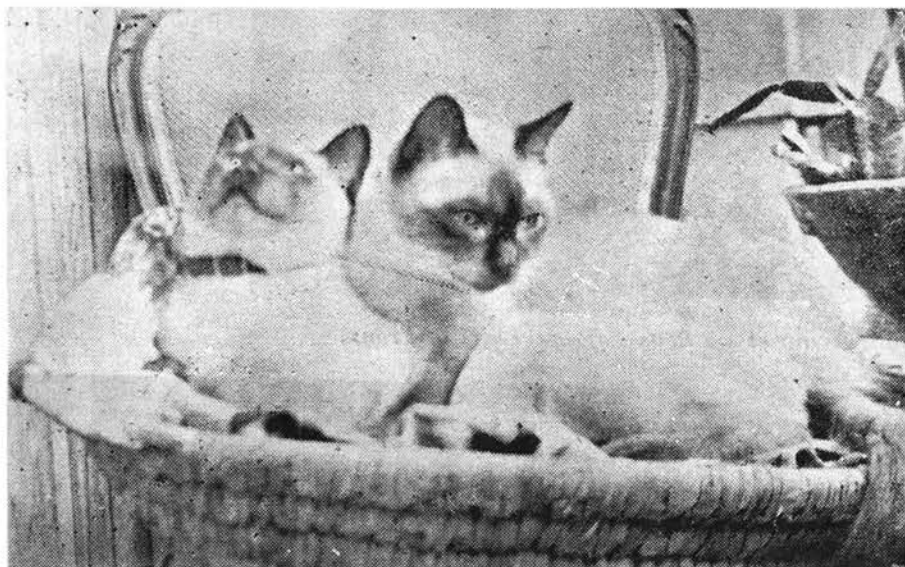
*Leila et Michela avec leur maman
Mme. Willy Orfali.*

Rita et sa maman Mme. Savatofsky.

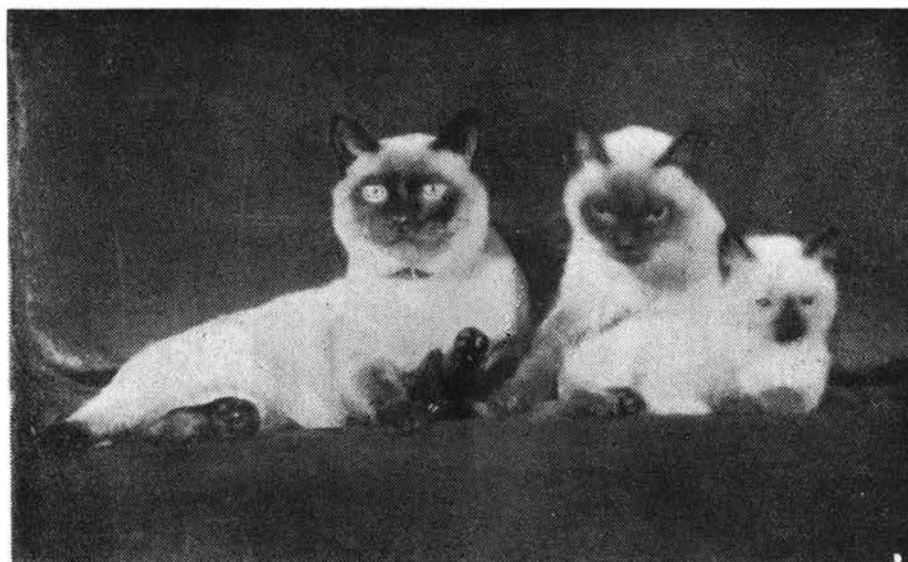
POUR LES ENFANTS CHÉTIFS — Souvent les mamans ne cachent pas leur anxiété devant la croissance difficile de leurs enfants... Qu'elles essayent donc de combattre le manque d'appétit en leur offrant du MILO aromatisé au chocolat. Pris chaud ou froid, MILO est un reconstituant parfait. C'est un produit Nestlé.

Romance sans paroles ...

chez Mme. Elliott Toriel



Tzatti et Tabbazzou



Tzatti, Tabbazzou et Tzimbo.

LA MODE

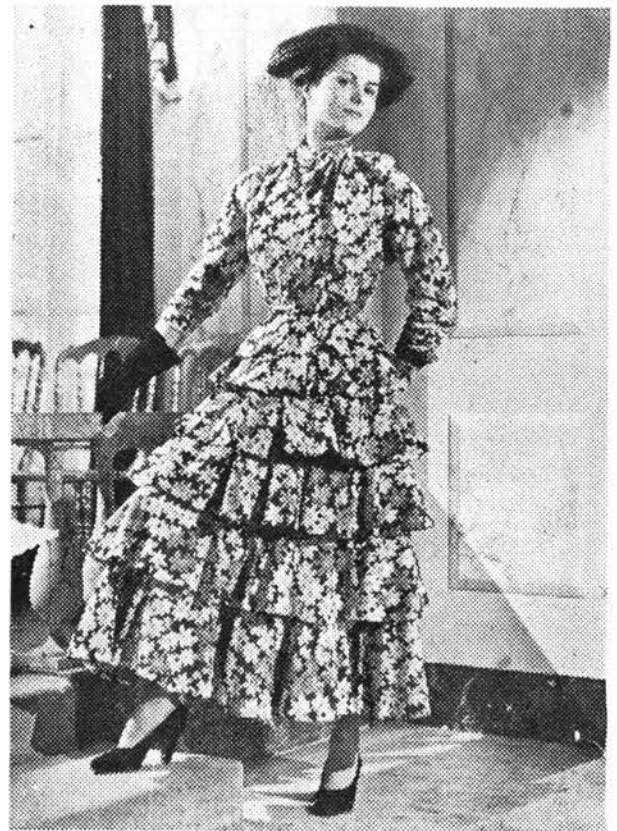


La Mode

EPOQUE REVOLUE...

Tailleur de printemps en lainage léger pour la jaquette de coupe fuyante, plus longue derrière que devant. Le gilet est en piqué blanc, nœud de velours noir à l'encolure, manchettes de piqué blanc et gants de daim noir.

(Marcel Rochas).



Deux pièces en « crackenyl » gris clair imprimé de Marguerite Blanche
(Marcel Rochas).

Nouvelle

EPOQUE A VENIR...

Élegant tailleur d'après-midi. La veste et l'ombrelle sont en paille blanche garnie de franges. La jupe est en lainage noir. Petit canotier et gants noirs.

(Jeanne Lafaurie).



Grande robe pour les soirées d'été. La jupe très large est en satin à petites rayures de deux tons de rouille. Le corsage en toile du même ton est brodé de coquillages de nacre grisé.

(Jeanne Lafaurie).

Kenny

présente

sa collection d'été

- robes et chapeaux -

actuellement

R C. 20204

12, Rue du Musée

phone 22027

Notre Courrier de Paris

Exclusivité "Loisirs"



« Promesse » de Jeanne Constant. — Un des plus beaux modèles de la collection de printemps 1948, de cette nouvelle et déjà grande maison de couture. « Promesse » est une robe de dîner en jersey uni. Un travail de fronces rehaussé de paillettes, garnit le corsage. La maison « Jeanne Constant » a choisi cet élégant modèle pour les lectrices de « Loisirs ».





DIALDAS

Joaillier

55, rue Ibrahim Pacha - en Face du Shepherd's Hôtel

Pour vos tenues de plage

Pour vos petits tailleurs du matin

Pour vos élégantes robes fleuries

Pour vos grandes robes du soir

Toutes les plus belles créations
de Printemps et d'Été



SI VOTRE MARI EST SURMENÉ...

Si votre mari rentre surmené de son travail préparez-lui une bonne tasse de MILO chaud ou froid... Sa lassitude disparaîtra comme par enchantement. MILO aromatisé au chocolat est un reconstituant parfait.

C'est un produit Nestlé.



Horovitz
Joailliers

26, Rue Chêrif Pacha

Alexandrie

CHAPEAUX



Encore
en feutre ...

déjà
en paille ...



dorothy deanne

*beauty products
New York*



un produit
de luxe
à
prix modique

en vente exclusive chez

Belmode

Banca

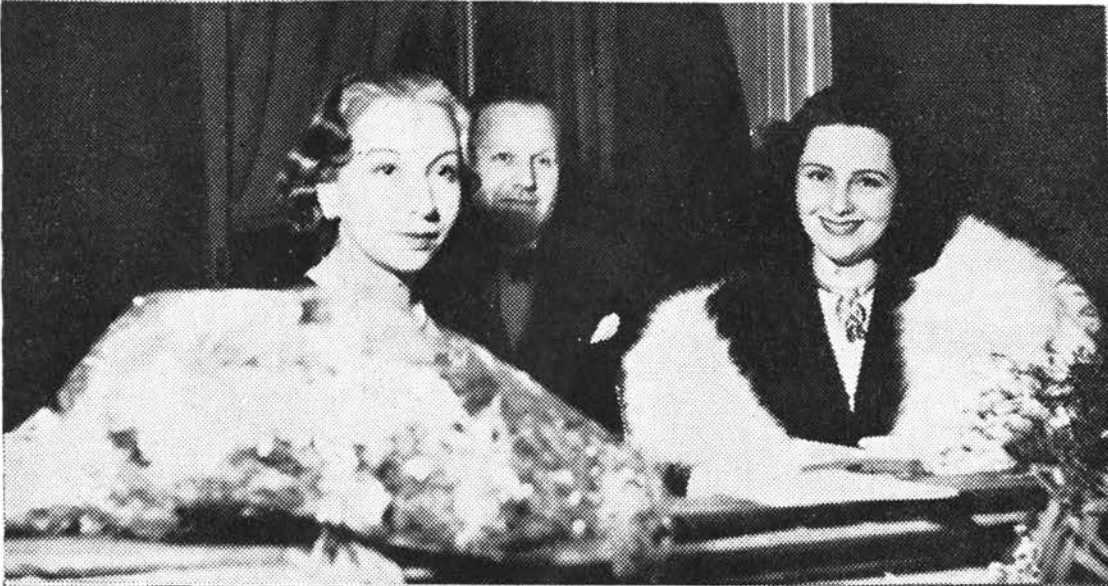
vanity shop

R.C.A. 32348

**LA VIE
MONDAINE**

La Troupe de l'Opéra à l'Alhambra

Gala



Le Consul Général d'Italie M. Spechel, entouré de M. et Mme Gino Bechi et des autres artistes de la troupe.

En haut: S.A. la princesse Mehevèche Toussoun avec S.E. le Gouverneur d'Alexandrie et Mme. Hassouna Pacha.

Mme. Moustapha Fahmy Pacha et Mme Albert Bey Khayat.



de Bienfaisance

au profit de l'Oeuvre Farouk 1er.
pour l'Enfance.

*L'élégante Mlle
Eminente.*



*La danseuse étoile Bice
Del Frate, dans une scène
d'apothéose.*



*Pendant l'entr'acte: Mme
Joseph Bey Cordahi et
Mme Maurice Klat échan-
gent leurs impressions a-
vec le Comte Aziz de Saa'
et Mre. Alfred Catzefflis.*



LE MÉDITERRANÉE

L'hôtel de luxe de Ramleh.

Réouverture le 15 Avril.



Téléph. 2707 - 2708 Ramleh

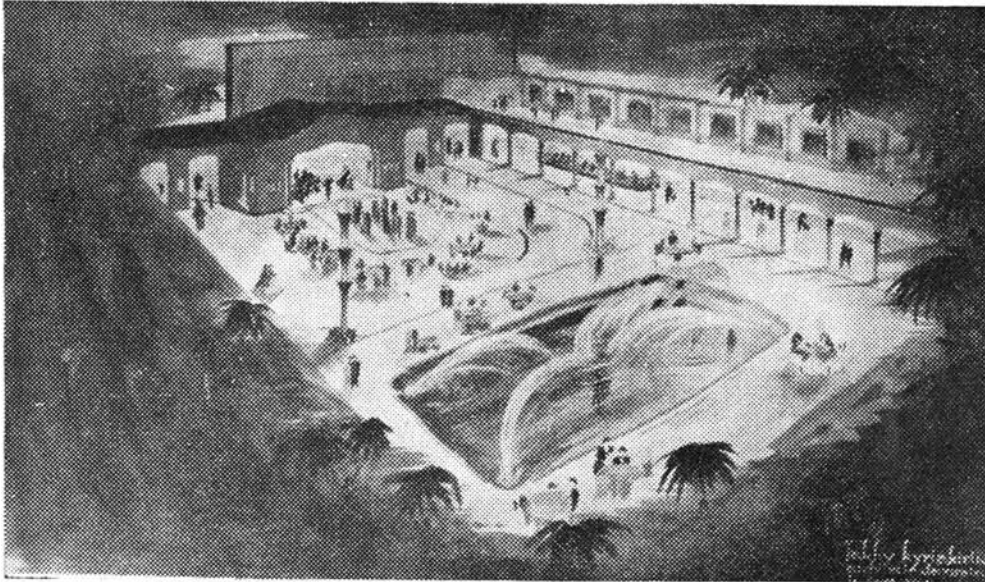
37 Chambres

37 Salles de bain

L' Auberge des Pyramides

Annnonce avec fierté :

La réalisation d'un superbe projet dans ses JARDINS d'ÉTÉ, Saison 1948,
l'Etablissement idéal pour les parties privées et les soirées de bienfaisance.



- ◆ **UNE PISCINE** ouverte de jour et de nuit avec ses cabines de luxe, son Milk Bar, son Bar américain, son solarium, ses pergolas, ses jets d'eau lumineux, ses Galas Nautiques . . .
- ◆ **UN RESTAURANT** où les mets les plus succulents seront préparés par deux grands Chefs et servis à toutes heures du jour et aux dîners dansants par un personnel stylé.
- ◆ **UN PARTERRE** à différentes hauteurs permettant une excellente visibilité de partout.
- ◆ **UN ORCHESTRE - JAZZ** de grande classe qui animera les déjeuners et les dîners dansants.
- ◆ **UN PROGRAMME** d'attractions comprenant les Grandes Vedettes internationales de la Chanson, de la Danse et du Rire.
- ◆ **LE «VERONIQUE» D'ETE** où l'on retrouvera après minuit l'atmosphère intime et gaie et la sympathique formation d'orchestre jouant les nouveaux et les anciens refrains, avec le concours des grands animateurs européens.

L' Auberge des Pyramides

LE PREMIER ETABLISSEMENT DU MOYEN ORIENT !

un des plus beaux établissements du monde



MARIAGE



La signature



Le gâteau traditionnel...

A ALEXANDRIE

C'est le Samedi 6 Mars à 11 h. a.m. que fut célébré à l'Eglise Syrienne Orthodoxe, le mariage de l'Emir Habib Loutfallah, fils de Mme Lody Cordahi et de l'Emir Michel Loutfallah avec Madame Jacqueline Cardinael, fille de M. et Mme Pierre Cardinael. — La cérémonie a été célébrée dans la stricte intimité.



Le « oui » sacramental.



« A notre bonheur ! »



Cabana

L'atmosphère rêvée par ...
Le Cabaret préféré par ...
Le local choisi par ...



Les joyeux Alexandrins



Les jolies Cairotes de passage



*Les fervents amateurs
du rythme*

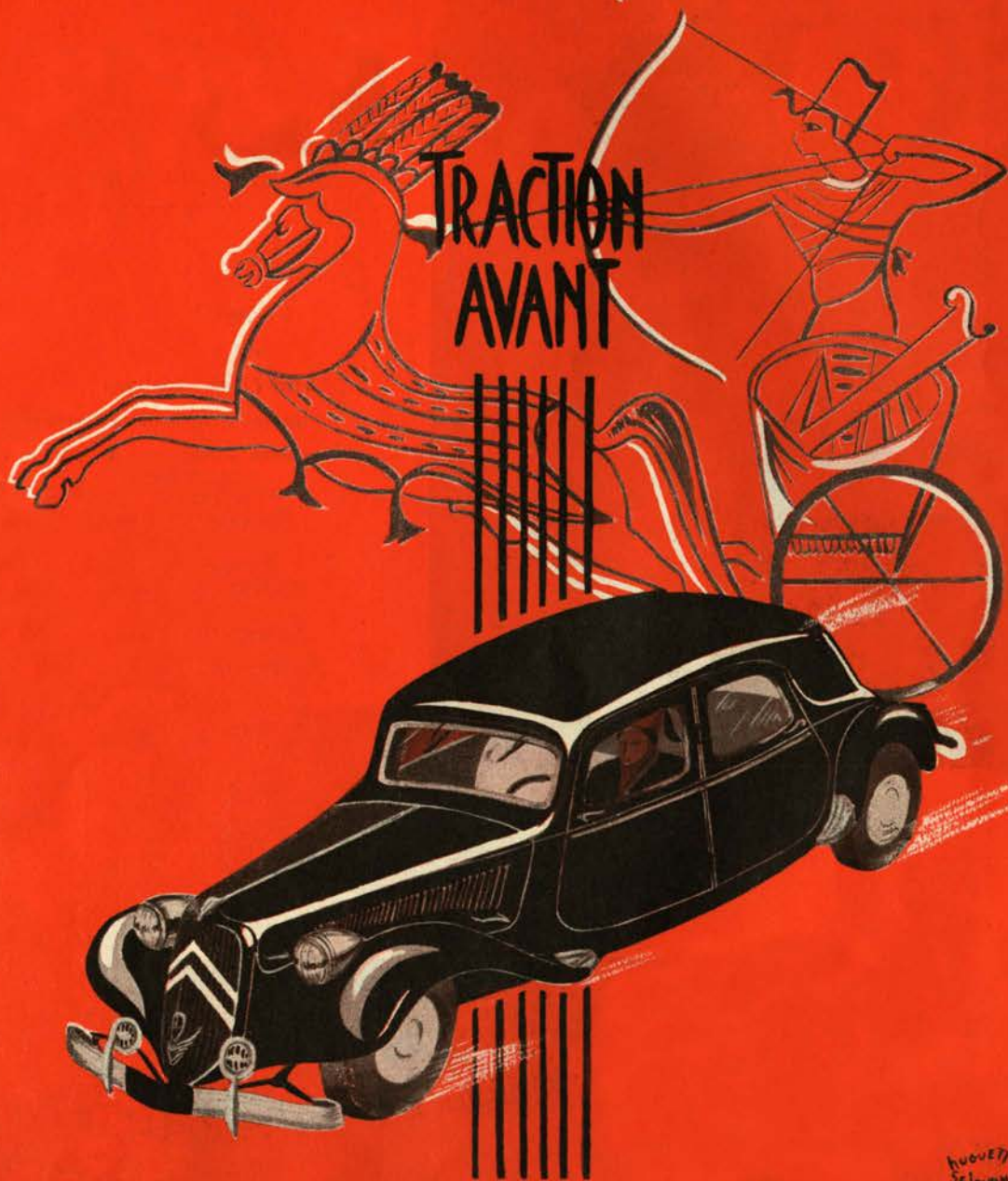


la jeunesse élégante



toute la presse

un choix royal ...



CITROËN

Agents Exclusifs pour l'Égypte V. N. SOUSSAN & Co.



LE CAIRIE

L'exposition du Livre Français au Shephard's. — D'une originalité sans pareille, cette exposition fait date. La présentation enchante le spectateur: des tableaux successifs, où dans un encadrement approprié créé par Mr. Vigneau, les magnifiques volumes sont présentés sur un fond bien attirant... Sur la photo, Monseigneur Arthur Hughes, Interne Apostolique, examinant avec Mlle Solange de la Baume, organisatrice de cette exposition, une belle édition.



A la grande « première » de la Troupe Jouvet, Mme et Mlle Arvengas arrivant au Théâtre de l'Opéra.

VIVANT



Réception à la Légation de Chine en l'honneur du grand pianiste Alexandre Tchérépine et de Mlle Lee Hsien Ming. Sur la photo: Le Ministre de Chine et Mme Ho entourés des deux grands artistes.



A l'occasion du centenaire de l'Indépendance de la Hongrie, le Ministre de Hongrie et Mme Csornoky, ont reçu au Shepherd's, de nombreux invités. Le Marquis Fracassi s'entretient avec ses hôtes.



Bonum vinum lætificat cor hominis

Incessamment, les Vins Fins et les Spiritueux de Marque qui ont toujours fait l'objet du choix des connaisseurs, se trouveront à votre portée dans tous les Hôtels, Clubs, Etablissements Publics et Maisons d'Alimentation d'Egypte :

Dewar's Whisky

Cognac Martell

Gordon's Gin

Champagne Mumm "Cordon Rouge"

Drambuie Liqueur

Vins de Bordeaux "Schroeder & Schyler"

Vins de Bourgogne "Albert Bichot"

Vins d'Alsace "Dopff & Irion"

Sherries "Williams & Humbert"

Whitbread's Pale Ale

Tuborg Beer

C. SENDER & Co. Ltd.



La boxe est vaillante, rude et simple. Elle aiguise la volonté en l'opposant directement, et sans secours extérieur, comme dans les sports d'équipes (où parfois on peut compter sur son voisin) à une volonté adverse. Et l'application des règlements de la boxe habituent les pratiquants à ne pas tricher, donc à la loyauté. «L'art de la boxe, là où il est généralement pratiqué et cultivé, devient un gage de paix et de mansuétude, écrit Materlinck.» Les Britanniques l'ont bien compris, qui font pratiquer ce sport à leurs enfants dès leur plus jeune âge.

Je ne connais que l'aviron pour procurer cette détente physique et nerveuse, cette bonne fatigue, cette euphorie qui suit un assaut, même rude. Je parle bien entendu du travail en salle avec

encore en y insérant des clous de bronze ou des boules de plomb. Cela ressemblait plus au coup de poing américain de nos apaches qu'à nos gants de boxe, et la force brutale jouait un plus grand rôle dans ces combats sans merci que l'adresse et l'intelligence. A cette époque, il n'était pas besoin d'un jury pour désigner le vainqueur de ces rencontres qui ne se terminaient que par l'abandon, souvent la mort, d'un des adversaires.

Plus près de nous, les Britanniques pratiquaient les combats à poings nus, mais qui ressemblaient assez, au pancrace. Les adversaires pouvaient lutter ou boxer à leur choix, et, lorsque l'un des hommes était à terre, il était de bonne guerre de tomber sur lui, à deux genoux sur l'estomac. Croc-en-jambe,

Noble Art ou Sport de Brutes

par Marcel Jacques

SPORT de brutes, disent les profanes. Et ils ne conçoivent pas que des gens cultivés, des intellectuels, des artistes s'intéressent à ce jeu stupide. «Noble art, école de courage et de loyauté, répondent ces derniers.» C'est que pour les uns, la boxe n'évoque que le spectacle d'une bagarre de rue entre deux charretiers qui en sont venus aux mains après s'être injuriés copieusement, ou, s'ils ont assisté par hasard à un vrai match de boxe, ils n'en ont vu que le côté brutal. Mais, n'a-t-il pas sa beauté le geste sobre et net, par lequel celui qui sait boxer se débarrasse, quand sa patience est à bout, du costaud qui croit pouvoir le molester sans danger. Il ne fera ce geste que s'il y est forcé; il sait qu'il a le moyen de se faire respecter et que le voyou ira rouler par terre dès qu'il le voudra: un petit crochet sec sur ce menton qui s'avance, menaçant, et cela suffira.

des gants rembourrés et non des combats de professionnels. Mais ces combats ont aussi leur beauté. Beauté dynamique des gestes, beauté morale de cette poignée de mains qui précède et termine une lutte sans faiblesse, mais sans rancune.

La boxe fut pendant longtemps fruste, brutale, violente, pratiquée sans réelle intelligence, avant de prendre son sens éducatif physique et moral. Les combats à poings nus remontent à la plus haute antiquité. En Grèce ils passaient pour une invention de Thésée. On peut voir sur des vases crétois les pugilistes antiques, les poings garnis de lanières en peau de bœuf sauvage, le ceste; plus tard le ceste devient une arme redoutable, un large anneau de cuir dans lequel on enfle les quatre doigts et que le pouce maintient à l'extérieur, des courroies de cuir le reliant aux poignets. Puis on le rendit plus terrible

coups de coude, prises de tête, faisaient partie du répertoire du pugiliste, et ces combats sanglants se disputaient au «finish», c'est à dire jusqu'à la mise hors de combat d'un des adversaires.

Les gants rembourrés apparaissent au début du siècle dernier, mais ce n'est que vers 1880 que leur emploi se généralise et que le marquis de Queensbury rédige un code qui transforme ces spectacles sauvages en un sport rude, certes, mais dénué de cruauté et qui peut être pratiqué par des gentlemen.

La boxe moderne ne ressemble pas plus au pugilat antique qu'un assaut de fleuret ne ressemble à un combat de gladiateurs. Mais la beauté d'un combat de boxe n'est pas accessible du premier coup au profane. Tout comme pour le rugby, cet autre sport si décrié par ceux qui ne l'ont pas pratiqué, il faut y être initié. Et pourtant, je ne connais pas de spectacle sportif plus magnifiquement beau qu'une ligne de trois-quarts qui se déploie à l'attaque, et que celui du boxeur qui abat sans effort apparent, par un contre fulgurant, un adversaire beaucoup plus puissant que lui.

CONTRE LE SURMENAGE INTELLECTUEL.

Beaucoup pensent combattre le surmenage intellectuel mais hésitent quant au choix d'un bon reconstituant; MILO aromatisé au chocolat, pris avec ou sans lait, chaud ou froid, revigore.

C'est un produit Nestlé.

à L'Emir

CALENDRIER de la bonne chère

A la demande de nombreux gourmets, « L'EMIR » servira dorénavant à jour fixe dans son Restaurant ou à Domicile ses fines spécialités:

Lundi	:	PETITE MARMITE
Mardi	:	BCEUF MODE
Mercredi	:	COQ AU VIN
Jeudi	:	CASSOULET
Vendredi	:	BOUILLABAISSE
Samedi	:	SUPREME de VOLAILLE
Dimanche	:	CHOUCROUTE GARNIE

Choisissez et retenez bien votre jour de la Semaine Gastronomique de l'EMIR, Place Saad Zaghloul, Alexandrie, Téléphone 25973.

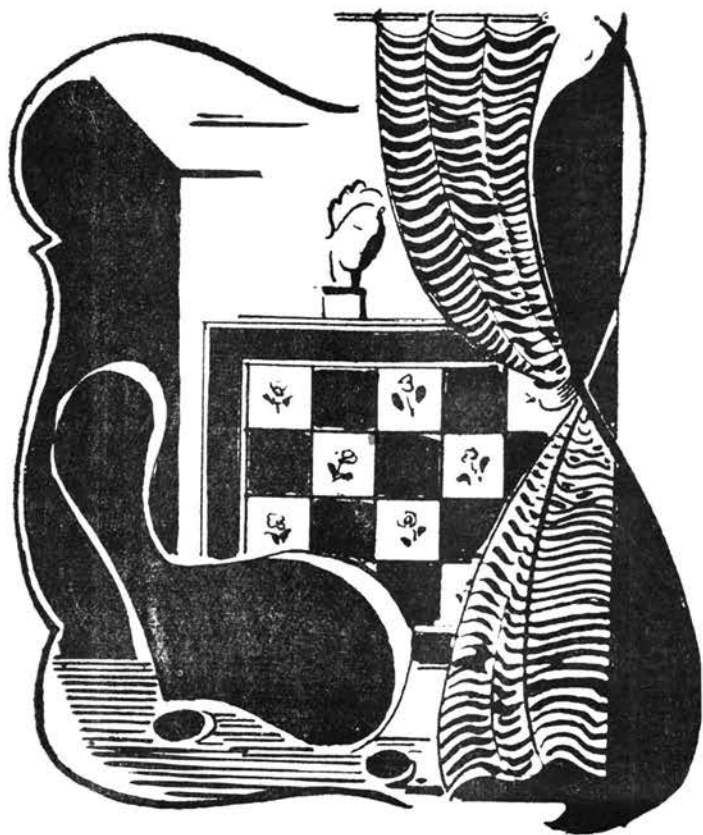
Dégustez-les au Restaurant.

Essayez-les chez vous.

Abonnez-vous à vos plats préférés.

L'EMIR livre aussi à domicile toute commande de pièces montées, Dindes, Poissons, Galantines, Pâtisserie, etc., qui donnent plus grand air à fine table.

Pour vos Banquets, Buffets, Invitations particulières à l'EMIR ou à domicile, consultez-nous.



A. NINOS

*Crée des Meubles
et l'Ambiance*

14, Avenue Fouad 1^{er}, 14
ALEXANDRIE
Tél. 28689

Société FINANCIÈRE et INDUSTRIELLE d'Egypte S.A.E.

Capital L.E. 360.000

Siège Social :

ALEXANDRIE, 69, rue Fouad 1^{er} — Téléph. 29498-24932

USINE pour la FABRICATION de PRODUITS et d'ENGRAIS CHIMIQUES à KAHR-ZAYAT, Tél. 63

Produits :

Superphosphates de Chaux "Abu Nakla"

Acide Sulfurique Commercial, pour Batteries et Pur

Acide Chlorhydrique Commercial et Pur

Fluosilicate de Soude

Sulfate de Fer Cristallisé — Sulfate de Soude Brut

Ether Sulfurique Commercial et Pur etc... etc...

Voyagez avec confort

par la
Eyres Shipping Agency

Agents officiels
de toutes les Compagnies de
navigation et aériennes

ALEXANDRIE: 26, Rue Fouad 1^{er} - Tél 23049

LE CAIRE: 45, Rue Malika Farida
Tél. 42978

PORT-SAID: Quai Sultan Hussein, 21
Tél. 2500

ISMAILIA: Sharia Nahas Pacha - Tél. 191

S U E Z : Rue Corniche - Tél. 77

Grand Etablissement
d'Horticulture

FLOREAL

Fondé en 1930



ALEXANDRIE

11, Rue Fouad 1^{er}.
10, Rue Chérif Pacha
Téléphone 27730

THE BUILDING & ENGINEERING SUPPLIES CO S.A.E.

INCORPORATING NICOLAS DIAB & SONS



Plus de 50 ans d'expérience nous permettent de vous
donner des conseils sur vos besoins en :

Appareils sanitaires

Carreaux de pavement et de mur

Ciment pour enduit

Toitures Eternit pour fabriques et dépôts



Nos spécialistes en Marbre vous soumettront des devis pour la
fourniture et la pose de cet article en blanc et en couleurs



Nos spécialistes en Réfrigération et Conditionnement d'Air
résoudront vos problèmes



et enfin le pneu "General" vous donnera toujours satisfaction



ALEXANDRIE : 2, Rue Salah El Dine - Téléphone 28795 - R.C. 32447

LE CAIRE : 68, Rue Ibrahim Pacha - Téléphone 59333 - R.C. 57745

Alliance
CINÉMATOGRAPHIQUE
Internationale

annonce sa nouvelle sélection

CHERI BIBI

avec

PIERRE FRESNAY

JEAN PIERRE AUMONT

THOMMY BOURDELLE

UNDER THE RED ROBE

avec

ANNABELLA

CONRAD VEIDT

RAYMOND MASSEY

PECHES DE JEUNESSE

avec

HARRY BAUR

LISE DELAMARE

MONIQUE JOYCE

CRIMSON ROMANCE

avec

ERIC VON STROHEIM

BEN LYON

SARI MARITZA

PIMPERNEL SMITH

avec

LESLIE HOWARD

FRANCIS L. SULLIVAN

MARY MORRIS

DANNY BOY

avec

DAVID FARRAR

ANN TOOD

JOHN WARWICK

INAUGURATION LIGNE DU LEVANT

ALEXANDRIE

HAIFA

BEYROUTH

Service régulier
tous les 15 Jours
par le Paquebot
de Luxe :

"PACE"

Pour réservations et billets
s'adresser aux Agents:

G. BEYTS & COMPANY

(Innes, Brown & Ansara Succrs.)

26. Rue Fouad 1er. Tél. 22217 Alexandrie

45. Rue Malika Farida Tél. 42978 le Caire

AINSI QU'AUPRES
DES AGENCES
DE VOYAGES

FILATURE NATIONALE D'EGYPTE

SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE

ALEXANDRIE (R.C. Alex. 99).

Capital : Lstg. 800.000

**FILATURE, RETORDERIE, TISSAGE, BLANCHISSERIE,
TEINTURERIE & FIL A COUDRE**

BUREAU à KARMOUS : Téléphone 21399

AGENCE AU CAIRE : 14 Rue Gawhar el Qaid (Mousky). Tél. 51884
(R. C. Caire. 984).

COMPTOIR POUR LA VENTE DES FILÉS ÉGYPTIENS :

4, Rue Sultan el Saheb, Hamzaoui — Tél. 49470 (R.C. Caire 10).

MAGASINS de VENTE à ALEXANDRIE

14, Rue Chérif Pacha

ainsi que dans presque tous les quartiers de la ville.

Sociétés-Sœurs de la FILATURE NATIONALE D'EGYPTE

SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE
des
INDUSTRIES TEXTILES

S. A. E.

Tél. 25904

Usines à Moharrem Bey
sur la rive gauche
du Canal Mahmoudieh

Capital : L.E. 500.000

Tissage du coton, lin,
jute et soie.
Blanchisserie, teinture
et impression.

(R.C.A. No. 128)

SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE
de L'INDUSTRIE
de BONNETERIE

S. A. E.

Tél. 27493

Usines près du Pont
de Moharrem Bey.

Capital : L.E. 100.000

Tissage, Tricotage,
Bonneterie, Blanchiment
Teinture de toute fibre
textile.

(R.C.A. No. 10259)

NOMBRE TOTAL D'OUVRIERS EMPLOYÉS : 10.000

NILE TEXTILE COMPANY

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

Capital social: L. E. 400.000, entièrement versé.

Filature, retorderie, tissage, teinturerie & bonneterie

88, Rue du Palais No. 3, Hadra, ALEXANDRIE.

Tissage de la soie

à Choubra el Kheima, B.P. 1707 Le CAIRE .

Magasin de vente

78, Rue Azhar, Le CAIRE,



ORLIN

Filés

**de rayonne, laine et mixtes,
blanc, naturel et couleurs.**

Filés retors

**tous genres, pour tissage, bonneterie
et tricotage, laine - mèche, etc.**

Filés

**de Lin et Etoupes de Lin,
naturel, crème et blanc.**

Fils et Ficelles

**de Lin, Extra Fort, pour
selliers, cordonniers et divers.**

ORIENT LINEN INDUSTRY S.A.E.

8, Rue Fouad 1er. — ALEXANDRIE
Tél. 24175 — R.C.A. 32106

Savonneries

SELIM AMAD
& FILS

Alexandrie

**AMERICAN EXPORT
LINES, INC.**

**Head Office : 25 Broadway
NEW YORK**

**Regular sailings
from U.S.A. Ports to :**

MEDITERRANEAN
BLACK SEA &
INDIAN PORTS

**Fortnightly sailings from
Alexandria to :**

I T A L Y
FRANCE &
U. S. A.

AMERICAN EXPORT LINES, INC.

**22, Avenue Fouad 1^{er}
ALEXANDRIE, Egypte
Téléphone 23101-102**

Deltavita



Diverses variétés
produites par
la FOOD PRODUCTS S.A.E.
Sauce tomate
Jus de tomate
Petits pois
Carottes
Celeris
Petits pois et carottes
Haricots verts
Bamia
Fèves
Pickles-olives
Pickles-oignons
Pickles-concombres
Pickles assortis

COMMERCIAL BANK OF EGYPT

S. A E.

Capital entièrement versé . . . £ 1.200.000

Réserves L.E. 152.936

Siège à Alexandrie

RUE ADIB No. 5
Tél. 21847-24599
R. C. A. 3134

Siège au Caire

RUE CHAWARBY No. 3
Tél. 58558
R. C. C. 51361

**Ouvertures de Crédits documentaires
dans toutes les parties du monde**

Service Spécial d'Etudes & Renseignements Financiers

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE AUX MEILLEURES CONDITIONS

**FAITES TOUTES VOS ASSURANCES AUPRÈS DE LA
COMMERCIAL INSURANCE COMPANY OF EGYPT**

Actuellement aux Galeries Lehmann

EXPOSITION

Mme. Vera Nacamuli-Beck



Fleurs, portraits, paysages.

Par sa vision sereine et presque naïve, par sa technique plastique sans prétention, le peintre se révèle un véritable imagier de la nature

En effet, ses coloris clairs et vifs, son dessin illustratif, ses compositions dont la poésie directe ne s'embarrasse d'aucune théorie et d'aucune pré-conception, apparentent son art à celui de l'image.

Et quel public ne se laisserait-il point émouvoir?



Laboratoire des produits

ECLAIR

13, Bld. Saad Zaghloul, Alexandrie

Tél. 25242

R. C. 655



**Il y a plusieurs
encaustiques...**

mais
il n'y a que
ÈCLAIR

Le produit de qualité

Le produit qui a gagné
votre confiance

Le produit qui vous donnera toute
satisfaction.

EN VENTE PARTOUT

The advertisement features a central illustration of a large can of 'ENCAUSTIQUE ÈCLAIR FLOOR POLISH'. The can is tilted and shows its label with the brand name and product type. Above the main can, a series of smaller cans are arranged in a descending line, suggesting a variety of products. The text is arranged around the illustration, with the main headline at the top, the brand name in a large, bold font, and several lines of descriptive text below. The entire advertisement is enclosed in a decorative border with a repeating geometric pattern.

Confiez vos entreprises Sanitaires

à la

MAISON R. TABBAH

1, Rue Young

Phone 22301

Pour transporter vos marchandises

en toute sécurité et à bon port,

adressez-vous à la

MAISON R. TABBAH

1, Rue Young

Phone 22301

RADIO MARCONIPHONE

Le plus apprécié des cadeaux

Agent

VOGEL

16, Rue Adly Pacha - Téléphone 53522

CINÉ FOUAD 1^{er}

Tél. 25832

Continue avec succès la projection des films Américains



Une sélection des productions indépendantes



3 séances par jour : 3 h.30 6 h.30 9 h 30



Chaque Dimanche matinée à 10 h 30

En toutes circonstances **KAHA** vous offre
ce que la nature produit de meilleur



CONSERVES

- TOMATES
- LEGUMES
- CONFITURES
- FRUITS - SIROPS

Kaha



*Savon-crème
pour le bain*

Select

C'est un produit SALT & SODA